

ÉGLISE SAINT-MARTIN DE PÉRIGUEUX.

VOYAGES EN FRANCE  
EN BELGIQUE  
ET  
EN AMÉRIQUE

PAR

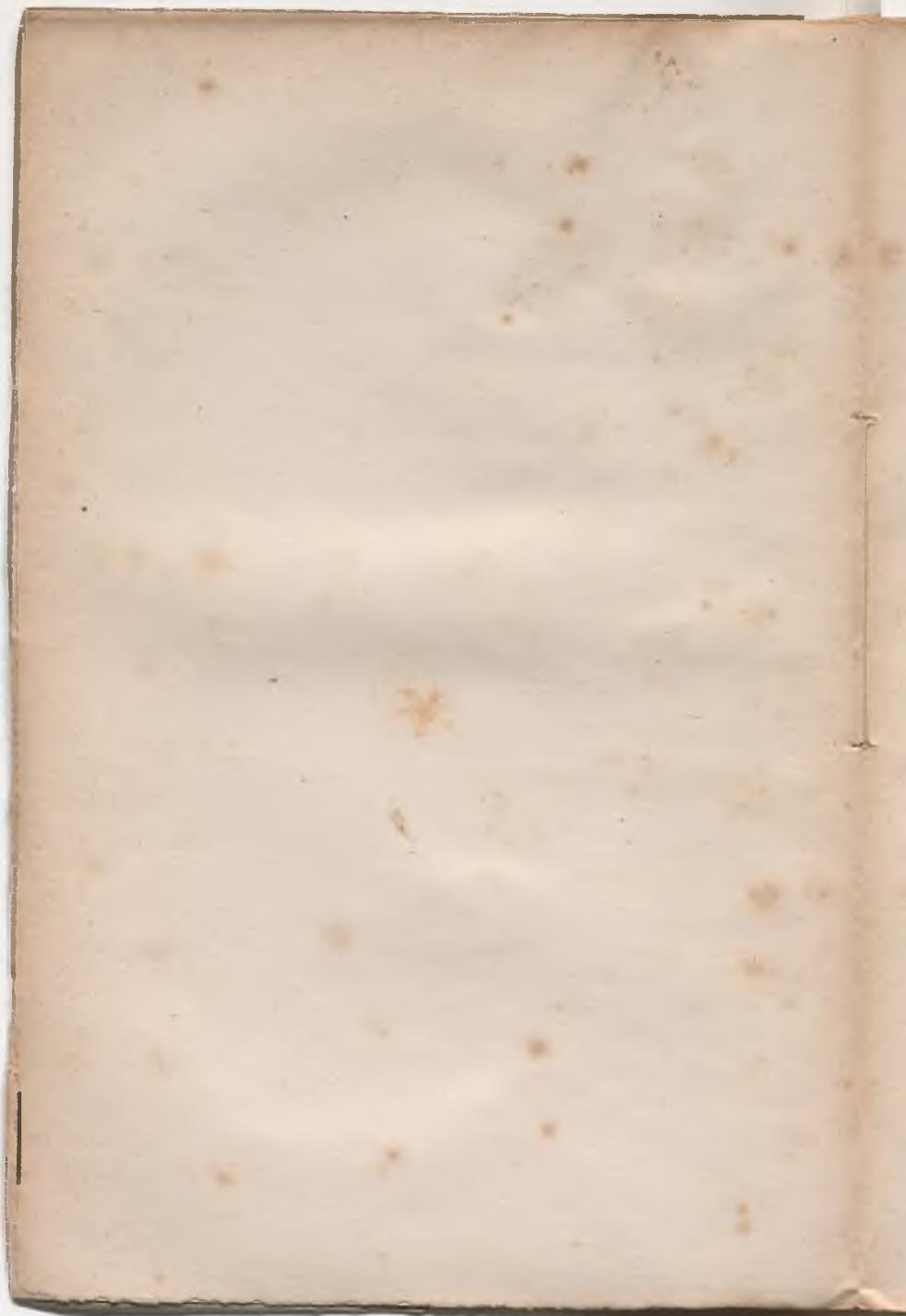
M. l'abbé C. POLYDORE,

CHANOINE HONORAIRE, CURÉ DE SAINT-MARTIN.

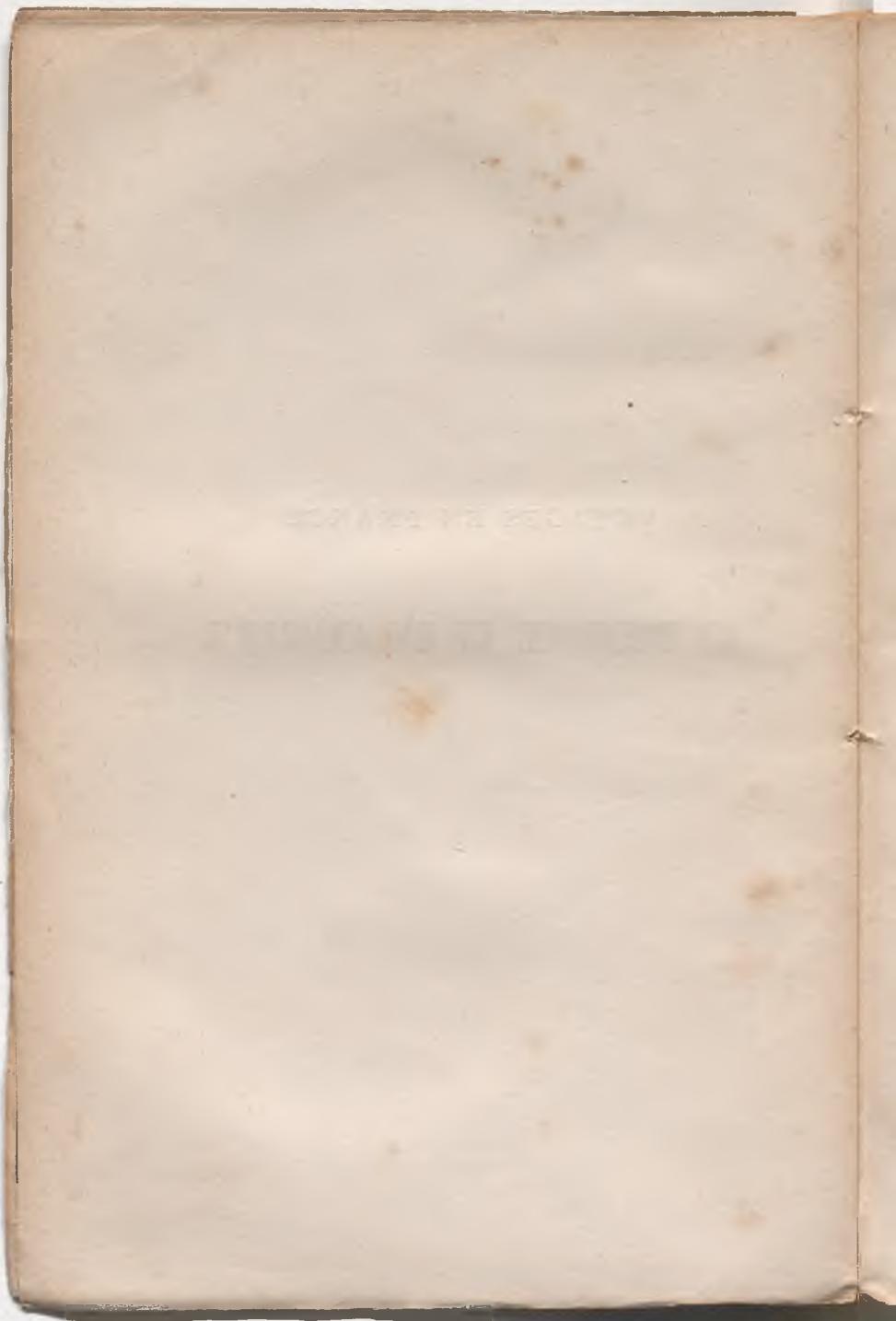
—  
PÉRIGUEUX

CASSARD FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,  
RUE SAINT-MARTIN, 13 ET 15.

—  
1884



VOYAGES EN FRANCE  
EN BELGIQUE ET EN AMÉRIQUE



*Polydore*

ÉGLISE SAINT-MARTIN DE PÉRIGUEUX.

VOYAGES EN FRANCE  
EN BELGIQUE  
EN AMÉRIQUE

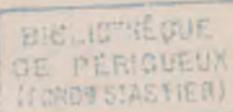
ET

PAR

**M. l'abbé C. POLYDORE,**

CHANOINE HONORAIRE, CURÉ DE SAINT-MARTIN.

PZ1716



PÉRIGUEUX

CASSARD FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,  
RUE SAINT-MARTIN, 13 ET 15.

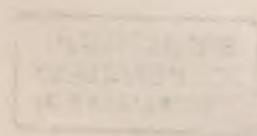
1884

B.M. DE PÉRIGUEUX



C0000977469

БИБЛІОТЕКА  
ІЗДАВАЛІ  
ІЗДАВАЛІ



ІЗДАВАЛІ  
ІЗДАВАЛІ  
ІЗДАВАЛІ

1224

MON CHER CURÉ,

Votre Evêque vous bénissait au début de chacun de ces voyages que vous entrepreniez avec un zèle si courageux pour l'amour de Dieu et dans l'intérêt de notre chère église de Saint-Martin.

Ses encouragements et ses bénédicitions ne sauraient manquer au récit détaillé et vraiment intéressant de vos courses, de vos travaux, de vos succès et même de vos déceptions.

Ces pages iront au cœur de vos paroissiens, qui aimeront à y lire une partie de ce que vous avez fait pour la construction d'une église dont, au point de vue des ressources,

vous êtes vraiment le créateur ; et si , comme je l'espère , vous trouvez de nombreux lecteurs en dehors des limites de votre paroisse , ils ne seront pas moins édifiés par l'ardeur persévérande de votre zèle que séduits par l'entrain et le charme de vos récits .

C'est donc de tout cœur que j'aprouve et bénis votre petit travail .

Recevez , mon cher Curé , l'assurance de mon affectueux dévouement en Notre Seigneur .

† N. JOSEPH ,

*Évêque de Périgueux et de Sarlat.*

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR L'ÉVÈQUE DE PÉRIGUEUX ET DE SARLAT

---

MONSEIGNEUR,

Votre Grandeur a daigné m'encourager à publier les lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire maintes fois de France et de l'étranger, au cours de mes voyages. Vous avez pensé qu'elles pourraient intéresser et nous procurer quelques ressources pour l'achèvement de l'église paroissiale de Saint-Martin.

Je me rends, Monseigneur, à un désir qui m'honneure. Toutefois je repousse la vaniteuse pensée de célébrer mes louanges ; mon seul but est de travailler à la gloire de Dieu et d'être utile à mon église.

Vous êtes l'ouvrier, Monseigneur, je ne suis que l'instrument. Mes lecteurs sauront tout d'abord que je dois mes petits succès à vos admirables lettres, dont la touchante inspiration a toujours ému le

cœurs généreux des contrées que j'ai parcourues. Si le résultat n'a pas répondu à vos légitimes espérances, il ne faut s'en prendre qu'à mon inexpérience et à ma faiblesse. Je n'ai su faire mieux ni davantage.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Grandeur, le très humble et très obéissant serviteur.

C. POLYDORE, ch. h.,  
*Curé de Saint-Martin de Périgueux.*

## AVANT-PROPOS.

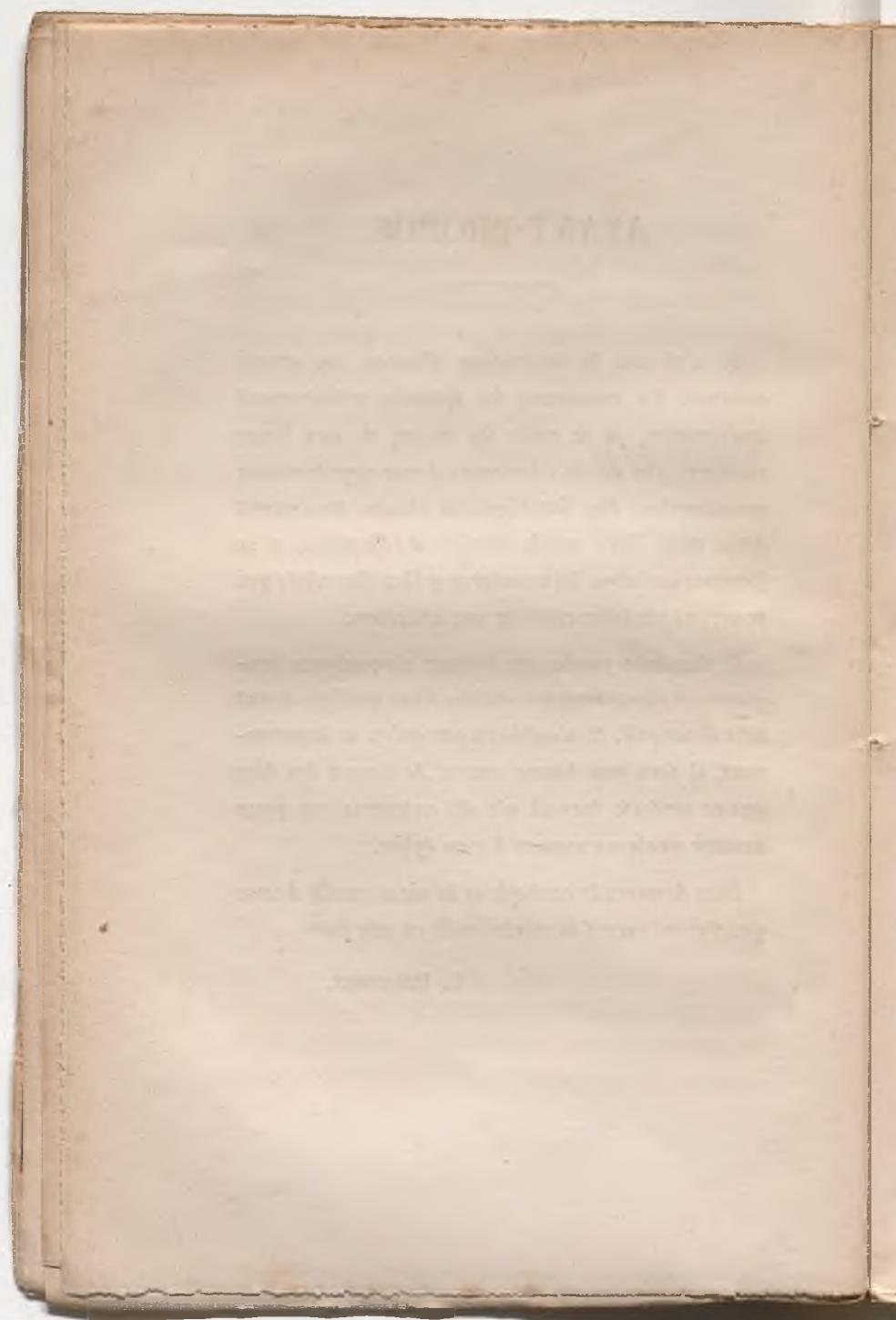
---

*Je n'ai pas la prétention d'écrire un grand ouvrage. En racontant les épisodes relativement intéressants, je le crois du moins, de mes longs voyages, j'ai donné libre cours à mes appréciations personnelles. Les intelligences élevées trouveront dans mon livre ample matière à réflexions, et la jeunesse qui aime les aventures y lira des récits qui pourront peut-être captiver son attention.*

*Je demande pardon au lecteur de quelques longueurs et répétitions inévitables dans un livre avant tout descriptif. Il n'oubliera pas qu'en se le procurant, il fera une bonne œuvre. Je tiens à lui dire que ce modeste travail n'a été entrepris que pour assurer quelques secours à mon église.*

*Dieu donnera le centuple et la vie éternelle à ceux qui auront exercé la miséricorde en son nom.*

C. POLYDORE.



# I

## VOYAGES EN FRANCE ET EN BELGIQUE.

Une église catholique.— Le culte de saint Martin à Périgueux.— Le chef de saint Denis à Périgueux. — Saint Martin de Périgueux et les Protestants.— Anciens curés de Saint-Martin.— Incendie de l'église provisoire de Saint-Martin. — Première Lettre de M<sup>sr</sup> Dabert. — Voyage dans le midi de la France. — Deuxième lettre de M<sup>sr</sup> Dabert. — Voyage dans le centre et en Dauphiné. — Voyage dans l'Ouest. — Troisième lettre de M<sup>sr</sup> Dabert, — Voyage dans le nord et en Belgique.— Voyage en Champagne, en Bourgogne et dans le Bourbonnais.

Avant de commencer le récit de mes voyages, il est bon de dire ce que je pense d'une église catholique, et quelle est cette église de Saint-Martin pour laquelle j'ai affronté l'exil et des fatigues sans nombre.

Une église catholique, c'est la maison de Dieu, la seule qu'il daigne habiter parmi les hommes, c'est la porte du Ciel. Oui, nous catholiques, nous avons la prétention de croire que Dieu en personne subs-

tantiellement présent dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie, habite au milieu de nous dans les temples du catholicisme. Il n'habite pas les temples de l'erreur que j'ai vus si nombreux, si fréquentés le dimanche, en Suisse, en Allemagne et en Amérique, chez les peuples protestants. Mais qu'ils sont froids et nus ces temples de l'erreur ! Toutefois c'est la plus grande victoire de l'Enfer, d'avoir pu y attirer les foules, loin de la véritable maison de Dieu.

Une église catholique, c'est le point de départ de la civilisation des peuples. Les apôtres prêchaient, ils bâtissaient des églises. Saint Paul voulait qu'on fit des collectes, chaque dimanche, pour les pauvres et pour les besoins du culte. Quand le missionnaire arrive au milieu des sauvages, il commence par bâtir une église afin d'avoir son autel et son Dieu avec lui. A côté de l'église s'élèvent bientôt l'école et la maison de charité. Nos réformateurs modernes ont trop oublié que les écoles et les hôpitaux sont nés à l'ombre de nos cathédrales. Ils oublient par conséquent que notre civilisation est sortie tout entière d'une église catholique.

Il ne faut donc pas s'étonner si un pauvre prêtre pénétré de ces grandes pensées, plein de zèle et de foi, muni de la bénédiction de son évêque, s'en va

courir le monde pour se procurer les ressources nécessaires à l'œuvre vraiment royale de la construction d'une église catholique. Il est missionnaire à sa manière, il veut laisser sur le sol qui lui appartient une trace écrite de l'évangile que les siècles n'effaceront point. Son nom sera perdu dans les fondements de l'édifice, mais qu'importe, si par l'édifice les peuples se souviennent toujours de Dieu.

Le culte de Saint Martin est bien ancien à Périgueux. Le P. Dupuy, récollet, raconte que saint Cybard ou Eparche, l'un des patrons de la ville d'Angoulême, périgourdin d'origine, bâtit près de Périgueux, vers le commencement du VI<sup>e</sup> siècle, un monastère et une église dédiés à saint Martin.

Lorsque les Normands ravagèrent Paris, un moine de l'abbaye de Saint-Denis, originaire du Périgord, enleva le chef de Saint-Denis pour le soustraire aux profanations des barbares, le porta à Périgueux et le déposa dans l'église de Saint-Martin. Au XIII<sup>e</sup> siècle, les Frères Prêcheurs vinrent s'établir à Périgueux et bâtirent leur couvent sur les ruines de l'abbaye de Saint-Eparche. Lorsqu'ils voulurent réparer l'église, ils trouvèrent dans un mur de fondation un coffret dans lequel était enfermée la sainte relique avec l'inscription authentique gravée

sur une planche de cuivre. Ce récit est confirmé par le P. de Réchac, dominicain, historien de l'Ordre des Frères Prêcheurs (1647), lequel s'exprime ainsi : « Tout le couvent était parfait (achevé), l'an 1274 ou environ ; le vénérable P. Guillaume de Corally, homme de sainte vie, étant Prieur, voulant embellir et accommoder l'église, et pour ce en démolissant une partie, on a trouvé dans le creux d'une muraille un grand vase d'airain semblable à un chaudron fort large, et dans icelui une boîte peinte avec deux autres cassettes en forme de tiroirs. On y regarda fort curieusement et on y trouva plusieurs reliques et entr'autres tout le *test* de saint Denis, l'Aréopagite, l'apôtre de notre France, avec une lame d'airain qui avait ces paroles gravées en forme d'écusson : (Suit le texte cité par le P. Dupuy.) » Le P. de Réchac termine ainsi : « Avec ce témoignage si authentique nos Pères ont tenu cette relique en grande vénération, et les peuples y accourent encore aujourd'hui avec beaucoup de dévotion et de ferveur, et de soulagement en leurs infirmités. »

Je tiens le récit du P. de Réchac de l'obligeance du P. M. P. F., de l'Ordre des Frères Prêcheurs, notre bien distingué compatriote.

L'abbaye de Saint-Eparche avait été ruinée par les Normands. La relique de saint Denis, retrouvée

par les Dominicains, disparut dans les guerres religieuses du xvi<sup>e</sup> siècle. Les protestants, maîtres de Périgueux, y renouvelèrent les ravages des barbares du Nord. Ils dévastèrent les églises, pillèrent les reliquaires et jetèrent au feu les précieux restes de nos saints, avec des raffinements d'impiété inconnus aux barbares du ix<sup>e</sup> siècle.

L'église de Saint-Martin et l'église des Dominicains qui l'avait remplacée, occupaient l'emplacement choisi depuis par les Ursulines pour la construction de leur monastère et de leur belle église dédiée au Sacré-Cœur. C'est une terre trois fois sacrée, devenue aujourd'hui le centre de la nouvelle ville.

Le souvenir et le culte de saint Martin n'ont pas disparu de Périgueux avec les ruines de l'église de Saint-Eparche. Il se forma une paroisse dont l'église fut successivement portée en divers lieux du même quartier Saint-Martin, selon que la population allait se déplaçant ou s'accroissant insensiblement. Quand la révolution éclata, la modeste église de Saint-Martin s'élevait non loin des boulevards, sur la rue qui porte si légitimement son nom. Elle n'est plus, mais il suffit de creuser la terre pour mettre à découvert ses fondements et les ossements des morts qu'elle protégea longtemps de son ombre. La jonction des rues Saint-Martin et Maleville s'est

faite sur l'emplacement de l'ancien cimetière de la paroisse.

Notre savant abbé B..., le fouilleur infatigable de nos archives, dont nous attendons avec une légitime impatience le grand ouvrage sur les origines et traditions de nos monuments religieux, m'a donné les noms de quelques curés de Saint-Martin, tels que : Jean Robert (1500), de Mèredieu, chanoine (1682), c'était la fameuse année des *quatre articles* dont le bon curé chanoine, je veux le croire, n'embrassa pas la doctrine ; Martinis (1686-1706), vingt années de ministère ! Ce ministère et le mien sont peut-être les plus longs de toute la liste des pasteurs de mon église ; François Loliot (1764), Lamberterie (1786) ; il fut le dernier, j'ai eu l'honneur de lui succéder après soixante-dix ans d'interrègne.

La révolution a tout emporté, les églises et les prêtres. Il a fallu plus d'un demi-siècle pour réparer tant de désastres. C'est à peine si l'antique paroisse de Saint-Martin se relève de l'oubli, et sort enfin des ruines du passé toute rayonnante d'une nouvelle jeunesse.

Il y a bientôt trente ans, Mgr George, de sainte et apostolique mémoire, bénissant un jour la croix du Séminaire, parla du projet qu'il avait formé de bâtir une église à Saint-Martin dans le populeux

faubourg que le voisinage de la gare développait de jour en jour à Périgueux. Le généreux prélat laissait à sa mort une somme de dix mille francs pour commencer l'œuvre projetée. M<sup>gr</sup> Baudry obtenait plus tard de la Compagnie d'Orléans le bâtiment en planches de l'ancienne gare, qui allait devenir l'église provisoire de Saint-Martin, et de l'Etat, l'établissement de la nouvelle succursale. Le savant et pieux évêque ne fit que passer, mais déjà la paroisse de Saint-Martin était fondée, et le nouveau curé était installé par M. de Saint-Exupéry, vicaire-général, le 7 juin 1863.

M<sup>gr</sup> Dabert, s'associant à la grande pensée de ses illustres prédécesseurs, prodigua tout d'abord ses encouragements, ses bénédictrices et son argent à l'œuvre de Saint-Martin. Par ses soins, une commission se forma, composée de tous les hauts fonctionnaires et des principaux habitants de la ville de Périgueux. Une souscription fut ouverte, et pendant de longs jours les membres de la commission, ainsi que plusieurs autres dévoués notables de la ville, aidèrent le curé de la paroisse à recueillir les premières sommes qui devaient couvrir la dépense des premiers travaux de la nouvelle église.

Les fondations sortaient à peine de terre, lorsque le 20 juillet 1871, vers deux heures de l'après-midi,

un incendie, dont les causes sont restées inconnues, dévorait la pauvre église de planches de Saint-Martin. Le feu se propagea avec une telle rapidité qu'en moins d'une heure l'église fut réduite en cendres.

C'est alors que n'écoutant que ma foi et mon courage, je conçus le projet de chercher dans le fonds inépuisable de la charité publique les ressources nécessaires à l'achèvement de l'église définitive, persuadé que le malheur du récent incendie et l'intérêt qui s'attache aux ouvriers dont ma paroisse est composée en majeure partie m'ouvrirait tous les cœurs.

Mon regard se tourna d'abord vers nos villes de France. Notre patrie n'a-t-elle pas le génie de la charité ? Elle propage la religion et soutient les œuvres catholiques dans les deux mondes, elle sait de même adoucir les misères de ses enfants, la France est une mère ! Je fis part de mon projet à M<sup>sr</sup> l'évêque de Périgueux, qui l'approuva et qui n'hésita pas à me donner les lettres de créance qui m'étaient nécessaires. Voici la première lettre de recommandation que Sa Grandeur voulut bien me remettre à mon premier départ :

« MON CHER CURÉ,

» Le récent incendie de votre pauvre église de

bois a inspiré à votre zèle le projet de recommander votre grande paroisse à la charité de quelques familles pieuses et généreuses. Mettez avec confiance ce projet à exécution. Dieu, qui connaît votre détresse, secondera vos démarches. Je les bénis moi-même par avance en son nom, et je m'associerai de tout cœur à la reconnaissance que vous témoignerez aux bienfaiteurs de votre église. »

(11 septembre 1871.)

Périgueux avait ouvert généreusement la marche ; actions de grâces lui soient rendues ! Quelques villes du département imitèrent son exemple. Remerciements à la bonne ville de Bergerac, dont la splendide église de Notre-Dame est l'une des merveilles de notre Périgord ! Remerciements à ma bonne ville de Ribérac ! Dans bien des circonstances de ma vie pastorale, ma chère petite patrie m'a prouvé que le proverbe *nul n'est prophète dans son pays* pouvait avoir des exceptions. Remerciements à Mareuil, à Brantôme, chers et impérissables souvenirs de mes premiers ministères ! Remerciements à plusieurs grandes familles chez lesquelles les traditions de foi et de charité se sont toujours si bien maintenues ! Je dois un témoignage particulier de reconnaissance au noble clergé du diocèse, qui tout

pauvre qu'il est, a su trouver dans les trésors de sa générosité les secours que je lui ai demandés pour la construction de mon église.

Franchissant bientôt, avec timidité d'abord, les frontières du diocèse, je visitai Bordeaux, où l'éminentissime cardinal Donnet daigna m'indiquer lui-même les personnes et les familles qui pouvaient me venir en aide. A Bayonne, M<sup>gr</sup> Lacroix me fit remettre par son digne vicaire-général, M. F..., la première somme importante qui fixa ma résolution de quête jusqu'à l'achèvement de mon église. A Pau, la généreuse personne qui a bâti la belle église de Saint-Martin me donna cent francs. Le patron de nos églises n'était-il pas le même ? La charmante ville d'Oloron, patrie de mon vieux père, coquettement assise à la jonction des gaves d'Aspe et d'Ossau, me réservait quelques petites surprises dans ses communautés religieuses. A Tarbes, M<sup>gr</sup> Pichenut me fit son offrande et me donna quelques mots de recommandation pour les missionnaires de Lourdes. Le charitable évêque est mort depuis archevêque de Chambéry. J'ai été reçu deux fois par les Pères de la Grotte miraculeuse, et deux fois, malgré les charges de leurs colossales fondations, ils m'ont donné de leur abondance. M<sup>gr</sup> Peyramale, l'immortel curé de Bernadette, m'a

donné lui aussi non de son abondance, mais de sa pauvreté. Oui, M<sup>gr</sup> Peyramale a vécu et est mort pauvre à côté des splendeurs auxquelles il a attaché son nom. Lui qu'on venait consulter des extrémités de la terre et qui envoyait des millions à la Grotte, n'a pas eu la consolation de voir son église paroissiale restaurée ; sa récompense était plus haut, il est allé la chercher au Ciel ! Notre-Dame de Lourdes a protégé tous mes voyages. Sa statuette d'argent que je tiens de la piété filiale d'un de mes anciens vicaires m'a accompagné partout et ne me quitte plus. J'en parlerai plus tard dans mon voyage au Canada. Habitué à voir Dieu dans tout, j'ai cru aussi à la maternelle intervention de Marie jusque dans les détails de ma vie de quêteur. Lorsque, il y a quelques années, notre évêque conduisait tout joyeux ses trois mille hommes au sanctuaire de Lourdes, dans mon légitime empressement à chercher un autel dans la brillante basilique pour y célébrer les saints mystères, je fus conduit sans le savoir à une chapelle de droite dans laquelle je contemplai avec émotion, suspendue sur ma tête, la bannière aux franges d'or du Canada. C'était *l'ex-voto* des pieux pèlerins de Montréal. Je crus recevoir la certitude que mon pèlerinage d'outre-mer avait été agréable à la Reine des cieux.

J'ai gardé le souvenir : de Bagnères-de-Bigorre, la délicieuse cité pyrénéenne assise aux pieds des montagnes, presque à la naissance de l'Adour, dans un site enchanteur ; de Foix, dans sa gorge étroite, où l'Ariège mugit comme un torrent avant d'élargir ses rives dans les vastes plaines qui l'emportent à la Garonne ; de Pamiers et de son généreux comte de S... A Toulouse, M<sup>sr</sup> Desprez, aujourd'hui cardinal, me donnait une large aumône et sa bénédiction, avec faculté de me servir de la première comme d'un exemple pour ses diocésains et de la seconde comme d'une force pour mes épreuves de chaque jour.

Le livre des Juges raconte que les soldats de Gédéon, dévorés par la soif, se contentaient de boire sans s'arrêter quelques gorgées d'eau puisée dans le creux de la main au passage des torrents. Je puis dire que dans tous mes grands voyages je ne me suis pour ainsi dire jamais arrêté à contempler longtemps les magiques beautés de la nature et de l'art. Je n'ai rien vu qu'un courant. J'avais peur de préjudicier à mon œuvre en disposant pour moi d'un temps qui ne m'appartenait plus.

Toulouse est riche de foi, de monuments et de gloire. Qui dira les merveilles de Saint-Sernin, église magnifique à cinq nefs, l'une des plus gran-

dioses et des plus pures conceptions de l'art architectural, avec sa crypte l'une des plus riches du monde par les reliques insignes qui ont fait écrire à l'entrée ces mots : *Nec sanctior toto orbe locus*, il n'y a pas de lieu plus saint au monde ? J'admirai la chapelle de la rue des Fleurs, toute dorée à l'intérieur, qui pleure ses bons Pères proscrits ; l'église du Taur, qui eut l'honneur de garder pendant soixante ans notre grande relique du Périgord, le Saint-Suaire de Cadouin. Le Capitole de Toulouse est célèbre par sa belle salle des jeux Floraux et par le supplice du dernier des Montmorency. Je saluai en passant Riquet et son canal de la Méditerranée à l'Océan, le monument du maréchal Soult et les glorieux souvenirs de 1814 !

*J'ai vu Carcassonne*, et même après cette huitième merveille du monde, d'après la chansonnette, je ne suis pas mort de désespoir de n'en plus rencontrer. Ce qui n'empêche pas que Carcassonne est une charmante ville aux rues larges et régulières, bâtie en damier sur la rive gauche de l'Aude. De l'autre côté s'élève à pic sur un immense rocher, avec ses tours, ses murs crénelés, sa vieille église gothique, vrai bijou du XIII<sup>me</sup> siècle, l'ancienne ville de Carcassonne, appelée aujourd'hui la *Cité*. On dirait de loin la masse et les forts de

Gibraltar. On y monte par le couvent de sainte Gracieuse, illustré naguère par le fameux procès qui a démontré une fois de plus la rage impuissante de l'enfer contre les communautés religieuses et l'innocence des saintes victimes de la pénitence. On raconte qu'un grave différend s'étant élevé entre les habitants de la Cité, ils allaient en venir aux mains, lorsque le roi saint Louis jugea l'affaire et condamna les coupables à aller camper sur la rive gauche de l'Aude. Ce fut l'origine de la ville actuelle de Carcassonne.

Perpignan est une ville je dirai presque franco-espagnole, qui étouffe dans ses rues étroites, sombres et tortueuses, enserrée dans ses fortifications jadis imprenables. Un saint prêtre, principal du collège, me donna cent francs. C'était M. G. de C..., non moins distingué par sa science que par ses vertus, l'oncle du vaillant député du Gers, M. P. de C... Narbonne, avec son antique métropole, pleure sa grandeur déchue. Béziers, par ses constructions élégantes, a l'aspect d'une ville toute moderne. M<sup>sr</sup> de Las Cases, ancien évêque de Constantine, ancien vicaire général de Périgueux, retiré au Bon-Pasteur, me reçut à bras ouverts et me recommanda à quelques riches familles. Je fus le témoin et l'heureux objet d'un admirable trait de détachement au

petit couvent de Sainte-Claire. Les religieuses se réunirent et décidèrent, en conseil, de me donner tout l'argent qu'il y avait dans la maison. Elles purent réaliser une somme de quarante francs, composée de petites pièces et de gros sous. C'était peut-être leur pain de la journée ! Des larmes d'attendrissement coulèrent de mes yeux !

Revenant sur mes pas, je m'arrêtai à Castelnau-dary, où je rencontrais, chez les Sœurs de Nevers, une de mes anciennes orphelines de Périgueux. La bonne Sœur me valut quelques pièces d'or en ville et dans sa communauté. — Voici Rével et Sorrèze, avec les grands souvenirs du P. Lacordaire. Cette jeunesse qu'il a tant aimée y garde religieusement sa tombe !

A Albi, je saluai M<sup>sr</sup> Lyonnet comme mon maître par ses savants traités sur la théologie morale. L'archevêque me reçut avec bonté, m'invita à sa table et me donna l'autorisation de quêter dans sa ville métropolitaine. Son gracieux accueil détermina le petit succès de ma collecte. J'admirai en passant cette superbe cathédrale de Sainte-Cécile, qui a servi de forteresse dans les guerres de religion, et dont la vaste nef ne le cède à aucune autre en beauté, en grandeur, en richesse architecturale. Le chœur des chanoines est un des plus beaux que je

connaisse. Le palais de l'archevêque, avec ses riches tapisseries à l'antique et ses belles terrasses sur le Tarn, est digne d'un prince de l'Eglise.

Je rentrai à Périgueux après un mois et demi d'absence, heureux d'apporter à mon église les premiers fruits de mon zèle et de la charité des catholiques du midi de la France.

Je n'ai généralement disposé pour mes quêtes que des quelques mois de l'année qu'on est convenu d'appeler les vacances. Le service d'une grande paroisse nécessite le plus possible la résidence, mais surtout dans les mois de l'hiver, durant le temps pascal et à l'époque de nos grandes solennités catholiques jusqu'à l'Assomption. Je voulais quête sans nuire à mon ministère.

L'année suivante, vers la fin de juillet, sur ma demande de reprendre le bâton du pèlerin, Monseigneur l'évêque de Périgueux daigna me recommander encore à la charité publique par la touchante lettre qui suit :

« MON BIEN CHER CURÉ,

» Vous m'avez demandé l'autorisation de reprendre le bâton de pèlerin en faveur de la construction de votre église. Associé depuis longtemps à votre martyre, je m'associe de tout cœur à cette nouvelle

détermination de votre zèle pastoral. Une paroisse de sept mille âmes, et point d'église pour les nourrir du pain de la parole et de la grâce des sacrements ! Il est impossible que Notre-Seigneur, le Prince des Pasteurs et le Sauveur des âmes, ne bénisse pas vos démarches et ne vous ouvre pas les cœurs. Allez donc en confiance, allez où vous portera votre zèle, la divine bénédiction vous suivra. Recevez-en le gage dans celle que je vous donne en ce moment.»

Brive fut la première étape de mon voyage. Remerciements à M. le curé de Saint-Martin, aux bonnes Sœurs de Nevers et à quelques riches familles ! Je courus me prosterner aux pieds de Notre-Dame de Rocamadour, je lui dois le succès de ce voyage. A Figeac, M. l'archiprêtre me fit les honneurs de sa vaste et belle église, dont il a été le restaurateur intelligent. On dit qu'il a refusé d'être évêque ; sa modestie prouve qu'il en était digne, et n'oublions pas qu'il était l'oncle du trop fameux tribun descendu naguère prématurément dans la tombe. A Villefranche-d'Aveyron, je trouvai un de mes anciens maîtres, M. l'abbé R..., chef d'Institution. Son dévoué patronage me procura quelques bons écus. A Rodez, M<sup>gr</sup> Bourret, ami particulier de mon évêque, me reçut avec une distinction marquée,

m'admit à sa table et me procura l'agréable surprise de recueillir sa riche offrande sous les plis de ma serviette. Pendant quatre jours je reçus l'hospitalité la plus cordiale d'un ancien curé du Périgord, M. l'abbé T..., le vigoureux et intrépide octogénaire, doyen des pèlerinages de France aux Saints-Lieux. Rodez s'est montré généreux envers moi, je l'en remercie. La capitale du Rouergue s'élève sur un plateau élevé d'où la vue est magnifique : au nord la chaîne du Cantal, tout autour des ondulations infinies qui laissent apercevoir jusque sous les feux du midi la profondeur des vallées, les sombres forêts et l'apreté des rochers. Des promenades gracieuses, plantées de beaux arbres, environnent la ville et lui forment un cercle de verdure. La cathédrale est vraiment belle ; la tour qui s'en détache semble porter une couronne royale, on dirait de la dentelle de pierre ; le carillon ne compte pas moins de quarante cloches, parfaitement harmonisées, dont les symphonies, tour à tour graves et joyeuses, pleurent et chantent avec les accents de notre admirable liturgie.

A Aurillac, le supérieur des Lazaristes me donna cent francs. L'école normale, dirigée alors par les Frères des écoles chrétiennes, et le monastère de la Visitation, furent généreux envers mon église.

Aurillac est la patrie de Gerbert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II. Ce grand pape, qui était aussi un grand savant, est l'inventeur de l'horloge à balancier. La religion s'allie très bien avec la science, l'impiété a le tort de l'oublier lorsqu'elle chasse Dieu de toutes nos institutions scientifiques. Mais c'est en vain, car en étudiant le monde l'homme rencontre toujours Dieu qui est l'auteur du monde. Aurillac a élevé une magnifique statue à Sylvestre II, qu'il considère à juste titre comme une de ses gloires les plus pures. A Saint-Flour, je fus reçu au Séminaire, en pleine retraite ecclésiastique, par M<sup>gr</sup> de Pompignac. L'évêque et son clergé me firent leur offrande.

La Compagnie d'Orléans voit finir son vaste réseau de voies ferrées à Arvant, aux portes de la Limagne, ce paradis enchanteur de la France centrale. Là commence le Paris-Lyon-Méditerranée. En quelques heures j'étais à Clermont-Ferrand, la capitale de ce beau pays d'Auvergne, l'un des boulevards de notre indépendance nationale. Le Puy-de-Dôme, majestueux et sévère, s'élève derrière Clermont, à l'entrée des montagnes, et, sentinelle géante, surveille au loin les immenses plaines dans lesquelles l'Allier promène la fraîcheur et la fertilité. Le vieil évêque de Clermont me reçut avec

froideur, me donna peu, mais ne me défendit rien. La collecte laissa à désirer. J'ai admiré, après la cathédrale qui était en réparation, la belle église de Sainte-Marie-du-Port, chef-d'œuvre de l'architecture romane ; elle n'est pas assez dégagée des constructions qui l'entourent. On ne peut aller à Clermont sans visiter la fontaine de Saint-Allyre dont les eaux sont pétrifiantes. *Saint Allyre* est un évêque de Clermont du *IV<sup>e</sup>* siècle, dont les reliques furent longtemps en vénération dans l'abbaye de ce nom, que la congrégation de Saint-Maur avait fondée aux portes de la ville. Les reliques et l'abbaye n'existent plus depuis longtemps. Les eaux de la célèbre fontaine coulent sur l'emplacement des ruines de l'abbaye disparue.

Je me trouvais sur le chemin de Royat, et c'était la saison des eaux, heureuse occasion de demander l'aumône aux riches baigneurs de cette vallée charmante. La première personne à laquelle je m'adressai fut madame la Présidente de l'œuvre des lampes du sanctuaire. Elle m'avait envoyé une lampe pour Saint-Martin quelques années auparavant ; cette lampe avait péri dans l'incendie de mon église. Admirable conduite de la Providence ! Vous comprenez, cher lecteur, que je fus plus heureux à Royat qu'à Clermont. Souvent le Seigneur nous

éprouve d'abord pour nous donner ensuite le quintuple de nos espérances.

A Montbrison, ancien chef-lieu de la Loire, habitait la famille de S. P... Monsieur de S. P..., ancien préfet de la Dordogne et président d'honneur de l'œuvre de Saint-Martin, était absent quand je me présentai à sa demeure. Nonobstant la lourde charge de son église paroissiale dont il avait entrepris la reconstruction, il voulut bien m'envoyer deux cents francs. Il est mort, que Dieu le récompense au Ciel, Saint-Martin ne saurait l'oublier !

A l'hôpital de Monbrison je fus témoin d'un fait étrange que je vais raconter. Un petit berger s'était endormi quelques jours auparavant dans la campagne, à l'ombre d'un arbre, et s'était réveillé en sur-saut avec une douleur atroce dans une oreille. Le pauvre enfant poussait des cris lamentables depuis trois jours, refusait toute nourriture et hurlait qu'une bête lui rongeait la tête. La vénérable supérieure eut l'idée de lui injecter de l'essence de térébenthine dans le creux de l'oreille. L'enfant tomba comme foudroyé. Ce n'était rien, le pauvre petit s'endormait d'un profond sommeil, et un énorme ver blanc, plus foudroyé que lui, sortait de son oreille. Il était guéri. Avis aux dormeurs des champs et qu'à l'occasion il se souviennent du remède ! La supé-

ri ure me montra aussi un arabe à genoux au milieu de la cour, il faisait sa prière. Immobile, les bras tendus, les yeux fixés sur le soleil, rien ne pouvait le distraire de sa contemplation, et les rayons brûlants de l'astre du jour ne le faisaient point sourciller. Il recommençait tous les matins à la même heure et donnait à entendre qu'il était malheureux quand les nuages voilaient le ciel. Quel exemple pour tant de prétendus catholiques qui ne prient point !

Saint-Etienne, chef-lieu actuel de la Loire, est une grande ville manufacturière, enrichie par le commerce des houilles, sa fabrique d'armes et sa rubannerie. La rue principale a près de dix kilomètres en ligne droite ; elle est plus longue, sinon plus belle, que la fameuse Perspective Newski de Saint-Pétersbourg. La vieille église de Saint-Etienne remonterait, dit-on, au temps du roi Dagobert ; ce n'est pas un article de foi. C'est une singulière construction de blocs de granit entassés les uns sur les autres, sans aucune forme architecturale à l'extérieur. A l'intérieur de la basilique, tout change d'aspect ; les voûtes et les piliers ne manquent ni d'élégance ni de grandeur.

Arrivé à Lyon, je fus me prosterner aux pieds de Notre-Dame de Fourvières. Après avoir fait

mes dévotions, je me rendis à l'archevêché. Monseigneur l'archevêque était à la rue Sainte-Hélène, chez les Pères Jésuites, dans l'ancien monastère de la Visitation, où est mort saint François de Sales. Mgr Genouilhac, en vrai savant absorbé par l'étude, me salua sans me regarder et me remit de même pour son secrétaire une carte sur laquelle il avait écrit ces simples mots : *voudra bien donner quelque chose.* Je courus au secrétariat et je fis remarquer qu'un archevêque de Lyon ne pouvait me donner moins que les autres évêques de France. Je réclamai cent francs, on m'en donna cinquante.

La ville de la Propagation de la Foi devait faire honneur sans doute à sa réputation de charité traditionnelle. Je fus assez content de la plupart des curés de Lyon. L'un d'eux, M. le curé de Saint-Martin-d'Ainay, avait été mon compagnon de pèlerinage à Saint-Paul-Hors-les-Murs et aux Trois-Fontaines, en 1867. Il se souvint de moi et voulut bien me recommander à quelques-uns de ses confrères et à plusieurs riches familles de sa paroisse. Eh bien ! le croiriez-vous, cher lecteur ? Ce sont les villes et les citoyens les plus charitables qui donnent le moins aux quêteurs de passage. Cela revient trop souvent. Lyon est le pourvoyeur de toutes les œuvres de charité, en France, en Europe, et jusque

dans les missions lointaines. Si ma collecte a été modeste, je n'ai pas eu la pensée d'en vouloir aux Lyonnais.

Par ses trois villes majestueusement assises au bord de ses deux grands fleuves, par le nombre et la grandeur de ses monuments, par son sanctuaire de Fourvières, du haut duquel la Vierge semble le bénir et le protéger, Lyon est une des plus belles et des plus intéressantes villes du monde. La piété de ses habitants bâtit en ce moment à Marie, sur la colline bien-aimée, un temple qui, par ses dimensions, par la richesse et l'éclat de ses marbres, sera vraiment digne de l'auguste Mère de Dieu.

A Grenoble, l'évêque se montra peu aimable. Il ne me donna rien et me refusa un mot de protection auprès des Chartreux. Tout naturellement, dans cette première circonstance (car j'ai revu Grenoble dans de meilleures conditions), la ville demeura glaciale envers moi. J'y trouvai pourtant une marque de sympathie assez singulière et fort inattendue qui, du reste, ne me valut pas grand'chose. Je vais la raconter, désireux toutefois de ne pas blesser la mémoire du bon vieux prêtre qui daigna me la témoigner.

J'étais allé faire une visite au curé de l'église de Saint-André. Il était, disait-on, d'une vivacité

extraordinaire et d'une originalité excessive, bon du reste de son naturel, mais devenu très-irritable à la suite d'un grave désagrément que lui avait causé son évêque. Je me présentai chez lui après son dîner, espérant que c'était l'heure la plus favorable. Le vieux doyen, on l'appelait ainsi, lisait son journal. La domestique annonça un prêtre étranger et remit ma carte. Un pauvre curé du diocèse de Périgueux....., c'était bien vague....., c'était bien loin, bien inconnu sans doute ; en tous cas, cela paraissait suspect. — Monsieur le doyen, j'ai l'honneur de..... — Que voulez-vous ? Laissez-moi !... Vous êtes quêteur, peut-être !... Qui êtes-vous ?... Je n'ai rien à vous donner !... Allez-vous en !... — En vérité, Monsieur le doyen, je ne suis pas heureux à Grenoble ; car, depuis l'évêque jusqu'au curé de paroisse, c'est à qui me recevra le plus mal ! — Comment, comment ?... l'évêque vous a mal reçu ?... Venez, venez, mon cher ami, asseyez-vous là, racontez-moi ça !... — Je raconte ma froide réception à l'évêché ; le bon curé bondit d'indignation et me donne par écrit une recommandation chaleureuse pour le général des Chartreux, signée : GÉRIN, *ancien évêque nommé d'Agen !*... Je compris alors ! Le T. R. P. Général a ri plus tard de mon aventure. M<sup>sr</sup> Paulinier, devenu archevêque de Besançon,

avait certainement oublié ma personne ; il est mort. Le curé de Saint-André de Grenoble est mort aussi. Je n'ai pas cru manquer à leur mémoire vénérée en les mettant en scène dans cet ouvrage..

J'avais dit la sainte messe à la cathédrale, précisément et sans m'y attendre, à l'autel de saint Bruno. Il me sembla que le grand moine me disait de reprendre courage. Je fus aussi porter mes plaintes à Notre-Dame de la Salette, j'en revins fortifié. Je montai à la Grande Chartreuse, et en dépit de mille prophéties bizarres, décourageantes, qui m'avaient été faites, grâce à une bonne lettre de recommandation de M<sup>sr</sup> l'évêque de Périgueux, le T. R. P. Prieur me fit don de dix mille francs pour la construction de mon église. Plus tard le R. P. dom Roques, procureur de la Chartreuse de Vauclaire, devenu général après la mort de dom Saissons, devait y ajouter une somme de trois mille francs. C'était un double hommage à mon évêque, et à cette terre du Périgord qui a l'insigne honneur de posséder la Chartreuse de Vauclaire. Je serai juste et reconnaissant à la fois en faisant remarquer encore que la première pensée d'aller demander aux Chartreux m'était venue de mes deux éminents paroissiens MM. M..., ingénieur en chef, et L..., chef de la traction au chemin de fer d'Orléans. Ces deux Mes-

sieurs, voyageant ensemble dans les montagnes du Dauphiné, avaient obtenu pour mon église un premier secours des Chartreux, quelques mois auparavant. Remerciements à tous mes bienfaiteurs ! Reconnaissance aux Enfants de saint Bruno !

Grenoble, sur les bords de l'Isère, encadré de montagnes, est pour ainsi dire un camp retranché ! Comme toutes les villes de guerre, il est pauvre de monuments mais non de gloire. Je saluai la statue de Bayard, le chevalier *sans peur et sans reproche*. Le héros est représenté debout, appuyé contre un arbre et blessé à mort sur son dernier champ de bataille ; il presse avec amour sur son cœur la garde de son épée qui représente une croix, et laisse tomber de ses lèvres mourantes ces belles paroles qui résument toute sa vie :

*Dieu et le Roi, voilà mes maîtres, onques n'en aurai d'autres !*

Elles sont gravées sur la face principale du piédestal. On peut les considérer comme le cri de la France d'alors, il a bien changé depuis !

Vers la fin de l'automne de cette même année je fis un voyage dans l'Ouest, sur le littoral de l'Océan. Je visitai successivement : Coutras avec sa gracieuse église toute rajeunie, ornée de beaux vitraux ;

Libourne avec sa belle église de Saint-Jean, digne du rang de cathédrale ; Pons avec son grand collège qui donna jadis un saint évêque à l'église d'Amiens, M<sup>sr</sup> Boudinet ; Cognac plein de la réputation oratoire de son archiprêtre M. l'abbé Pintaud ; Saintes avec son tombeau de saint Eutrope. La porte de la crypte de saint Eutrope, dont les reliques sont encore fréquentées par de nombreux pèlerins, est surmontée de cette inscription latine : *Patet ad vos, cor nostrum, ô santones !* notre cœur se dilate vers vous, ô Saintongeois ! c'est le salut de saint Paul entrant à Corinthe. Tout naturellement, l'apôtre de la Saintonge, en se l'appropriant, changea le nom de Corinthiens en celui des Saintongeois, devenus ses enfants d'adoption. La cathédrale de Saintes a dû être belle autrefois, elle est pauvre et nue ; sa voûte, jadis élancée, a disparu pour faire place à un mauvais plafond badigeonné ! Les guerres de religion et la révolution ont passé par là !

Rochefort est à proprement parler la ville de Louis XIV : cette cité lui doit son port et ses arsenaux. L'amiral préfet maritime me donna audience et me remit son offrande. J'eus également à me louer de la réception cordiale qu'on me fit au presbytère de Saint-Louis. Un de Messieurs les vicaires, aujourd'hui aumônier du Lycée de Périgueux, géné-

reux deux fois envers mon église, a pu constater depuis l'authenticité de ma réclame et de ma mission.

A la Rochelle, M. l'abbé Cortet, vicaire-général, aujourd'hui évêque de Troyes, m'invita à dîner en l'absence de M<sup>gr</sup> Thomas, me ménagea la gracieuse surprise de l'évêque de Rodez, et me remit bon nombre de gravures du Sacré-Cœur à distribuer, me prédisant le succès de mon œuvre. La Rochelle avec ses portiques, sa belle promenade du Mail, son voisinage de la mer, est une ville intéressante et agréable. Le protestantisme n'a plus besoin d'y être assiégé et réduit de force comme au temps de Richelieu, et la fameuse digue dévorée par la mer ne laisse plus que des vestiges, glorieux témoins de ce que peut la ténacité du génie !

A Luçon, où le grand cardinal ministre de Louis XIII fut évêque, M<sup>gr</sup> Collet, plus tard archevêque de Tours, me reçut au milieu d'études préparatoires à l'introduction d'un procès de canonisation à Rome. Le bon évêque me donna une large pièce d'or et me renvoya à la grâce de Dieu. Les religieuses de la charité venaient de perdre leur supérieure, on allait procéder à la célébration des funérailles. Les quêteurs sont audacieux et ne respectent rien, pas même la mort. Je hasardai une indiscrette demande

dans l'intérêt même de la défunte, mon conseil de fabrique ayant fondé des messes à l'intention de nos bienfaiteurs défunts. On ne me répondit pas, ce n'était pas le moment. Je me retirai plus discret que je n'étais venu.

La Roche-sur-Yon, chef-lieu du département de la Vendée, a changé trois ou quatre fois de nom, selon les changements des régimes politiques. Ça été peut-être tour à tour un hommage ou une représaille envers ces héroïques paysans du Bocage qui, retranchés derrière leurs haies vives et leurs interminables rangées d'arbres au tronc noueux, tinrent longtemps en échec les armées de la République. Les Bourbons avaient appelé La Roche Bourbon-Vendée, et cette terre royaliste avait accepté d'enthousiasme. Napoléon substitua plus tard le nom de Napoléon-Vendée. Etait-ce une humiliation ou une menace pour les Vendéens ? Ni l'une ni l'autre. Le grand homme avait compris que son nom seul pouvait convenir au *peuple de géants* !

Nantes, la grande et populeuse cité de Bretagne, s'élève sur la rive droite de la Loire. Beaux monuments, belles églises ! Saint Nicolas, avec ses cinq nefs, sa tour élancée, a porté son heureux bâtisseur et curé, M<sup>sr</sup> Fournier, sur le siège de Nantes. Saint-Martin de Périgueux et son pauvre curé sont des

pygmées à côté de l'œuvre et de l'homme. J'ai vu M<sup>gr</sup> Fournier, je l'ai entendu dans une de ces brillantes improvisations qui lui étaient familières, c'était à la pose de la première pierre de l'église de Saint-Donatien, si je ne me trompe. Le clergé de Nantes, surpris d'abord par cette nomination inattendue d'un de ses membres auquel on ne songeait pas, fut bien obligé de s'incliner devant cette magique parole et devant l'administrateur sage et éclairé que la divine Providence avait suscité dans ses rangs. J'ai entendu depuis l'évêque de Genève, M<sup>gr</sup> Mermillod ; je crois à la parenté du talent entre ces deux hommes.

Madame de M..., la pieuse et inconsolable veuve de celui qui fut un de mes meilleurs amis et que je considère comme l'un des fondateurs de mon église, habitait Nantes avec sa famille. Grâce à cette noble dame et à la protection du digne archiprêtre de la cathédrale qu'elle sut me procurer, je recueillis ça et là de bonnes offrandes, qui se seraient multipliées si la rigueur des temps et la saison avancée l'avaient permis. Obligé de lâcher prise, me promettant de revenir à l'œuvre dans une ville qui m'avait si bien accueilli, je me hâtai de reprendre le chemin du Périgord.

Avant mon départ pour le nord de la France et

pour la Belgique, Monseigneur l'évêque de Péri-  
gueux voulut bien me remettre la lettre suivante :

« MON BIEN CHER CURÉ,

» C'est donc, hélas ! pour la troisième fois que vous me demandez l'autorisation de prendre le bâton du pèlerin dans l'intérêt de la construction de votre église. Partageant toutes vos tristesses en cette œuvre, je ne puis que vous envoyer une parole d'encouragement.

» Une paroisse de sept mille âmes et point de sanctuaire pour nourrir ce nombreux troupeau du pain de la parole et de la grâce des sacrements ! Qui ne s'attendrirait en face d'une situation si douloureuse pour le cœur d'un pasteur ? Mais, vous avez raison : confiance toujours ! Il est impossible que Notre-Seigneur ne féconde pas vos démarches !

» Allez donc encore, cher pèlerin pastoral, allez partout où vous portera votre zèle. Dieu est avec vous ! Et comme gage de ses futures bénédictions, recevez celle que vous donne, à cette heure de votre départ, votre Evêque et père en Jésus-Christ. »

C'était le 27 septembre 1873. Poitiers ouvre la marche. Mon viel ami M. D... poussa le zèle jusqu'à m'accompagner chez les principaux membres de

cette grande et si catholique aristocratie poitevine, qui fit largement honneur à ses traditions de foi et de générosité. M<sup>gr</sup> Pie se souvint du modeste presbytère de Mareuil-sur-Belle où, quatorze ans auparavant, tout petit vicaire, en l'absence de mon vénéré curé, j'avais eu l'insigne honneur de lui offrir un repos de quelques heures, quand il se rendait avec M<sup>gr</sup> Cousseau au concile de Périgueux. Je fus content des Poitevins. Saint Hilaire le devait à mon église. Ne fut-il pas le premier guide de saint Martin dans sa grande vie de moine et d'évêque ? Je m'arrêtai peu à étudier les monuments antiques de Poitiers, si admirables et si dignes de l'attention du touriste : la cathédrale, Notre-Dame, Montierneuf, Sainte-Radegonde et Saint-Hilaire. Poitiers fut autrefois la ville sainte des Gaules ; il est digne de son antique splendeur par l'esprit religieux de ses habitants, par les nombreuses communautés qu'il renferme, par la richesse et l'éclat de ses églises.

Châteauroux me devait quelques sympathies. Il m'avait enlevé la dernière concession gouvernementale des grandes loteries nationales en faveur des églises. Tandis que Saint-Martin sort péniblement de terre, Châteauroux porte déjà dans les nues les deux sières tours de sa belle église, qui n'attend

pour ainsi dire plus qu'un évêque. Une bonne âme de ma paroisse m'avait préparé à Châteauroux quelques petits succès dont je lui envoie tout le mérite.

Je ne pouvais passer la charmante ville d'Issoudun, connue du monde entier, sans m'agenouiller aux pieds de la Vierge du Sacré-Cœur. Je dois un témoignage particulier de gratitude à la noble famille Duquesne, dont le nom rappelle le brillant amiral de Louis XIV. Le corps de l'amiral et les morts de sa famille reposent à côté du château, dans une gracieuse chapelle consacrée à la garde des Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Je dois un souvenir à Bourges, où j'ai vu un prince de l'Eglise, Mgr de La Tour d'Auvergne, toujours généreux, au milieu des ruines de son palais incendié. Si j'étais archéologue et poète, je ferais la description de sa magnifique cathédrale, l'une des merveilles de l'art gothique en France.

Me voici à Orléans, la ville française par excellence, avec ses souvenirs de Jeanne d'Arc, avec son grand évêque Mgr Dupanloup, cet illustre rejeton de la race des *forts dans le combat*, qui a si vigoureusement flétrî les erreurs et les vices du temps présent. Orléans est une ville vraiment religieuse, au milieu d'un pays où l'ignorance et l'indifférence des campagnes contrastent étrangement

avec la foi et la piété des Orléanais. Cette cité m'a beaucoup donné pour mon église. J'ai rencontré dans ses murs, pour me patronner en l'absence de M<sup>gr</sup> l'évêque, un saint prêtre, vicaire-général et curé de paroisse, auquel la ville doit la belle église de Saint-Paterne. Le curé de Saint-Paterne n'était pas de ceux qui ne donnent pas sous prétexte de trop grands besoins, il pratiquait à merveille la maxime de l'Evangile : *Donnez et il vous sera donné !* Le bon curé me donna cent francs !

Pourquoi n'aurais-je pas visité la *Chapelle Saint-Mesmin*, ce prodige unique d'un séminaire où les élèves parlent grec comme les Hongrois parlent latin ? Le grec est pour ainsi dire leur langue naturelle. Je ne m'étonne pas que le grand évêque d'Orléans aimât à s'y reposer des fatigues de sa vie militante, sous les frais ombrages qui bordent la Loire, au milieu des poétiques mélodies de la langue d'Homère.

J'aurais dû commencer mes pélerinages par celui de Saint-Martin-de-Tours. J'arrive enfin au tombeau du glorieux patron de mon église. Je m'y suis rencontré avec un enfant du Périgord, moine bénédictin de Solesmes, et nous avons célébré le saint Sacrifice sur la poussière de celui qui passionna l'Europe au moyen-âge, du grand thaumaturge des Gaules !

L'antique basilique de saint Martin a été retrouvée. La ville de Tours est bâtie sur ses ruines. Espérons que, grâce au zèle déployé par Mgr Guibert, qui fut longtemps archevêque de Tours, elle sera un jour restaurée avec son grand pèlerinage au tombeau de saint Martin. On montre encore dans une île de la Loire les vestiges du célèbre monastère de Marmoutiers, où le saint évêque aimait à se retirer parmi ses moines après les fatigues de son prodigieux apostolat.

La Touraine, l'Anjou, quelles magnifiques contrées ! Quels souvenirs ! C'est le cœur de la France avec ses vastes plaines, ses beaux fleuves, ses coteaux riants et fertiles, ses châteaux royaux merveilles de la Renaissance !

Angers, légitimement fier de la réputation de son évêque, m'aurait accueilli, mais il y avait dans ce grand diocèse des œuvres en souffrance qui m'ont empêché de déposer aux pieds de Mgr Freppel l'hommage de ma respectueuse admiration et les besoins de mon église. J'envoie cependant l'expression de ma reconnaissance à quelques communautés religieuses pour les dons généreux qu'elles m'ont faits.

Je revins à Tours, et, par la ligne de Vendôme, après avoir salué en passant l'héroïque Châteaudun,

dont les Prussiens se souviennent encore, j'arrivai à Paris, dans ce grand Paris où Dieu et Satan ont établi leur empire, où tous les débordements du vice coudoient les merveilles de la charité.

Le cardinal Guibert, ami particulier de mon évêque, m'a fait l'honneur de me recevoir deux fois. Je parlerai plus tard de ma seconde réception au palais de l'archevêché. Dans cette première circonstance, le cardinal me dit avec bonté : « Mon cher curé, vous savez combien j'aime votre évêque, vous savez aussi combien m'est cher le culte de saint Martin. Allez donc avec confiance dans cette grande capitale, je vous autorise à dire partout que je verrai avec plaisir les sacrifices qu'on fera pour vous. » Si un jour ce que j'ai écrit plus haut du chef de saint Denis passait sous les yeux de Son Eminence, elle ne se repentirait pas de ses bonnes paroles et des recommandations écrites qu'elle m'a données plus tard pour les cardinaux de Hongrie. Paris devait me revoir plusieurs fois dans ses murs et chaque fois sa charité, eu égard à la discréption de mes appels à cause de l'œuvre si nécessaire du Sacré-Cœur, devait répondre généreusement à mes désirs.

Le terme de ce voyage n'était pas la capitale de la France. J'allais dans le Nord, pays de foi,

d'abondance et de dévouement aux œuvres catholiques.

Rouen et Notre-Dame-de-Bon-Secours, patronne des mariniers, chers et touchants souvenirs ! J'envoie une reconnaissance spéciale à M. M... Salut à la cathédrale de Rouen et à sa flèche de fer ! Salut à l'église de Saint-Ouen plus complète, plus achevée, plus harmonieuse dans ses lignes architecturales ! J'ai trouvé dans l'église de Saint-Maclou le tombeau de M<sup>gr</sup> Pierre Clément, ancien curé de cette paroisse, évêque de Périgueux en 1684. Salut à la brillante chapelle de Bon-Secours, toute dorée à l'intérieur ! Elle domine au loin les immenses méandres de la Seine. Bon-Secours à Rouen et Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille sont les deux pèlerinages préférés des marins français. J'aime les pèlerinages de la Vierge, j'ai toujours eu tant besoin aussi de son secours !

Le Havre et Sainte-Adresse. — Je ne pensais pas alors qu'un an plus tard, la petite chapelle de Notre-Dame-des-Flots, qui regarde la haute mer, recevrait mon premier salut en abordant la terre de France. Le monument du maréchal Lefèvre-Desnouettes s'élève en pain de sucre à mi-côté, au-dessous de la chapelle.

La vénérable madame de G..., l'un de mes bons

génies tutélaires, que j'aurais occasion de désigner tant de fois dans le cours de cet ouvrage si je ne craignais de blesser sa modestie et de révéler contre sa volonté le bien qu'elle a fait à mon église, m'avait envoyé à un aimable et digne jeune prêtre, M. l'abbé P..., vicaire à Saint-Michel-du-Havre. M. P... voulut bien me recevoir chez lui et m'accompagner soit au Havre, soit à Sainte-Adresse, dans quelques bonnes et opulentes familles dont les noms resteront inscrits dans les murs de mon église.

De Rouen, plusieurs voies ferrées conduisent dans le Nord. Me voici dans la capitale de la Picardie. Amiens me rappelle tout d'abord le passage du jeune soldat des armées romaines et l'héroïsme de sa charité. Saint Martin, coupant son manteau à la porte d'Amiens, a laissé dans le cœur de ses habitants, fiers de ce souvenir, quelque chose de ses sentiments généreux. Amiens est une des villes qui m'ont le plus donné pour mon église.

Un soir, à la tombée de la nuit, après une de ces rudes journées dans lesquelles la divine Providence avait allégé mes fatigues par une abondante moisson d'écus, je passai devant une modeste demeure qu'on m'avait indiquée en face de l'église de Saint-Remi. Il y avait là une vieille dame riche, géné-

reuse à ses heures, mais très retirée et d'un abord difficile. J'hésitai.....; j'allais passer outre, il faisait presque nuit, et je tremblais de me présenter à une heure indue. — Allons, me dis-je, en avant ! c'est pour Dieu, et saint Martin me protège ! Je frappe doucement, une petite servante vient entre-bâiller la porte et me demande ce que je veux. — Je désire entretenir madame un instant, répondis-je. — L'ombre disparaît après avoir soigneusement refermé la porte. Elle reparaît bientôt et me dit : entrez ! — Madame se présente silencieuse et précautionnée. J'expose le but de ma visite en exhibant mes titres. Sans prendre la peine de les regarder, elle me fait entrer dans un petit salon bas et obscur et me prie de l'attendre un moment. Elle revient bientôt tenant à la main un objet qu'il m'était impossible de distinguer, car la nuit était venue. — Vous serez étonné peut-être, me dit-elle, et de la facilité avec laquelle je crois à votre mission sans m'inquiéter de vos titres, et sans doute aussi de la somme relativement importante que je vais vous donner. Voici : il y a longtemps que je demandais à Dieu une grâce particulière, promettant, si je l'obtenais, de donner une somme de..... à la première bonne œuvre qui se présenterait à ma porte. J'ai obtenu cette grâce, vous êtes le pre-

mier qui me demandez, je crois que la Providence vous envoie, recevez donc le fruit de ma promesse et priez pour moi ! — Le petit objet que j'avais entrevu..... était un rouleau de cinq cent francs ! Le lendemain matin, j'étais heureux de célébrer la sainte Messe pour ma bienfaitrice et en sa présence, dans l'église de Saint-Remi, tout à côté de sa demeure.

La célèbre porte d'Amiens où saint Martin coupa son manteau se trouve aujourd'hui dans l'intérieur de la ville, près de la place Saint-Martin. Je dirais mieux si je parlais de l'emplacement, car la porte romaine n'existe plus. La maison n° 6 de la place Saint-Martin a été bâtie sur les fondations de l'hôtellerie où notre saint vit en songe Notre-Seigneur couvert de la moitié du manteau qu'il avait donné au pauvre de la porte romaine, et on lit sur les murs une inscription en langue vulgaire de la Picardie, qui est la reproduction du texte latin : *Martinus adhuc catechumenus h̄ac me veste contexit*, Martin encore catéchumène m'a revêtu de ce manteau. Les habitants d'Amiens donnaient autrefois à la porte romaine le nom de Porte des Jumeaux, à cause des statues de Rémus et de Romulus qui l'avaient ornée.

La cathédrale d'Amiens, l'une des merveilles de

l'art gothique en France, est le plus élevé de nos monuments religieux. Du pavé à la clef de voûte, la hauteur est de cent quarante pieds. Cette belle église est un vrai poème de pierre. L'histoire de saint Jean Baptiste et celle de saint Firmin, premier évêque d'Amiens, y sont reproduites autour du chœur des chanoines avec une rare magnificence.

A Arras, je fus reçu à l'hôpital militaire par deux religieuses de St-Vincent de Paul, deux fois sœurs, et par la religion et par les liens du sang, l'une supérieure, l'autre assistante. Elles me laissèrent m'expliquer sur mon pays, sur mon œuvre, et finirent par me dire qu'elles étaient sœurs d'un de mes paroissiens, membre de mon conseil de Fabrique, qu'elles me firent nommer. Je lus dans leurs traits la ressemblance parfaite de mon respectable ami M. D..., directeur de la Banque de France à Périgueux. Il fait bon être en règle, n'est-ce pas, cher lecteur ? La Providence ou la justice de Dieu ont délégué jusqu'aux extrémités du monde des témoins pour nous sauver ou pour nous perdre. Durant mes voyages, les surprises de ce genre ne m'ont pas manqué.

Douai était en liesse à l'occasion de la nomination récente d'un de ses curés, le curé de Saint-Jacques, M<sup>sr</sup> Bataille, à l'évêché d'Amiens. Et ce

sont les ouvriers qui fêtaient le plus le nouvel évêque. Ah ! les ouvriers du nord, les ouvriers de Belgique, les ouvriers du Canada, quels nobles et rudes croyants ! Les nôtres se signalent souvent sans savoir pourquoi, par leur esprit d'hostilité contre le prêtre et la religion. Dans les pays vraiment catholiques, c'est l'enthousiasme de la foi qui dirige les masses.

A Lille, à Roubaix, à Tourcoing, à Valenciennes, à Cambrai où le souvenir de notre grand Fénélon est toujours vivant, la même foi, la même charité, le même esprit, le même empressement animent les catholiques pour les œuvres de la religion. Partout, dans ces villes si chrétiennes, j'ai rencontré les mêmes sympathies, les mêmes aumônes.

J'entrai en Belgique par Quiévrain. Dans une tournée trop rapide, je visitai Bruxelles avec sa magnifique église de Sainte-Gudule, ses beaux monuments et son merveilleux quartier Léopold, digne de notre grand Paris.

On m'avait signalé aux environs du château royal de Laeken une maison d'éducation tenue par des religieuses, dans laquelle plusieurs centaines de jeunes filles des premières familles de Belgique étaient élevées avec une rare distinction. Madame la supérieure me donna audience, examina mes lettres de recommandation et me dit : — Je suis

une de vos compatriotes, je suis une demoiselle M..., de Cherveix. Le curé de cette paroisse m'a demandé l'aumône pour un pèlerinage à la Vierge qu'il veut relever. Je reconnus et nommai mon ami M. l'abbé V..., et son pèlerinage de Notre-Dame de la Paix. La quête ne perdit rien à cette providentielle rencontre.

A Malines, je faillis périr victime d'une imprudence. Sortant un soir de chez le vicaire général, par un temps sombre et une pluie diluvienne, je longeai un canal qui passe au milieu de la ville. Le canal presque débordé ressemblait à un large trottoir. J'allais mettre le pied dessus quand je m'aperçus qu'il marchait. Un pas de plus et j'étais perdu. Les eaux s'engouffraient un peu plus loin sous une voûte sombre que dominaient les murs du vieux château. Comment la municipalité n'avait-elle pas éclairé les rues et comment les abords du canal n'étaient-ils pas protégés par une barrière quelconque ? Je bénis Dieu et son auguste Mère.

Les villes des Pays-Bas sont d'une propreté exquise. Les rues sont généralement bien tenues ; les maisons blanches et vernissées brillent au soleil comme le marbre poli. Ces charmantes demeures entourées de jardins et de bosquets font envie à voir, on voudrait les habiter.

Voici Louvain, la ville des étudiants ; les anglais et les américains n'y manquent pas. Voici Anvers avec sa belle cathédrale et sa flèche de dentelle, le troisième des monuments du globe par son élévation. J'ai admiré dans la cathédrale d'Anvers un de ces chefs-d'œuvre qui valent seuls le voyage, la *Descente de la Croix* de Rubens.

Curieux et hardi comme un français, je montai au sommet de la tour, et l'un des plus beaux panoramas qui soient au monde se déroula devant moi. A mes pieds une ville de trois cent mille âmes, l'Escaut large de mille mètres, couvert de navires, déroulant ses derniers anneaux jusqu'à la mer du Nord ! Napoléon avait fait construire à Anvers des doks immenses pour sa marine militaire. Hélas ! il ne voyait l'avenir qu'à travers les fumées de la gloire et de son insatiable ambition !

J'appris à Bruges, d'un garçon de café, que nous étions sur le point d'avoir le roi de France. Hélas ! toujours hélas ! je n'augurai pas si bien de l'esprit de ma nation....!

Ostende et sa belle plage m'ont charmé un instant. Par un vent violent de nord-ouest, la mer s'abattait avec furie sur des grèves immenses, c'était comme le roulement du tonnerre. Il fallait s'arracher à ce sublime spectacle et reprendre

la route de France. J'aime la mer, j'aurais été marin.

Au retour, je visitai Gand, lieu d'exil de Louis XVIII (l'évêque me fit une belle aumône), Tournai, dont j'admirai la superbe cathédrale, Courtrai, où j'ai rencontré une distinguée supérieure du Béguinage, qui avait traduit en beaux vers français l'histoire de N.-D. de Lourdes.

En quittant le sol de la catholique Belgique, c'est pour moi un bien doux devoir de payer un juste tribut d'admiration et de reconnaissance à ces bonnes populations dont la foi et la générosité sont incomparables. Les premiers catholiques du monde selon moi sont les Belges, les Canadiens et les Irlandais !

Rentré en France par Tourcoing et Roubaix, il m'arriva dans cette dernière ville une aventure dont le souvenir ne s'effacera pas de ma mémoire. Je revoyais Roubaix pour la seconde fois. Je n'avais pas terminé ma quête dans une ville qui avait été très généreuse pour moi quelque temps auparavant, et je voulais la compléter. Je fus dénoncé, le commissaire central me fit apprêter très adroitemment et très-poliment, je l'avoue, par un agent de la police secrète. C'était la veille de la Toussaint. Une fois dans le cabinet du commissaire, les formes

devinrent moins polies, un interrogatoire fatiguant commença. On voulait ni plus ni moins me vider les poches. Quoi ! un curé d'une grande paroisse recueillant de l'argent pour son église à cent quatre-vingt lieues de son pays, la veille de la Toussaint, tandis que tous les bons prêtres étaient à leurs confessionnaux ! L'argument ne manquait point de spéculieux. On allait peut-être me faire rendre gorge et me mettre sous les verroux lorsque je proposai bravement de passer une dépêche à Périgueux, à tel personnage qu'on voudrait. — J'y pensais, dit le commissaire, connaissez-vous quelqu'un ici ! — Non Monsieur, la dépêche, je suis pressé et vous me fatiguez ! — Je réfléchis un instant et je désignai M. le Curé de Saint-Martin de Roubaix, qui m'avait reçu quelques mois auparavant et qui peut-être se souviendrait de moi. Le Commissaire me laissa sous la garde de son fils, alla chercher M. le curé à son confessionnal et revint bientôt avec lui. M. le curé me combla d'égards, m'adressa le doux reproche de ne pas être descendu directement chez lui, et m'invita à dîner, sous les yeux du commissaire ébahie, troublé, qui me fit des excuses et me rendit la liberté ! Tout n'est pas rose dans le métier de quêteur !

Tous mes voyages de France ne sont pas là. Je

pourrais en citer d'autres, notamment un voyage dans le nord-est et le centre. Les perles de ma collecte furent Reims, Châlons-sur-Marne, Dijon, Chalon-sur-Saône, Autun, Paray-le-Monial et Moulins.

J'étais attiré à Reims par le souvenir du cardinal Goussset, ancien évêque de Périgueux, et par la richissime Madame W....., dont la bonne offrande fut un hommage à la patrie d'adoption de sa généreuse fille Madame A. M.... J'admirai dans mon rapide passage la belle cathédrale de Reims aux sculptures si riches, si variées, je pourrais l'appeler un monde de statues. C'est une des églises les plus finies que je connaisse. J'ai remarqué à Reims la chapelle de Saint-Thomas, où repose le corps du cardinal. Il est représenté à genoux devant la statue de saint Liguori, son maître et son modèle.

A Châlons-sur-Marne, M<sup>gr</sup> Meignan me reçut avec bonté et voulut bien s'inscrire parmi les bienfaiteurs de mon église. Bonne ville, bonne quête !

A Dijon, M<sup>gr</sup> Rivet, le doyen de l'épiscopat français, me reçut comme un fils et m'autorisa de vive voix à quêter dans son diocèse. Je ne profitai point alors de cette permission, je devais revenir à Dijon à mon retour d'Allemagne, quelques années plus tard ; j'en parlerai dans la suite. L'ancienne capitale de la Bourgogne possède quelques beaux monuments,

parmi lesquels on remarque la cathédrale de Saint-Bénigne, Saint-Michel, Notre-Dame et l'ancien palais des ducs de Bourgogne.

A Châtillon-sur-Seine, où saint Bernard fit ses premières études, on me montra une antique chapelle dans laquelle le saint docteur avait été favorisé d'une apparition de la Sainte Vierge. Elle n'est pas même un lieu de pèlerinage. Je n'ai pas de bien à dire de cette petite ville, où les souvenirs de saint Bernard paraissent effacés. J'y fus le témoin affligé d'un scandale public que la police ne prit pas la peine de réprimer, et je fus insulté dans les rues par une bande de jeunes gens qu'à leur tenue et à leur accent je ne pris pas pour des fils d'ouvrier. Aussi ne me suis-je point souvenu des aumônes qui m'ont été faites à Châtillon-sur-Seine.

Châlons-sur-Saône fut plus religieux, mieux élevé et plus généreux envers moi. J'ai conservé de cette charmante ville la meilleure impression. Une dame de mon pays, dont le nom béni occupe un rang distingué parmi les bienfaiteurs de mon église, m'avait donné plusieurs lettres de recommandation auxquelles les destinataires s'empressèrent de faire honneur. Grâces lui soient rendues !

A Autun, Madame de M.-M..., belle-sœur du maréchal président de la République, et Madame de C....

sa mère, dont le nom est issu de notre Périgord, me reçurent en compagnie d'un vénérable chanoine de la cathédrale, aumônier du château, et m'invitèrent avec lui à leur table. Autun, l'ancienne Augustodunum, est la ville romaine des Gaules par excellence. La campagne qui l'environne est couverte de ruines imposantes qui rappellent une ville des Césars. Je quittai Autun au milieu d'un violent orage. La foudre tomba devant le train, sur une ferme isolée qui devint aussitôt la proie des flammes.

Le grand centre métallurgique de la France, le Creuzot, m'a donné pour mon église. Remerciements à ses religieux travailleurs !

Paray-le-Monial est la ville privilégiée du Sacré-Cœur. Reconnaissance au monastère de la Visitation et à quelques communautés de la ville ! Depuis lors une petite colonie de nos religieuses Clarisses de Périgueux y a fondé un monastère. Cette nouvelle pépinière a été féconde, car à leur tour les pauvres dames Clarisses de Paray envoient tout un essaim de jeunes héroïnes de la pénitence à Nazareth de Palestine, la ville de l'Incarnation.

Voici Moulins avec sa belle église votive du Sacré-Cœur et sa vaste cathédrale. Je m'arrêtai à considérer un instant dans cette dernière une sculpture saisissante sinon remarquable, incrustée dans le

mur de gauche, véritable témoin de la foi religieuse de nos aïeux : elle porte toute une prédication avec elle. Un cadavre est ciselé dans la pierre, les vers fourmillent dans les chairs corrompues, on lit au-dessous cette inscription :

*Hodie mihi, cras tibi !*

Passant, qui que tu sois, songe que mon état présent demain sera le tien !

M<sup>sr</sup> de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, est aussi à juste titre l'un des *forts dans la lutte* des temps présents. Par sa foi de chrétien et d'évêque, par ses traditions de famille, par ses convictions personnelles, par son grand caractère, c'est le plus romain des évêques, c'est l'homme le plus attaché à l'antique race de nos rois. Il était absent quand je me présentai à l'évêché. Ses secrétaires et son séminaire me donnèrent pour lui.

Montluçon et Limoges furent les dernières étapes de ce long voyage. J'ai vu à Montluçon une église en fer dans le style de Saint-Eugène de Paris ; j'aurais volontiers convoité la pareille pour ma paroisse. A Limoges, M<sup>sr</sup> Duquesney me fit gracieusement son offrande et me pria toutefois de ne pas tourmenter ses prêtres, ce fut son expression. J'en eus du regret, Limoges est près de nous, j'y aurais

trouvé des sympathies. Mais obéissant avant tout, je me hâtais de regagner Périgueux.

Obligé de me restreindre, j'envoie à chacune des villes de France que j'ai visitées, aux nombreuses communautés religieuses, à une infinité de familles catholiques, riches et pauvres, l'expression de ma bien vive reconnaissance. Je quitte notre Europe et je m'empresse de passer dans la grande Amérique, où j'ai recueilli avec de larges offrandes des souvenirs qui seront le principal attrait de cet ouvrage.

## II

### VOYAGE EN AMÉRIQUE. — JOURNAL DE LA TRAVERSÉE.

La famille S... — Lettres de recommandation. — Les Lazaristes. — Brest. — Le *Washington*. — Le départ. — En mer. — Le poitrinaire. — Les funérailles à bord. — Naufrage de la *Ville du Havre*. — *L'Europe*. — *L'Amérique*. — Une journée à bord. — Le carré des officiers. — L'hirondelle de mer. — Les étoiles. — Orage sur l'Océan. — Mer phosphoressente. — Calme plat. — Les marsouins. — La baleine. — Les pilotes. — Côte d'Amérique. — Baie de New-York. — Brooklyn, New-York, New-Jersey.

En l'année 1874, faisant un jour le catéchisme aux enfants de la première communion dans mon église provisoire, j'interrogeai un enfant né à San Francisco de Californie, d'un père italien et d'une mère française, tous les trois naturalisés citoyens des Etats-Unis. Ils habitaient momentanément en France pour régler des affaires de famille. Madame S..., originaire de Ribérac, était une amie d'enfance

de ma sœur. L'excellente mère accompagnait régulièrement son fils aux leçons du catéchisme. Nous faisions bien des remarques sur l'Amérique.

Un jour il m'arriva de dire que pour sortir de la situation difficile dans laquelle se trouvait l'église de Saint-Martin, j'étais prêt, s'il le fallait, à franchir les mers pour demander l'aumône aux chrétiens du Nouveau-Monde. Je n'ajoutais pas grande importance à ma déclaration, la jugeant irréalisable, et je poursuivais ma leçon, quand la jeune mère de mon élève me dit avec conviction : — Vous auriez tort, Monsieur, de renoncer à une inspiration qui peut-être vous vient de Dieu. Là-bas on est riche et généreux. Je suis persuadée qu'avec de bonnes recommandations, en très peu de temps, vous trouveriez tout l'argent nécessaire à la construction de votre église. — Ce fut comme un trait de lumière, je me recueillis, cette pensée ne me quitta plus.

Peu de jours après la double cérémonie de la première communion et de la confirmation, je fis part de mon projet à M<sup>gr</sup> l'évêque de Périgueux. Monseigneur me répondit : — Mon ami, si Dieu vous inspire cette résolution généreuse, j'aurais mauvaise grâce à m'y opposer, c'est avec émotion que je la bénis. Allez avec confiance, je vous donnerai toutes les recommandations qui seront en mon pouvoir.

Le 18 juin, à six heures du soir, après avoir reçu la dernière bénédiction de mon évêque, la poitrine pleine de gros soupirs, je quittai Périgueux et ma chère paroisse, attristé par la vague pensée de ne les plus revoir.

J'étais muni d'un passeport pour l'Amérique, de mes lettres de communion comme prêtre, de mon titre de curé et des recommandations suivantes : 1<sup>o</sup> Une magnifique lettre latine de M<sup>gr</sup> l'évêque de Périgueux aux évêques de l'Amérique du Nord. — 2<sup>o</sup> Une lettre en français de mon évêque, très touchante, que j'ai la douleur d'avoir perdue et le regret de ne pas publier ici. — 3<sup>o</sup> Une lettre de M<sup>gr</sup> de Charbonel, ancien évêque de Toronto (Canada). — 4<sup>o</sup> Une lettre de M<sup>gr</sup> de Ségur. — 5<sup>o</sup> Une lettre de Monsieur de Fourtou alors ministre, à l'ambassadeur de France à Washington, j'en garde la plus vive reconnaissance à mon éminent compatriote de Ribérac, qui voulait bien m'y donner le nom d'ami. — 6<sup>o</sup> Une lettre du général des Chartreux. — 7<sup>o</sup> Une lettre du P. Provincial des jésuites de la province de Champagne. — 8<sup>o</sup> Une lettre du P. D..., recteur du grand séminaire de Périgueux. — 9<sup>o</sup> Une lettre du P. M..., supérieur des Lazaristes de Périgueux. — 10<sup>o</sup> Une lettre de la supérieure générale du Sacré-Cœur. — 11<sup>o</sup> Une lettre de la supérieure des Petites Sœurs des pauvres de Péri-

gueux. — 12<sup>e</sup> Enfin, plusieurs lettres particulières pour New-York, Philadelphie, San-Francisco et la Nouvelle Orléans. M<sup>gr</sup> l'évêque de Montrial (Canada), devait y ajouter plus tard une belle lettre à ses diocésains, je la publierai plus loin dans la suite de cet ouvrage.

Comme on le voit, mon arsenal était complet. Si je n'ai pas su m'en servir mieux, s'il ne m'a pas procuré les ressources qu'il semblait promettre, cela tient à des causes indépendantes de ma volonté, je les exposerai plus tard.

Le 19, à cinq heures du matin, j'arrivai à Paris. Mon pied-à-terre fut la maison si hospitalière des Lazaristes de Sainte-Rosalie, à la Maison Blanche. Les Lazaristes ! Dignes de leur saint fondateur, ces glorieux enfants de Saint-Vincent de Paul sont partout les mêmes, saintement animés de l'esprit de générosité et de sacrifice. Je les ai trouvés toujours empressés dans le bien, dévoués au salut des âmes et aux œuvres de charité, en France, en Autriche-Hongrie, en Italie, en Amérique. Ce qui m'a toujours vivement touché, c'est l'accueil bienveillant que ces religieux, de nationalité diverse, ont fait à ma qualité de français. Leur père bien-aimé n'était-il pas français ? La France n'a-t-elle pas formé le cœur de Vincent de Paul, et n'est-elle pas dans le monde

l'apôtre de la charité ? A l'étranger, les Lazaristes me félicitaient et souriaient de bonheur quand je leur disais que ma paroisse confinait à la paroisse fortunée de Château-l'Evêque, où saint Vincent de Paul avait reçu l'ordination sacerdotale des mains d'un évêque de Périgueux.

La journée du 19 fut employée à faire mes préparatifs de départ. Je devais m'embarquer le lendemain à Brest. Déjà le paquebot était parti du Havre dans la matinée, il n'y avait pas de temps à perdre. Je fis quelques visites indispensables, j'achetai quelques objets nécessaires pour la traversée, un costume laïc que j'endossai sur le champ. A quatre heures ma transformation était complète. A huit heures, métamorphosé en révérend du Nouveau-Monde, je quittai Paris par la gare de l'Ouest, gare Montparnasse. Dans le train, je me trouvai en compagnie d'un ecclésiastique, le P. T..., de la Miséricorde, en résidence à New-York, il revenait de France avec le titre de visiteur des maisons de sa congrégation en Amérique. Nous arrivâmes à Brest le 20 juin, à dix heures du matin, par un temps magnifique. Nous pûmes visiter pendant quelques courts instants la grande cité, l'une des reines de l'Océan, après avoir pris nos billets de passage dans les bureaux des transatlantiques.

Brest a une population de 80,000 habitants. Cette ville est régulièrement bâtie, à l'exception des quartiers qui avoisinent le port. Des points les plus élevés, la vue est magnifique, elle embrasse à la fois le port, la rade et au loin le vaste océan. Le port proprement dit peut contenir cinquante vaisseaux de ligne. La rade pourrait en recevoir cinq cents. La rade de Brest communique avec la mer par l'étroite et dangereuse passe du Goulet, dont les rives escarpées sont hérissées de batteries formidables ; de sorte qu'avec les innombrables récifs cachés sous les flots, c'est une position inabordable et imprenable.

A trois heures du soir, le petit bateau à vapeur faisant le service du port vint prendre les passagers pour les conduire à bord du *Washington*, superbe bâtiment à double hélice de la Compagnie générale transatlantique, mouillé à distance au milieu de la rade. Ce magnifique paquebot avait été détaché de la ligne des Antilles pour faire momentanément le service de New-York, à la suite des désastres de l'*Europe*, de l'*Amérique* et de la *Ville du Havre*, perdus cette année-là dans les tempêtes et les collisions maritimes. Nous n'étions qu'une soixantaine à bord.

On lève les ancrés, nous partons. Trois vaisseaux

de ligne sont mouillés à faible distance. C'est d'abord la *Bretagne*, vaisseau à trois ponts de cent vingt canons, le plus beau type de l'ancienne architecture navale à côté de laquelle les vaisseaux blindés apparaissent comme des monstres marins dont on ne sait définir les sinistres contours. Ce navire me rappelle les beaux jours du second empire, la revue de Cherbourg, le voyage de la reine d'Angleterre..... Pauvre gloire humaine !... Non loin de la *Bretagne* se balancent sur les vagues le *Bordas*, ancien *Valmy*, et l'*Inflexible*. Tous les trois servent de vaisseaux-école à la marine militaire. La frégate l'*Hermione*, gracieuse et toute blanche, croise dans la baie, elle va prendre, dit-on, des condamnés pour la Nouvelle-Calédonie.

Nous entrons dans l'Océan par un temps splendide, la mer est magnifique. La terre fuit derrière nous, tout s'efface à l'horizon, sur nos têtes le soleil de juin, autour de nous l'immensité des flots !... Adieu, adieu, France bien-aimée ! Adieu, patrie ! Peut-être ne te reverrons-nous plus ? L'exilé partout est seul, a dit M. de Lamennais ! Non, je ne serai pas seul. La Providence me donne des amis, des frères qui vivront désormais dans mes souvenirs : le P. T... de la Miséricorde, le Visiteur des Frères de Saint-Viateur pour le Canada, le frère

Patrik, irlandais d'origine, visiteur des Frères de la doctrine chrétienne pour l'Amérique du nord, et tous ces chers compagnons de traversée dont je vais partager les fatigues et les périls. Il est samedi, jour consacré à Marie, nous tombons à genoux, *Ave maris stella !* Nous prions l'Etoile de la mer de veiller sur nous. — Le vent fraîchit, il y a du tangage. Quelques fronts de femmes pâlissoient, c'est le mal de mer qui commence. Je tiens bon, et malgré mes deux nuits de chemin de fer consécutives je me porte bien. Gloire à Dieu !

*Dimanche, 21 juin.* — Nuit tranquille, bonne mer, bon sommeil, il fait presque froid. Hélas ! pour la première fois depuis bien des années, je n'aurai pas de messe, plus triste encore, je ne la dirai pas ! Je sens que je ne l'ai pas toujours bien dite ; si je pouvais la dire ! Nous sommes bientôt à cent lieues au large. Pauvre Saint-Martin, je pense à toi, te reverrai-je un jour ? J'ai pensé à toi toute la matinée, à ton pauvre réduit, à nos messes, à nos prêches, à nos chères âmes les familières du bon Dieu, les habituées de la table sainte !

De beaux navires passent à l'horizon, on échange des signaux. Je me rappelle ce passage des *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand :... « le nom du navire, le port d'où il vient, le port où il va, la lati-

tude, la longitude ? On baisse les ris, la voile tombe ; les passagers se regardent fuir sans mot dire ; les uns s'en vont chercher le soleil de l'Asie, les autres le soleil de l'Europe, qui les verront également mourir. On se fait un signe de loin, adieu va ! Le port commun c'est l'Eternité !... » Les vagues s'inclinent devant nous, le sillage du vaisseau fuit à l'arrière, les lointains navires se perdent bientôt dans les brumes de l'horizon.

Avec mon petit costume noir, ma toque de velours et mes pantoufles brodées, j'ai l'air d'un petit marquis de la Régence. Pauvre soutane, je te regrette, il y a vingt ans que je ne t'avais pas quittée, il me tarde de te reprendre !

J'entends, j'écoute, les témoignages ne s'accordent pas. Les uns m'encouragent, les autres me découragent. Je me sens du froid au cœur, une vague inquiétude assombrit mon front. Je me relève en Dieu seul. Il me semble qu'il y a comme une sorte de cruauté ou du moins une grande légèreté à enlever le courage à celui qui se trouve dans la nécessité d'avancer. C'est comme celui qui devise sur le danger des projectiles ou sur les horreurs de la mort devant des soldats qui marchent à l'ennemi.

Un canot brisé passe le long du bord. D'où vient-

il ? C'est peut-être une épave de quelque grand naufrage.

*Lundi 22.* — Par un de ces accidents de mer imprévus, une de nos hélices s'est brisée dans la nuit, l'arbre a perdu plusieurs ailes, il y a un moment d'arrêt. Que se passe-t-il dans les conseils du capitaine ? Hasardera-t-on la traversée ? Va-t-on revenir au port ? Dix noeuds à l'heure au lieu de quinze, c'est un tiers de la vitesse perdu pour nous. Le temps est beau, la mer est belle, quelques jours de mer en plus, en avant ! Et nous cinglons de nouveau vers l'Amérique.

Tout près de moi gémit dans sa cabine un pauvre alsacien, organiste attaché à une église de New-York. Il est poitrinaire. Ce pauvre garçon était venu en France pour refaire sa santé, il est reparti plus malade. On dit qu'il va mourir, son tombeau sera l'Océan. Il est calme, la religion l'a consolé. Le P. T... l'a confessé. J'ai suspendu à son cou un petit crucifix d'argent que m'a donné une bonne âme de France ; elle apprendra avec plaisir le bon usage que j'en ai fait. Le pauvre mourant priera pour nous. C'est ici qu'on sent le néant des choses de la terre et le tout de l'éternité. L'homme est peu de chose sur sa planche fragile, Dieu est plus disposé à lui pardonner.

Au milieu du soulèvement des vagues, perdu dans l'immensité, quand on a le bonheur d'être prêtre on savoure mieux les beautés du bréviaire. Comment David qui connaissait à peine quelques rivages de la Méditerranée, a-t-il pu décrire avec tant de grandeur les merveilles de la mer ? Comment a-t-il connu les monstres qui en parcourent les solitudes ? Comment sans être astronome a-t-il pu décrire les cieux ? Comment a-t-il compté les bataillons des astres qui roulent dans le firmament ? L'Esprit de Dieu est là. David dans ses psaumes a dépeint l'Océan. Oui, le bréviaire est bien beau, on sent à chaque page la grandeur de cette poésie inspirée. Tout y parle, la terre, les mers, les cieux, les éléments, les myriades d'êtres qui les peuplent ; tout chante, tout publie le Seigneur !

On attend le *Lafayette*, bâtiment de la Compagnie que nous devons croiser dans ces mers. Pas un navire au large ; c'est surprenant, on ne passe pour ainsi dire pas un jour sans en voir. Belle mer, vent frais malheureusement debout comme les jours précédents ; notre lourd *Washington* en est retardé dans sa marche. Nous sommes dans la latitude de l'Espagne. Savez-vous, chers habitants de Saint-Martin, que tandis que vous ruissez de sueurs, nous grelottons presque de froid ? Il est

quatre heure du soir, plusieurs grains poussés par un vent violent soulèvent les vagues. Notre steamer, malgré sa lourde masse et ses trois cents pieds de long, est rudement secoué. Le mal de mer gagne de proche en proche, je me sens du malaise!...

Une réflexion. Les vents d'Ouest règnent généralement sur l'Océan, et l'Océan lui-même est incessamment poussé de l'ouest à l'est ; c'est le mouvement de la terre qui en est la cause. Les côtes occidentales de l'Europe sont envahies peu à peu par les dunes, tandis que la mer abandonne insensiblement les rivages de l'Amérique. Sur nos côtes, dans les gros temps, les naufrages sont nombreux et inévitables par suite de la violence des vents d'ouest et des courants océaniens. La science a rendu de grands services en prédisant pour ainsi dire l'heure des tempêtes.

*23 juin.* — Nuit agitée, les lames ont plusieurs fois couvert le navire. Ce matin, la mer se calme, le soleil perce les nues, le jour promet d'être beau. Notre pauvre poitrinaire vient de se lever ; hélas ! nous n'en constatons que mieux les ravages de la maladie. Encore deux ou trois jours peut-être !... Que c'est triste ! Mais la religion veille !... A tout prendre, mourant à égale distance de deux mondes où l'on vit si peu, cet homme est plus heureux que

ceux qui courrent au rivage qu'il n'atteindra pas, il aura moins à souffrir ! Nous faisons le petit voyage, il est en quelque sorte déjà parti pour le grand..., nous nous retrouverons au Ciel !

*24 juin, saint Jean-Baptiste.* — Le poitrinaire est mort hier soir, et personne ne l'a vu mourir. Mes exhortations pieuses sont les dernières qui ont frappé son oreille, il a entendu et prononcé pour la dernière fois les doux noms de Jésus et de Marie. La foi et l'espérance chrétiennes ont ici quelque chose de particulièrement consolant. Loin du monde dont les bruits n'arrivent plus jusqu'à nous, exilé, errant sur les mers, on n'a plus de famille et de patrie, on n'a plus d'amis, il ne reste plus que Dieu. Le détachement est plus complet et plus facile, et la mort est la porte souvent enviée par laquelle le mourant échappe aux souffrances de l'exil.

Nous n'avons plus devant nous qu'une froide dépouille. On fait la toilette du mort et les préparatifs de l'ensevelissement. Les trois prêtres présents récitent l'office des morts en présence du bon Frère Patrik et de quelques dames catholiques. Quatre matelots viennent prendre le défunt, cousu dans un sac de toile bleue, et le portent à l'arrière du bâtiment. Là, déposé sur une planche, les jambes assujetties par de lourdes tringles de fer, le mort a

glissé dans l'abîme pendant que nous récitions l'*Ego sum resurrectio et vita*, je suis la résurrection et la vie, avec les consolants versets du cantique *Benedictus*. C'est navrant, mais il y a quelque chose de solennel dans ces funérailles de la mer. Ici, plus encore, la vie proteste contre la mort; et puis, quelle grandiose sépulture ! Les entrailles de l'Océan, à cinq cents lieues des côtes de France ! Voilà, peut-être, le sort qui m'attend !....

Un beau navire passe tout près de nous, les voiles gonflées par le vent; c'est un Anglais qui ne se presse pas de nous rendre le salut. L'étranger, après nos malheurs, a-t-il appris déjà à nous mépriser ?

Une avarie arrivée dans la machine nous laisse quelques heures suspendus immobiles sur les flots. S'il fallait aller à la voile, ce serait un mois de mer peut-être, avec cet atroce vent-debout qui ne change point et la voilure insuffisante d'un navire à vapeur. Nous reprenons notre marche, mais encore avec une vitesse diminuée. Nous n'arriverons, dit-on, qu'après le 4 juillet, fête de l'Indépendance américaine. On dit que les citoyens de l'Union sont fous d'enthousiasme ce jour-là. C'est la France royale de Louis XVI qui les a aidés à secouer le joug de l'Angleterre. Je m'imagine qu'un Français doit être

populaire aux États-Unis. Je regretterai de ne pas assister à la fête de l'Indépendance.

Il est midi ici et trois heures chez vous, chers confrères de Trélissac. Vous célébrez là-bas la grande fête de l'Adoration du T.-S. Sacrement, présidée par notre évêque. Vous avez échangé à table quelques mots peut-être à l'adresse du curé de Saint-Martin. — Il est bien dévoué ! a dit l'un. — Il doit être fou ; en tous cas, quelle étrange illusion ! a dit l'autre. — Qui a pu lui mettre cette idée dans la tête ? a dit un troisième. — Vous doutez, chers confrères ; hélas ! je doute aussi, je serais heureux de me trouver au milieu de vous ! Je voudrais être à Trélissac ! Bah ! à la garde de Dieu ! Je suis parti pour aller souffrir, mourir peut-être, et donner à ma paroisse une étrange prédication de plus.

25 juin. — Grosse mer, les lames se pressent, s'entre-choquent, se couvrent d'écume, c'est le roulement du tonnerre ; quelques-unes, plus hautes, envahissent l'avant du navire ; il ne fait pas bon, ici ! Et pourtant ce n'est pas la tempête ! Notre immense *Washington* se balance avec majesté sur les flots. Quand toucherons-nous au port ? Hélas ! nous n'avons pas fait moitié route, et mes grandes tribulations ne commenceront qu'à terre !

26 juin. — Grosse mer toujours ; il fait froid. Nous

descendons vers le Sud, pour éviter les glaces qui viennent du Nord. Un brik-goëlette passe à quelques centaines de mètres du bord, nous distinguons les hommes d'équipage et les passagers. A midi, le vent tourne au Sud ; il fait chaud. Nous venons d'entrer dans le grand courant océanien, que les Anglais ont appelé *Gulf Stream*, ou courant du golfe, parce qu'il se dirige vers le golfe du Mexique. Pluie battante, grosses lames par le travers de babord ; impossible de rester sur le pont.

27 juin. — Nuit lourde, sans sommeil ; la mer s'est un peu calmée. Nous avons fait 1,600 milles ; il nous reste à faire 1,400 milles ; nous sommes entrés dans la zone américaine. Et toujours l'Océan, des vagues et des vagues encore ! Il y a huit jours que cela dure, près de huit jours que cela va durer encore, que c'est long ! Je vais me conserver, je crois ; je suis tout imprégné de sel.

Nous avons passé ce matin dans ces mers où l'*Europe* et la *Ville-du-Havre* ont sombré ! C'est encore ici que l'*Amérique*, assaillie par une furieuse tempête, commença à faire eau et fut abandonnée par l'équipage. Les marins appellent cette partie de l'Océan le *Trou du Diable*. Jamais la mer n'est calme, ici, à cause des courants, des tourbillons et de la profondeur des eaux : c'est un abîme de deux

à trois lieues. L'aspect des ondes est d'un beau noir tournant au bleu de Prusse. Que de trésors y ont été engloutis !

Le commissaire du bord, mon voisin de table, l'un des rares survivants de la *Ville-du-Havre*, nous raconta que le navire fut éventré à deux heures du matin par un bâtiment anglais, le *Loch-Earn*. La brèche, pratiquée en écharpe, sur une longueur de quatorze mètres, livra aussitôt passage à des torrents d'eau qui s'engouffrèrent avec fracas dans les flancs de la *Ville-du-Havre*. Le vaisseau s'inclina. Bon nombre de passagers furent broyés par le choc. La plupart, surpris par les eaux dans leurs cabines, furent noyés à l'instant. Parmi les passagers, très nombreux encore, qui atteignirent le pont, il se passa des scènes déchirantes que la plume se refuse à décrire. On n'entendait que des cris de désespoir qui s'évanouissaient rapidement à mesure que les groupes disparaissaient sous la lame. — Mon Dieu, sauvez-moi ! — Mon Dieu, secourez-moi ! — Mon Dieu, ayez pitié de moi ! — Sainte Vierge Marie, protégez-moi ! — Il y eut des actes héroïques que la religion seule peut inspirer. Une jeune enfant de quatorze ans, suspendue au cou de sa mère assolée de terreur, lui disait en l'embrassant : Courage, petite mère, dans cinq minutes nous serons au

ciel! — Un prêtre allait et venait, silencieux et rapide, exhortant l'un, consolant l'autre, donnant à tous, avec le pardon de Dieu, l'assurance d'une meilleure vie. Il aurait pu se sauver lui-même peut-être, mais il y avait des âmes à sauver, il préféra mourir, le dernier sans doute, et quand le ciel eut été ouvert à tous. Malheureusement, l'espérance chrétienne n'est pas toujours au fond de tous les cœurs. Il y a, sur les grands navires comme partout, des impies et des libertins qui, se voyant perdus, s'abandonnent au plus violent désespoir, blasphémant Dieu, les hommes et le terrible élément qui les engloutit sans pitié dans ses abîmes. Ce fut l'affaire d'un quart d'heure. Le silence et la mort planèrent bientôt sur cette scène de désolation, et on n'entendit plus que le bruit des vagues dominant de leur grande voix les quelques rares cris de détresse de naufragés intrépides qui s'efforçaient de gagner à la nage le *Loch-Earn*, dont la noire silhouette allait s'effaçant dans la nuit.

Le commissaire s'était jeté à la mer avec un matelot, assez à temps pour ne pas être entraîné par le tourbillon. Il nagea deux heures, appelant du secours, mais en vain. Son compagnon avait disparu, il le crut perdu : celui-ci, plus vigoureux et bon nageur, n'avait fait que le devancer. Un

moment, épuisé de fatigue, il croisa les mains sur sa tête, décidé à se laisser couler. Il se souvint alors d'une petite médaille de la Sainte Vierge que sa pieuse sœur avait suspendue à son cou ; il la saisit avec transport, la baissa avec respect, et, sentant ses forces renaitre, il atteignit bientôt le canot de sauvetage envoyé pour recueillir les naufragés, et dans lequel se trouvait déjà son compagnon. Il s'évanouit en entrant dans l'embarcation, mais il était sauvé !

Je demandai au commissaire s'il avait connu à bord de la *Ville-du-Havre* M. M..., un de mes compatriotes, qui revenait d'Amérique en France pour se présenter à la députation. Il me répondit affirmativement. Toutefois il ne l'avait pas vu sur le pont au moment de la catastrophe. Il crut se souvenir que la cabine de la famille M... se trouvait précisément sur les flancs enfoncés du navire. Il présuma que cette malheureuse famille avait été noyée sans avoir eu le temps de se reconnaître. Dieu a permis qu'un pauvre prêtre du Périgord soit passé, quelques mois plus tard, sur ces lieux désolés, pour déposer sur ces infortunés les prières de l'Eglise et un souvenir d'affectionnée pitié !

Par une singulière destinée, notre jeune commissaire s'était également trouvé sur l'*Europe* et sur

*l'Amérique* à l'heure des naufrages. *L'Europe*, coupée en deux par les lames, fut abandonnée à temps. On ne la vit pas sombrer, mais on n'a plus entendu parler de ce navire.

Le paquebot *l'Amérique* fut abandonné en mer comme *l'Europe*. Il faisait eau de toutes parts, croyait-on. Après plusieurs jours de furieuse tempête, l'eau montait dans la cale et envalait peu à peu l'entre-pont. Le vaisseau s'affaissait insensiblement, et on prévoyait que même avec le jeu des pompes, devenues impuissantes, la catastrophe était inévitable. Le souvenir des récents désastres n'autorisait que trop la panique générale. Des rumeurs étranges ont couru sur l'abandon de ce bâtiment. On a prétendu qu'un sabord brisé avait livré passage au liquide élément pendant la tempête. Quelques-uns accusent une voie d'eau qui se serait formée après l'abandon du navire. Pour comble de malheur et d'imprévoyance, ajoutent certains, mais la chose paraît invraisemblable, quand on voulut faire jouer les pompes, il arriva que les tuyaux d'aspiration plongeaient dans la mer ; on embarquait l'eau à bord !... Ces versions, dues à la malveillance, auraient besoin de confirmation. Quoi qu'il en soit, le navire s'enfonçait peu à peu, on crut qu'on allait sombrer. Le capitaine profita de la

présence d'un bâtiment qui passait au large. On fit les signaux de détresse, des embarcations arrivèrent, et en quelques heures tout le personnel et une partie des bagages furent recueillis à bord du navire étranger. Le paquebot continua de flotter jusqu'à ce que, rencontré en mer et trainé à la remorque dans un port d'Angleterre, il vint apprendre au monde étonné jusqu'où peut aller la simplicité de gens qui ont en quelque sorte perdu la tête. Toutefois, je le répète, je n'admetts pas à la lettre ces divers récits. Nos marins m'ont paru trop expérimentés au métier de la mer pour les juger avec une légèreté qui humilie mon orgueil en abaissant le caractère de ma nation.

*28 juin, dimanche.* — Après une nuit de pluie torrentielle, le beau temps est revenu. C'est le jour du Seigneur. Hélas ! point de messe encore ! Quelle dure privation ! Cette nuit, en entendant pleuvoir de cette force, je pensais à nos campagnes désolées depuis si longtemps par la sécheresse. Pauvre Périgord, que d'eau perdue ici qui féconderait tes champs brûlés par le soleil ! C'est une dérision de la justice divine que les hommes ne comprennent pas. Le trésor de la justice est infini comme celui de la miséricorde.

Deux bâtiments, un brik et un trois-mâts barque

passent tout près de nous et courent gracieusement inclinés vers l'Europe. On les dit Prussiens, ils ne sont pas pressés de nous saluer. Notre magnifique paquebot passe entre deux avec le calme et la majesté du malheur. C'est l'image de la France humiliée, vaincue, mais toujours grande et noble dans son infortune. L'orgueil est petit. J'ai senti comme un frisson involontaire de fierté nationale en comparant les restes de notre grandeur à la basse arrogance de nos implacables ennemis. Les deux navires m'ont paru des coquilles de noix à côté de notre splendide *Washington*.

Nous approchons des bancs de Terre-Neuve. La mer n'a plus ce bleu noir qui atteste d'insondables abîmes, elle prend peu à peu cette teinte émeraude et dorée qui annonce que le fond sablonneux s'élève. Nous n'en laissons pas moins Terre-Neuve et ses fameux bancs hantés par les morues à plus de cent lieues au nord.

*29 juin.* — Saint Pierre et saint Paul. — Salut à mes saints patrons, aux patrons de mon vieux père et de presque toute ma famille ! Salut aux glorieux fondateurs de l'Eglise ! Ils nous donnent le plus beau jour, la plus belle mer que nous puissions désirer. Nous avons franchi les bancs de Terre-Neuve, nous voici dans les parages du continent

américain. Notre navire, quoique pour ainsi dire estropié dans son hélice, file encore dix noeuds à l'heure. Il nous reste neuf cents milles à parcourir, c'est l'arrivée dans quatre ou cinq jours si Dieu le veut.

Rien de nouveau à bord. Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire, a dit notre Fénelon, deux fois notre, chers habitants du Périgord ! La chaleur commence à devenir étouffante. On dit que les chaleurs du midi de la France ne sont rien comparées aux chaleurs torrides de quelques Etats de l'Union. Gare les coups de soleil, et je vais vivre à peu près toujours dehors !

Ami lecteur, voulez-vous savoir quelle est la vie qu'on mène à bord d'un paquebot ? On se lève..... quand on veut. Nous sommes une soixantaine de passagers. Ce petit nombre nous procure l'avantage d'avoir chacun notre cabine. La chambrette est petite, six pieds carrés, mais gentillette, cirée, vernissée, avec meubles de marbre et d'acajou, poignées de cristal ou de cuivre doré ; elle est vraiment mignonne, étincellante, avec tout le petit confortable possible, sans en excepter le charmant petit crachoir bariolé, et si tu me connaissais, cher lecteur, tu saurais que ce dernier petit meuble ne m'est pas inutile.

Déjeuner à 7 heures : café au lait, chocolat, soupe à la ménagère, ce que vous voulez. Promenade sur le pont en compagnie de ces chers amis d'un jour qu'on ne pourra plus oublier. Le soleil du matin, la mer et ses vagues, les navires au large, quelquefois les grands paquebots qui passent à l'horizon avec leur long panache de fumée, les conversations charmantes sur la patrie absente, sur les contrées nouvelles qu'on va parcourir, forment la distraction ordinaire de ces premières heures du jour. — Déjeuner à la fourchette à dix heures : trois, quatre plats avec hors-d'œuvre et dessert, vin excellent, café noir. Pauvre vin, une fois à terre je vais te faire mes adieux, tu n'abonderas plus comme en France ! La France, par son doux climat, la richesse de son sol, la variété et l'excellence de ses produits, est le premier pays du monde. Il faut la quitter pour le savoir et pour l'aimer davantage. — Après déjeuner, promenade sur le pont, repos et causerie dans les salons, jeux, lectures, sieste. Après midi, chacun peut aller voir le tableau sur lequel sont marqués la latitude, la longitude, les milles parcourus, les milles à parcourir, le point fixe où l'on se trouve.

A une heure, bouillon et biscuits. Je n'en prends pas, mon estomac, paresseux de son naturel, est

fatigué de ce luxe de table. A cinq heures, dîner : potage, quatre à cinq plats, dessert où les gâteaux ne manquent pas, vin à discrédition, café noir, bon caquet, gaieté universelle. On peut inscrire à bord dans chaque catégorie de passagers ces trois devises du jour généralement bien observées : liberté, égalité, fraternité ; on ne se gêne pas. Il n'est plus question de politique. La communauté de vie et de dangers met tout le monde d'accord et noue de ces amitiés qui ne passeront plus. Quand on se sépare, des larmes de regrets se mêlent aux adieux, on voudrait ne plus se quitter et ne plus quitter la mer, c'est le charme de l'abîme, les marins le disent et parlent en cela comme nos Livres Saints, *abyssus invocat !*

Et pourtant, quel étrange milieu que cette population flottante ! Ici, tout est confondu, catholiques, protestants, juifs, mahométans, nationalités diverses avec leurs croyances, leurs usages et leurs langues. Au départ c'est Babel. Il ne faudrait pas faire le tour du monde pour unifier toutes ces natures, tous ces caractères, et n'en faire qu'un seul peuple, je dirai presque une seule famille, où les usages, les habitudes, la langue, tout serait commun. Tant l'homme est fort pour vivre en société, tant il se ressent de sa première origine !

Pourquoi cette abondance des mets et des repas ?

C'est pour prévenir ou atténuer le mal de mer. Il est notoire que lorsque l'estomac est pourvu d'aliments, il souffre moins, et les efforts pour vomir sont moins douloureux. En général, tous ceux qui se mettent à table n'y restent guère jusqu'à la fin du repas, surtout quand les assiettes dansent et quand il faut assujettir dans des casiers mobiles, au-dessus de sa tête, les verres et les bouteilles. Souvent une table composée de vingt personnes n'en a plus que trois ou quatre lorsque le dessert arrive. Il est curieux, presque amusant, quand on se porte bien soi-même, de voir ces pauvres convives décamper les uns après les autres, le mouchoir sur la bouche, pour aller rendre compte.... le long des bastinages ou dans les petits baquets de l'entre pont. Comme un ancien, j'ai toujours fait honneur à tous les repas et ne me suis jamais levé de table que lorsqu'il n'y avait plus rien à manger. La mer aurait été un de mes éléments, j'étais taillé pour vivre au milieu de ses agitations et de ses périls.

A huit heures, le thé. Promenade sur le pont quand le temps est beau; elle ne dure pas, la brise du soir chasse bientôt les plus intrépides. Réunion dans les salons qui sont parfaitement éclairés: on joue, on cause, on rit, on chante, on fait de la musique. A onze heures, chacun se retire dans sa cabine,

le bruit cesse, les lampes s'éteignent, le sommeil va être bercé par les vagues. On n'entend plus que le bruit des flots qui se brisent sur les flancs du navire, ou le pas des matelots qui veillent et qui dirigent la marche sur ces routes tant de fois sil-lonnées de l'Océan. — *Bon quart tribord ! Bon quart babord !* C'est le couvre-feu des mariniers, c'est le cri nocturne de la sentinelle des mers. Tout va bien, on peut dormir tranquille !

Il faut dire un mot du *carré* des officiers.

J'ai eu la chance d'avoir juste au-dessus de ma cabine la salle de réunion appelée le *carré* des officiers. Une de mes récréations favorites après dîner, qu'on me pardonne mon indiscretion, était de me retirer dans ma cabine, et là, assis sur ma couchette ou sur le charmant petit pliant qui me servait de siège, j'écoutais, sans crainte de manquer aux convenances, les étranges conversations qui venaient frapper mon oreille. J'étais chez moi, chose bien permise ; du reste, le bruyant de la conversation excluait le mystère, on parlait bien pour moi sur les toits. J'ai pensé en outre que si tôt ou tard mon modeste récit tombait sous les yeux de ces pauvres dévoyés ou de ceux qui leur ressemblent, il modifierait peut-être leurs pensées.

Tous les sujets passent au laminoir de la critique

au *carré* des officiers. Que d'étranges choses j'ai entendues en histoire, en politique, en religion ! Tout n'est pas orthodoxe, tant s'en faut ! Quelles monstrueuses erreurs de dates, de faits, de personnages en histoire ! Que d'opinions hasardées, dangereuses, perverses et passionnées en politique ! Sur cet Océan qui n'appartient qu'à Dieu, où tout est neutre, les hommes se disputent encore jusqu'à l'étroite planche qui les sépare de l'abîme. Quelle ignorance en religion ! Quelle froide impiété ! Qui le dirait ? Le marin est parfois impie. Quand la mer est calme, il devise à froid sur des théories insensées. Quand la tempête gronde, il blasphème Dieu et les éléments. Il a oublié les leçons de sa mère, et l'habitude de se passer de Dieu finit par l'abrutir. J'ai entendu discuter au milieu des éclats de rire nos mystères et nos pratiques religieuses. On vantait les doctrines absurdes, impossibles, de l'*Emile* et du *Contrat social*. Les uns rêvaient le présumé paradis des Mormons et leur infâme promiscuité sur les bords du *Lac-Salé*. Les autres aspiraient après la vie de nature, dans les savanes et les forêts vierges de l'Amérique, où, la hache à la main et le fusil sur l'épaule, ils en auraient bientôt fini avec la législation importune des hommes et la morale plus importune encore du Dieu qui les a créés...

Le *carré* des officiers ne résumait pas, hélas ! toutes les misères du bord. L'ignoble trop plein des mauvais lieux de nos grandes villes, allant chercher fortune aux Amériques, est là aussi, vous coudoyant effrontément, faisant déjà de honteuses conquêtes. On se demande comment Dieu peut supporter tous ces blasphèmes, toutes ces impiétés, toutes ces hontes, à l'heure où sa providence tient les coupables comme suspendus par un fil sur l'abîme. L'Océan le proclame encore plus que la terre, et l'homme l'oublie, l'insulte ! Quand l'orage gronde, quand les entrailles de la mer s'entr'ouvrent pour engloatir leur trop facile proie, quoi d'étonnant ? Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les épaves humaines de ces grandes catastrophes ne se convertissent pas ! Voilà l'homme !

En disant adieu à mes saints patrons, j'ai pensé que quelque bonne âme de ma paroisse a bien prié pour moi, ce matin, là-bas, à huit cents lieues en arrière, et qu'un pauvre petit cierge a brûlé devant l'image de Marie pour le pauvre exilé des mers !

*30 juin, mardi.* — La mer fuit, la terre approche. Les voiles déployées, emporté par la vapeur, le *Washington* cingle assez rapidement vers New-York. Nous arriverons, dit-on, vendredi, vers le milieu du jour.

Beau navire au large à babord. Nuée d'hirondelles de mer à l'arrière ; ces dames ne dédaignent pas d'aller se promener à trois cents lieues des côtes. Elles rasent la surface des flots, ne se reposent jamais pendant le jour, et courent ça et là, déroulant leurs cercles fantastiques à la poursuite des insectes ou recueillant à la cime des vagues les débris de toute nature que vomissent les vaisseaux. Je suis persuadé que des milliers d'oiseaux et de poissons se nourrissent de ces innombrables détritus des bâtiments en marche. On est heureux de voir les hirondelles, ces douces messagères de l'espérance, apporter au loin l'agréable certitude du voisinage de la terre et d'un prochain débarquement. Le soir, quand les derniers rayons du soleil empourprent les nues et dorent la crête des vagues, l'hirondelle de mer va se percher sur la houle et nage au besoin, car elle est de la famille des palmipèdes. J'en ai vu, à la tombée de la nuit, cachant leur tête sour leur aile soyeuse, attendre ainsi le retour du jour, signe certain d'une belle mer et de l'éloignement de la tempête. C'est un spectacle plein de charme qui me rappelait ces beaux vers de Lamartine :

Le poète est semblable aux oiseaux de passage  
Qui ne bâissent point leur nid sur le rivage,  
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois ;  
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,

Ils passent en chantant loin des bords, et le monde  
Ne connaît rien d'eux que leur voix !

C'est une distraction pour les passagers de pêcher  
les oiseaux de mer..... à la ligne ! Les engins de  
cette pêche singulière sont de dimension très  
grande. L'hameçon jeté à distance dépose sur les  
vagues l'appât trompeur sur lequel fond d'un trait  
l'imprudent oiseau. Pris à la gorge, il se débat inu-  
tilement et vient expirer haletant sur le pont.

L'homme se fait à tout, il s'acclimate partout,  
n'est-il pas le roi de l'univers, et partout n'est-il pas  
dans son domaine ? Partout quelques jours lui suffi-  
sent pour se trouver chez lui. Me voilà fait à la vie  
de mer. Comme les vieux marins, dans mes pro-  
menades sur le pont, je suis d'instinct et sans bron-  
cher tous les mouvements du vaisseau.

*1<sup>er</sup> juillet. — Belle mer, beau temps, splendide  
coucher du soleil. Je me rappelle la magnifique des-  
cription qu'en a faite Chateaubriand dans ces belles  
mers qui baignent les rivages de la Virginie. Victor  
Hugo a chanté aussi :*

Et dans le ciel d'azur et dans les flots vermeils ;  
Comme deux rois amis on voyait deux soleils  
Venir au-devant l'un de l'autre !

(ORIENTALES).

La lune se levait dans l'Orient et faisait face au  
soleil. Quel beau spectacle que celui de ces deux

astres dont l'un empruntait d'heure en heure à l'autre, qui descendait dans la mer, cette lumière argentée si douce et si pure qui fait le charme des nuits dans la région des tropiques. Peu à peu la nuit descend, la lune monte dans le ciel, les étoiles brillent au firmament. L'étoile polaire, amie des navigateurs, a fléchi à l'horizon, c'est tout simple, nous sommes plus au Sud. Une charmante comète se montre au-dessous de la Petite-Ourse.

Bien des fois je me suis surpris à rêver sur le pont à l'heure avancée, tandis que par un beau ciel, une belle mer et la brise du soir, je contemplais, sous la vaste étendue des cieux, les innombrables bataillons d'étoiles qui annoncent la gloire de Dieu et qui publient les œuvres de ses mains. Quelques souvenirs littéraires de ma jeunesse venaient encore ajouter au charme de ma solitude. Voici un beau passage des Méditations de Lamartine intitulé *Les Étoiles*, alors plein d'actualité pour moi :

Soleils, mondes errants qui voguez avec nous,  
Dites, s'*Il* vous l'a dit, où donc allons-nous tous ?  
Quel est le port céleste où son souffle nous guide ?

Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,  
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,  
Semer l'immensité des débris du naufrage ?  
Ou conduit par sa main sur un brillant rivage,  
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,  
Dans un golfe du Ciel aborder endormis ?

Dans un sublime élan de son génie que le christianisme seul peut inspirer, le poète s'écrie :

Que ne puis-je, échappant à ce globe de boue,  
Dans la sphère céleste où mon regard se joue,  
Jonchant d'un feu de plus les parvis du saint lieu,  
Éclore tout à coup sous les pas de mon Dieu !

Quelques nuages apparaissent du côté des Florides, d'éblouissants éclairs annoncent qu'un orage passe au loin sur les flots. J'entends les roulements sourds et saccadés du tonnerre. Ici, il n'y a d'autre écho que celui des grandes vagues, des nuages et de la voilure des bâtiments, les bruits n'ont plus la même sonorité que sur la terre.

J'aime les orages..... à distance ! Tandis que je contemple de ma banquette du pont devenu désert, le spectacle saisissant d'une mer éblouissante sous les reflets de la lumière électrique, un autre spectacle plus admirable encore vient frapper mes regards. La mer est phosphorescente. La crête des vagues étincelle, la masse d'eau que déplace le navire bouillonne et se couvre d'une écume enflammée. On dirait un manteau d'hermine parsemé de diamants étendu sous nos pieds. Les paquebots sont les rois de l'Océan, rien ne manque à la royale splendeur qui les accompagne. À droite et à gauche, les marsouins passent et repassent, dégageant à

leur tour le phosphore de la mer : on dirait d'immenses serpents de feu qui escortent le navire.

Le phosphore de la mer vient de myriades d'insectes qui dans les belles nuits ou par les temps d'orage jettent des étincelles aussitôt que le choc des vagues, le passage des monstres marins ou des vaisseaux les mettent en mouvement. Ce sont les vers luisants de la mer. Chaque balancement du navire, chaque goutte d'eau que lance la vague en se brisant produisent des gerbes de feu qu'on ne peut se lasser de contempler. Dieu est grand et magnifique dans ses œuvres !

*2 juillet.* — Visitation de la Sainte Vierge. Notre bonne Mère nous donne ce matin un spectacle à peu près inconnu dans l'Atlantique, un beau ciel, un temps calme, une mer unie comme un miroir. On dirait que la surface des eaux est huileuse et satinée. Des bataillons de marsouins passent autour de nous, sautent en l'air par troupes, décrivent un arc de cercle et replongent. Rien de curieux comme tous ces poissons dont la plupart mesurent sept à huit pieds de long, se heurtant, se pressant, se précipitant dans un clapotement qui ne finit point. La mer en est noire. Quelques céta-cés apparaissent à distance, leur dos monstrueux fait reculer les vagues. D'innombrables voiles se

montrent à l'horizon, c'est l'annonce du voisinage de New-York. Le soir, à la nuit, temps calme, mer phosphorescente ; orage dans l'ouest, il vient à nous, éclairs multipliés. L'orage monte, le tonnerre gronde, pluie torrentielle, pas de vent, l'orage rafraîchit l'atmosphère. Assez souvent la foudre frappe les mats des navires à cause de leur élévation, de leur disposition en aiguille et de leur isolement au milieu des flots ; aussi presque toujours sont-ils munis de paratonnerres.

*3 juillet.* — Nous découvrons de bonne heure la côte d'Amérique. Déjà le pilote qui doit nous introduire au port est à bord du *Washington*, le commandement a été remis entre ses mains. Le capitaine se croise les bras sur la passerelle ou se retire dans sa chambre ; il n'est plus responsable.

Ces hardis pilotes s'en vont en mer, montés sur un frêle esquif, jusqu'à une grande distance des côtes, à la rencontre des bâtiments. Leur voile porte écrits le numéro et la lettre qui les distinguent. On les découvre au loin à l'aide d'une longuevue. La nuit, une fusée annonce leur présence, le bâtiment répond, on se dirige l'un vers l'autre, le pilote est recueilli à bord et c'est lui qui remplace le capitaine dans la marche du navire.

Le temps est superbe, la mer est très belle, les

vagues plus petites semblent nous caresser, la terre approche. Nous passons sur la maturé d'un brik submergé, nous distinguons la coque à demi couchée sur le flanc à une assez grande profondeur. Est-ce la tempête, est-ce une collision qui l'a coulé bas ? Nous passons, les vivants s'inquiètent peu des morts ! Le port nous appelle, nous nous hâtons de vivre car à notre tour il faudra bientôt mourir. Peut-être aurons-nous une semblable destinée !

Le *Washington* fait pour ainsi dire son entrée triomphale dans la baie de New-York, vers les neuf heures du matin. Jamais plus beau spectacle ne s'offrit à nos regards. Navires à voiles, à vapeur, de toutes les formes, de toutes les dimensions, peints en jaune, en noir, en blanc, en vert, en rouge : tous les pavillons de la terre flottent ici les uns à côté des autres. La jonque chinoise se croise avec le sombre mais élégant clipper américain ; les lourds navires de l'Allemagne écrasent de leur masse carrée les rapides marcheurs de l'Angleterre ; le vaisseau hollandais aux formes arrondies contraste avec les lignes si pures, les courbes si élégantes de notre architecture navale. Des bateaux minuscules, ayant la forme et le beau vert émeraude des râles de nos bosquets, remorquent les bâtiments qui entrent dans la baie, ou portent

en mer pour la promenade des groupes joyeux qui chantent et respirent avec délices la brise embau-mée du jour. On aperçoit sur les deux rives des vil-las superbes qui se cachent dans les grands arbres, délicieusement encadrées de verdure et de fleurs.

Le paquebot s'arrête un instant pour permettre au service sanitaire du port de venir le visiter. Il n'y a pas de malades à bord, le mal de mer a disparu aux approches de la terre, et les passagers, revêtus de leurs plus beaux habits, attendent sur le pont l'heure tant désirée du débarquement.

Nous sommes au centre de la baie, au milieu d'une foule de bâtiments les uns à l'ancre, les autres entrant au port ou gagnant la haute mer. A droite, trois vil-les immenses qui n'en forment pour ainsi dire qu'une seule avec une population de plus de trois millions d'habitants. New-York au centre avec ses dix-huit cent mille âmes, dans la presqu'île formée par l'Hudson et la rivière de l'Est ; Brooklyn (800,000 h.) dans Longisland, séparé de la terre ferme par un petit bras de mer appelé la Rivière de l'Est ; New-Jersey avec cinq cent mille habitants, au fond de la baie, sur la rive droite de l'Hudson.

Nous laissons à droite Brooklyn et la rivière de l'Est ; nous doublons New-York et la pointe de la presqu'île où s'élève maintenant la statue colossale

de la Liberté, dont les visiteurs de l'Exposition universelle ont pu voir le chef gigantesque dans les jardins du champ de Mars. Nous entrons à toute vapeur dans l'Hudson, large de deux milles, couvert de navires sur une longueur de deux lieues. Ce fut en ce jour du trois juillet, à onze heures du matin, que le *Washington* s'arrêta calme et superbe dans les bassins de Morton-Street.

### III

#### NEW-YORK.

Le débarquement. — Collège Saint-François-Xavier. — Broadway. — Rues et Avenues. — La Fête de l'Indépendance. — Soldat-citoyen. — Central-Park. — Les Ecoles commerciales. — Pie IX et l'Amérique. — Les Moineaux. — Etablissements d'éducation. — Cathédrale de New-York. — Le curé de Saint-Boniface. — Piété des Catholiques. — Les Temples protestants. — Le Dimanche en Amérique. — Eglise épiscopaliennne. — Les cérémonies funèbres. — Pont de New-York. — Chemins de fer aériens. — Les Petites-Sœurs-des-Pauvres. — La faillite aux Etats-Unis. — La réclame. — Les Pères Jésuites. — Les Pères de la Miséricorde. — Le consul de France.

Le débarquement s'opère ; tous ces amis d'un jour se disent adieu une dernière fois, on se serre la main, on n'ose pas se dire *au revoir*, on a le pressentiment qu'on ne se reverra plus. Chacun envoie un dernier regard, un dernier salut à ces braves marins qui ont si bien protégé nos vies ; on

les quitte à regret. Il y a une attache dans la communauté des dangers comme il y a du charme dans les grandes scènes de l'Océan.

Le P. Tournier ne me rendit pas son dernier salut, je devais le revoir. Peut-être aurait-il dû m'offrir le pied-à-terre du moment dans sa communauté, je n'osais pas lui en vouloir, je lui avais dit que je me rendais chez les Jésuites. Mais où donc étaient les Jésuites ? Il aurait pu me le dire, il disparut bientôt, emporté par la foule ; il lui tardait sans doute de revoir les siens. Hélas ! je me rappelai encore la sombre plainte des *Paroles d'un Croyant*, l'exilé partout est seul ! Le bon frère Patrik, plus étranger pour moi, se rendait au grand établissement des Frères de New-York, qu'il ne connaissait pas ; il était excusable. Le visiteur des Frères de Saint-Viateur partait immédiatement pour le Canada. J'étais donc bien seul, j'allais dire bien abandonné. Un étudiant avec lequel je m'étais lié d'amitié pendant la traversée rentrait dans sa famille pour cause de santé ; on était venu le prendre au quai de débarquement. Il parlait assez bien le français. Voyant mon embarras, ce jeune homme m'offrit une place dans sa voiture et me conduisit à travers des rues immenses au collège de Saint-François-Xavier, tenu par les Pères Jésuites, à la

quinzième rue, entre la quatrième et la cinquième avenue. Le P. Recteur, après quelques difficultés de forme, consentit à me recevoir, me fit donner une chambre et m'invita à me reposer quelques jours. Le bon Père était canadien et parlait à merveille le français, sa langue d'origine. La Providence avait bien guidé mes premiers pas, je l'en remerciai de tout mon cœur.

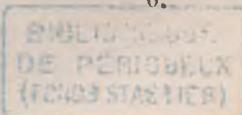
Le fond de la presqu'île de New-York englobe l'ancienne ville aux rues inégales et irrégulières. C'est là que se trouve l'encombrement des maisons de commerce, des bureaux de la navigation, des consulats de toutes les parties du monde. C'est une houle incessante de piétons, de chevaux, de voitures, avec un bruit assourdissant comme celui des vagues. C'est là que prend naissance le fameux *Broad-Way*, la rue de Rivoli de la grande cité américaine. Cette immense rue, qui s'élargit insensiblement aux proportions d'un large boulevard, est l'artère principale de New-York. A sa naissance, il est presque impossible d'y circuler. Le va-et-vient des trottoirs, la file interminable des chariots et des voitures au milieu de la rue sont dirigés dans un ordre parfait par les *policemen* qui, plantés de distance en distance comme des statues vivantes, leur petit bâton de commandement à la main, indi-

quent le passage, protègent la marche de tous ces flots humains. L'ordre le plus parfait règne dans ce grand désordre ; jamais aucun accident n'attriste l'opinion publique, à la condition toutefois que chacun suive la file, à son rang, sans se précipiter. Broad-Way a le privilège sur les autres grandes rues, d'avoir un nom à lui, et de ne pas garder la désespérante perspective de la ligne droite. L'immense serpent aux nuances infinies se tord à droite et à gauche comme pour multiplier l'espace où d'innombrables citoyens viennent puiser la vie à ses flancs. Le long de cette puissante artère, c'est un entassement irrégulier, bizarre, d'églises, de palais, d'hôtels, de maisons richement sculptées, de misérables échoppes. L'ouvrier a le droit d'habiter à côté du riche, de l'étourdir par le bruit du travail et de ses chants joyeux. C'est tout naturel et personne n'y trouve à redire, n'est-on pas sur la terre de la liberté ? J'ai vu dans Broad-Way une colossale maison de commerce de cinq cents mètres de façade, à six étages, tout en marbre blanc. Le rez-de-chaussée et le premier étage étaient envahis par des magasins d'une richesse inouïe, tandis que les étages supérieurs étaient occupés par une armée d'ouvriers. Le soir, quand des flots de lumière s'échappaient des mille ouvertures de ce palais de

L'industrie, à l'aspect des innombrables silhouettes d'hommes et de femmes qui se dessinaient sur les verres dépolis ou sur les rideaux blancs, on aurait dit la demeure des fées. On m'a affirmé que le possesseur de cet immense immeuble était devenu fou et s'était pendu, ne pouvant plus supporter le poids de tant de richesses.

A droite et à gauche de Broad-Way et parallèlement à la grande artère, sont jetées en ligne droite ces grandes avenues, aux larges trottoirs, aux riches magasins, couvertes de tramways et de voitures, qui s'étendent à perte de vue jusqu'à Central-Park. Ces avenues n'ont d'autre nom que celui de leur numéro, partie *Est* jusqu'au bras de mer qui sépare New-York de Brooklyn, partie *West* jusqu'à l'Hudson : le tout coupé en damier tous les cent mètres par d'autres belles et larges rues allant d'un fleuve à l'autre, n'ayant aussi d'autre nom que celui de leur numéro jusqu'à la 175<sup>me</sup> rue, aux environs de Central-Park. Chaque lanterne de gaz porte écrits sur le verre les numéros de la rue et de l'avenue, de sorte qu'il est toujours facile de se diriger sans guide, la nuit comme le jour, à travers tant de rues si régulières et si bien indiquées. Avec les numéros de la maison, de la rue et de l'avenue le plus simple mortel va droit au but.

6.



sans crainte de s'égarer, ni à droite, ni à gauche. C'est l'immense damier de New-York avec ses deux millions d'habitants de toute tribu, de toute nation, de toute langue qui sont sous le ciel. On rencontre à New-York, avec le citoyen de l'Union qui fait la base de la population, l'homme policé de toutes les contrées de la terre, le sauvage de l'intérieur, les nègres de l'Afrique et de l'Océanie. New-York est le rendez-vous des cinq parties du monde.

J'étais arrivé la veille de la fête de l'Indépendance. La nuit du 3 au 4 juillet, impossible de dormir, à cause des décharges répétées de l'artillerie ! Toute la nuit et le jour suivant, la ville est transformée pour ainsi dire en un immense champ de bataille où le canon et la fusillade ébranlent tous les échos. Ainsi en est-il dans toutes les villes de l'Union américaine. Ce matin, 4 juillet, j'entends le tambour qui mène les miliciens à la parade. Je l'ai entendu bien des fois à l'étranger, ce martial instrument de guerre, qui faisait battre mon cœur dans les années de mon enfance. Je l'ai entendu en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Belgique, aux Etats-Unis ; mais nulle part, comme en France, il a le secret d'émouvoir et d'entrainer. C'est en vain qu'on a essayé de le supprimer dans nos régiments, il est

revenu triomphant avec ses marches irrésistibles et ses roulements formidables.

On a tout copié de la France, même le tambour ! Partout on vit de la France, quand même ! On ne s'occupe que d'elle. La mode, les arts, l'industrie, les usages, la science, les découvertes, la guerre, tout vient d'elle. On va chercher la santé, la vie, les plaisirs en France. Les riches américains sont en ce moment au cœur de ses montagnes ou dans son splendide Paris, unique au monde. La fête elle-même, dans le tourbillon de laquelle je me trouve égaré pour un moment, est une fête française. C'est l'épée de la France, et de la France royale, qui t'a rendue libre, ô grande Amérique ; pourquoi l'oublierais-tu ?

J'ai parcouru les rues de New-York au milieu du vacarme et des joies bruyantes d'un peuple en délire. Les Français ne redoutent rien et sont partout. A Rome, j'ai bravé le soleil de juillet et les menaces du choléra. Ici, il faut braver une chaleur de quarante-cinq degrés, au milieu d'une fête impossible qui n'est pas sans danger. J'entends les criées séduisantes des marchands de crème glacée, l'*ice cream*, si recherchée des Américains pendant la période des chaleurs. Ma qualité de révérend me défend d'y

toucher, je me le persuade du moins, sous peine de déconsidération, noblesse oblige !

Le beau monde a fui à la campagne, soit pour éviter le désagrément d'une fête que garantit la liberté la plus illimitée, soit pour jouir le soir. à distance. du féerique coup d'œil de l'embrasement d'une ville immense sur l'horizon de laquelle des centaines de ballons aux couleurs nationales se balancent dans les airs. Les feux rouges, verts, roses, bleus, jaunes, éblouissants de blancheur, se croisent dans tous les sens, au milieu du tonnerre des *armstrong* et du crépitements continu des pétards et des fusées. C'est un spectacle vraiment grandiose ! On dirait un immense bouquet de fleurs variées se balançant avec majesté sur le cratère d'un volcan. Nous avons pratiqué tout cela en France dans nos prétendues fêtes nationales, mais pour le décor comme pour la vraie liberté, nous aurions peut-être besoin des leçons de ceux que nous avons faits libres.

Le spectacle de tout un peuple célébrant ainsi l'ère de sa délivrance a quelque chose de grand qui émeut l'âme, surtout quand les passions démagogiques ne viennent pas troubler la fête. Aux Etats-Unis, les fêtes nationales ont toujours un caractère religieux, les grands jours de la patrie sont les grands jours de la religion. Les Américains sont un peuple fort parce

qu'ils ont des croyances arrêtées et parce qu'ils savent se posséder au milieu des plus grands enthousiasmes. Tandis qu'à Paris il faut une armée de cent mille hommes pour protéger nos fêtes nationales, à New-York, quelques milliers de miliciens, se croisant les bras, suffisent pour maintenir l'ordre. Ils sont du reste plus fiers de leur titre de citoyen que de celui de soldat. Après la grande guerre de la Sécession, tous ces hommes sont rentrés dans leurs foyers, calmes et dignes, avec la conscience d'un grand devoir accompli. Rien n'a été changé dans leurs allures et dans le régime de la nation. Les Etats-Unis, en temps de paix, n'ont pour ainsi dire pas d'armée. Chez nous, la moitié de la nation en armes est chargée de prémunir l'autre contre ses propres excès, encore n'y parvient-elle pas toujours !

J'ai parlé de Central-Park. C'est à la fois le *Bois de Boulogne*, le jardin botanique, le parc zoologique, le musée de New-York. Il y a, dans ces nouveaux Champs-Elysées, des sites admirables, de rares collections de plantes et d'animaux, des œuvres de mérite dans le domaine des arts. Toutefois, à côté des curiosités naturelles, les beaux-arts sont pauvres en Amérique ; ils n'ont pour ainsi dire pas fait école. Les peuples du Nouveau-Monde ont à peine une histoire ; le commerce, l'industrie, les

affaires avant tout. Ne cherchez pas les grandes universités avec leur pépinière d'étudiants, ni les académies savantes, ni les écoles des beaux-arts. Les lycées et les collèges y prennent tout simplement le nom d'*Ecoles commerciales*. L'Américain n'use de la vie que pour s'enrichir. Gorgé d'or, il n'est pas sûr de ne pas aller mourir à l'hôpital, tant les faillites sont nombreuses, tant l'inconstante déesse de la fortune est pour lui capricieuse et changeante ! A chaque pas, dans les rues des grandes villes, on rencontre les fameuses enseignes d'*Assurance*, qui ne font que des dupes et des ruinés. On joue aux assurances comme on joue à la Bourse. Il n'y a d'enrichi que celui qui, un beau matin, lève la caisse et se sauve à l'étranger. Quant aux citoyens honnêtes et travailleurs, c'est le plus grand nombre, ils s'instruisent, ils travaillent jour et nuit. Qui ne connaît le fameux proverbe *times is money*, le temps c'est de l'argent ? Dieu pardonnera beaucoup à ces peuples d'une activité dévorante, ils ne sont jamais les plus dépravés. Ils se lèveront, au dernier jour, avec *Tyr et Sidon*, contre les peuples amollis par l'oisiveté et les plaisirs. Je me souviens qu'en 1867, pendant les fêtes du centenaire de saint Iierre, à Rome, le bouquet du gigantesque feu d'artifice qui fut tiré sur la place du Peuple repré-

sentait, en traits de feu, les cinq parties du monde. Une étoile brillante étincelait sur l'Amérique et faisait pâlir l'éclat suranné de la vieille Europe. Je vis là comme une révélation de Pie IX, qui venait de circonscrire en diocèses toute l'Amérique du Nord, et je me demandai si cette grande contrée de la terre ne serait pas l'étoile de l'avenir !

Je reviens à Central-Park. Rien de grandiose et de gracieux comme cet immense square, compris entre l'Hudson et la rivière de l'Est, transformé en bosquets, en prairies artificielles, en tumulus, en rochers, en pièces d'eau, en ruisseaux, en cascades, en pelouses, en massifs de verdure, en corbeilles de fleurs, au milieu desquels serpentent mille allées encombrées de promeneurs et de brillants équipages. Vous allez rire, cher lecteur, si je vous dis que parmi tant de beautés artistiques et naturelles, je me suis arrêté parfois à regarder.... les moineaux !... ces babillards insolents, ces hardis habitués de nos places publiques. Comme ils venaient par bandes se poser bravement devant les enfants qui jouaient dans les parterres et réclamer leur part de gâteau, au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité ! Ne sont-ils pas citoyens de l'Union comme les autres ? A New-York, l'édilité leur a fait comme une cité à part. De tous côtés, sur les places

publiques, le long des avenues, à Central-Park, partout où s'élèvent des arbres protecteurs, on a établi pour les moineaux de charmantes petites cases en bois peint, solidement attachées dans le feuillage, aux rameaux les plus forts, afin de protéger ces intéressants et si utiles habitants de l'air contre les rigueurs de l'hiver ou la violence des ouragans. C'est de la reconnaissance. On n'oublie pas que des nuées de moineaux désinfectent les rues et purgent l'air de myriades d'insectes malfaisants. Défense de les tuer. On dirait qu'ils l'ont compris, ils ne se gênent pas. Tout leur est permis : tapage, batailles en règle, audacieuses rapines. Plus d'une fois, les charmants bébés des jardins publics ont eu à compter avec les moineaux, et se sont vu enlever prestement les petits gâteaux un moment oubliés en arrière sur les sièges des allées dorées ou sur les soyeuses pelouses.

Je ne sais si un jour Central-Park ne se trouvera pas au milieu de la grande ville. Déjà les constructions nouvelles l'atteignent, l'enserrent, le contournent jusqu'à Manathanville. Cette charmante localité se mire dans les eaux de l'Hudson, avec son beau collège des Frères des écoles chrétiennes et avec son pensionnat du Sacré-Cœur, ombragé de grands arbres, au sommet d'une colline d'où le regard

embrasse à la fois New-York, New-Jersey, Brooklyn et l'Océan. Les tramways arrivent à Manathanville. Les lignes ferrées sortent de la grande gare de New-York, la plus vaste et la plus richement ornée qui soit au monde, ne respectent plus Central-Park et s'en vont dans toutes les directions échanger les produits de l'Europe et de l'Amérique.

La France doit être fière de ses pacifiques conquêtes. La plupart des grands établissements d'instruction et d'éducation, à New-York, sont aux mains de Français, presque tous religieux ou prêtres séculiers. Tout s'y fait à la française ; les maîtres sont Français. Ce sont : les Enfants du vénérable de Lassalle, les religieuses du Sacré-Cœur, les Filles de la Charité, les Jésuites, le P. Rhonay, les Lazaristes à Brooklyn, les établissements du P. Tournier, les Dominicains, etc., etc. Avec le génie de la France, c'est le génie catholique. Et comment la cité protestante s'en accommode-t-elle ? C'est le secret de Dieu, qui veut que l'Amérique devienne catholique. Toujours est-il que chez les Jésuites comme chez les Frères de la Doctrine chrétienne, au Sacré-Cœur comme à St-Vincent-de-Paul, il n'y a pas assez de place pour tous ceux qui se présentent. Les élèves suivront les cours religieux de l'établissement ; n'importe ! On veut avant tout

l'instruction et l'éducation à la française. La France a affranchi l'Amérique, c'est la France qui doit l'élever. Encore un souvenir poétique tiré de la *Marseillaise de la Paix* (Lamartine) :

Et vivent ces essaims de la ruche de France,  
Avant-garde de Dieu qui devance ses pas !  
Comme des voyageurs qui vivent d'espérance,  
Ils vont semant la terre et ne moissonnent pas.  
Le sol qu'ils ont foulé germe fécond et libre,  
Ils servent sans salaire, ils blessent sans remord ;  
Fiers enfants, de leur cœur l'impatiente fibre  
Est la corde de l'arc où toujours leur main vibre  
Pour l'idée ou la mort !

Je n'ai pas parlé des églises catholiques. Elles sont nombreuses à New-York. La ville tout entière, bien qu'aux trois quarts protestante, est divisée en paroisses qui ont toutes de fort belles églises. L'église cathédrale est dédiée à saint Patrik, le grand patron des Irlandais. Il ne faut pas oublier que la majorité des catholiques de New-York est d'origine irlandaise. L'archevêque, Mgr Mac-Closkey, aujourd'hui cardinal, est Irlandais. Les principales églises, après la cathédrale, sont : Saint-François-Xavier, c'est l'église des Pères de la Compagnie de Jésus ; Saint-Vincent-de-Paul, c'est l'église de la colonie française, desservie par les Pères de la Miséricorde ; Saint-Étienne, avec ses magnifiques vitraux ; Saint-Nicolas, Sainte-Marie-Madeleine, Saint-Boniface,

Sainte-Agnès, Sainte-Brigitte, Saint-Michel, etc., etc., enfin la nouvelle cathédrale, dédiée à la T. S. Trinité, *Trinity Church*, tout en marbre blanc, bâtie par l'archevêque dans l'aristocratique quartier de *Madison-Street*. Cette grandiose église est construite dans le style le plus pur du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est la perle de New-York, les protestants en sont aussi fiers que les catholiques. L'archevêque ne recevait pas de souscription inférieure à cent dollars, toutes les servantes catholiques de bonne maison avaient souscrit.

Saint-Boniface est en construction, c'est l'église principale des Allemands. Un Alsacien en est curé. Quand je me présentai devant le digne prêtre, il était à la sacristie de son église provisoire. Il me reçut très mal, cela se comprend. N'avait-il pas lui aussi une église à bâtrir ? Et j'étais peut-être le centième solliciteur de la journée qui venait le tourmenter. Ma qualité de Français le dérida pourtant ; il devint affable, affectueux, empressé, et dans l'impossibilité où il se trouvait pour le moment de m'accompagner chez lui, il me remit un mot pour sa gouvernante, avec ordre de me faire bien dîner et de me remettre une bonne pièce d'or français, qu'il avait déposée sur la cheminée de sa chambre à coucher. Je refusai le dîner et je pris la pièce d'or.

On me raconta qu'au lendemain de nos désastres, c'était après Sedan, le curé de Saint-Boniface accomplit un trait d'héroïsme qui devait le conduire à la potence et qui souleva l'admiration de ses concitoyens. Une énorme *procession* d'Allemands, c'est le mot consacré en Amérique, s'organisa dans les rues de New-York pour célébrer les victoires de la Prusse. Elle parcourut les principaux quartiers, drapeaux déployés, en hurlant des hymnes patriotiques. Quand la horde passa sous le balcon du presbytère, l'intrépide curé déploya bravement à son tour le drapeau de la France et le tint jusqu'à la fin d'une main ferme sur cette troupe en délire. Il fut applaudi.

Mais hélas ! au nom sans doute de cette liberté qui venait de sauver le curé de Saint-Boniface, des marchands d'estampes avaient étalé aux vitrines de leurs magasins d'ignobles gravures caricaturant les chefs de notre armée, notre piteux empereur remettant son épée au roi Guillaume dans une posture plus qu'humiliée, le tout assaïonné de commentaires indignes à l'adresse de nos généraux et de nos héroïques soldats. Ces indécentes exhibitions, que j'ai retrouvées plus tard sous d'autres formes dans cette Italie qui nous doit tant, ne portent bonheur ni aux peuples ni aux rois. La Prusse et l'Italie auront leur tour !

New-York comprend la liberté autrement que nos libérâtres modernes ; il n'a peur ni des jésuites ni des couvents. Il y a en ville un grand nombre de communautés religieuses. Indépendamment de celles que j'ai citées plus haut, on y trouve encore les Rédemporistes, les Sœurs de Saint-François, les religieuses de la Croix, les Petites-Sœurs-des-Pauvres, etc., etc. Tous ces couvents d'hommes et de femmes se dévouent à l'enseignement, aux soins des malades, à la prédication évangélique. Leurs chapelles, à l'instar des grandes églises paroissiales, ne désemplissent pas de fidèles. Quelle piété tendre et soutenue ! La table sainte est toujours remplie, et le dimanche, tout ce peuple, mêlant sa voix aux sons graves de l'orgue, chante en masse et avec un ensemble parfait les louanges de Dieu. J'ai eu l'honneur de chanter la grand'messe à Saint-Vincent-de-Paul et d'y prêcher à mes compatriotes d'outre-mer. La maîtrise exécuta de beaux chants ; je me crus transporté dans une église de Paris.

Les temples protestants de toute dénomination ne manquent pas dans les villes protestantes. Ils sont plus nombreux encore que nos églises. On en voit pour ainsi dire à chaque coin de rue, portant orgueilleusement dans les airs leurs flèches élancées, froids et mornes comme des tombeaux. Silencieux

et déserts toute la semaine, ils ne s'ouvrent que le dimanche pour recevoir la foule de leurs fidèles qui, souvent mieux que les catholiques, observent le saint jour.

En Amérique, comme dans tous les pays protestants, le commerce est nul le dimanche. Les ateliers, les usines, les magasins, les bureaux sont fermés. Les trains de banlieue sont supprimés, il n'y a que la poste et les services les plus urgents qui n'interrompent pas. Je ne sache point que la France soit plus avancée dans le commerce et l'industrie que les nations protestantes de l'Europe et de l'Amérique, et cependant elle profane le dimanche sous prétexte que l'interruption du travail pourrait nuire à l'intérêt commun. C'est pourquoi Dieu envoie les bénédictions temporelles et la grâce de la conversion aux nations protestantes, tandis que nous sommes condamnés à végéter tristement, à périr bientôt peut-être, au milieu des révolutions périodiques qui désolent notre malheureux pays.

La raison de la multiplicité des temples de l'erreur est dans la diversité presque infinie des sectes auxquelles ils appartiennent. Quelle contradiction l'erreur s'inflige à elle-même ! La libre-pensée trouve qu'il y a trop d'églises catholiques, et elle

bâtit autant de sanctuaires qu'elle rencontre de nuances contraires à la vérité !

La plus belle église protestante de New-York s'élève dans Broad-Way. Ecoutez, lecteur ! — C'était un dimanche ; des cloches magnifiques et bien harmonisées jetaient leurs joyeuses volées dans les airs ; les fidèles recueillis, le livre d'heures à la main, arrivaient de toutes parts au saint lieu. Je suivis la foule qui, à mon costume sévère, s'inclina devant moi, croyant à la présence d'un révérend ministre de la religion réformée. J'entrai chapeau bas, point d'eau bénite à la porte. L'autel était orné de fleurs et portait des candélabres allumés, il était surmonté d'un tabernacle. Le livre était ouvert sur un pupitre damassé de velours rouge. Des tableaux représentant les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament pendaient au mur de l'édifice ; des vitraux étincelants offraient aux regards nos saints du catholicisme avec le nimbe glorieux autour de la tête. La chaire, parfaitement sculptée comme les chaires de nos cathédrales, n'attendait, pour ainsi dire, que le prédicateur en surplis. Les fidèles priaient, le sacrifice allait commencer, l'illusion était complète, je me croyais dans une église catholique, et j'étais.... dans un temple épiscopalien ! Je me glissai aussitôt comme un homme distract ou

indisposé à travers les rangs pressés de l'assistance, et je regagnai la porte, *jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus!*

Les épiscopaliens, que je confonds ici avec les Ritualistes d'Angleterre, sont les protestants sincèrement religieux qui, effrayés de la chute rapide des églises protestantes dans le nationalisme moderne, dans la négation de toute autorité et bientôt d'une religion positive quelconque, se sont rattachés, à la suite du docteur Pusey, aux anciennes traditions chrétiennes, qui ne sont autres que les traditions de l'Eglise catholique. Faisant un pas en avant, ils ont relevé l'autorité ecclésiastique à l'instar de l'Eglise catholique. Il ne leur manquera bientôt plus que le Pape et la croyance à l'autorité de l'Eglise. — Il y a si peu de différence entre vous et moi, me dit un jour, à Montréal, un révérend de l'église épiscopaliennes, venez donc dire la messe chez nous ! — Hélas !... Mais Dieu a ses desseins, ces pauvres égarés qu'honorent un sincère esprit religieux et une grande bonne foi sont peut-être à la veille de devenir catholiques.

J'ai assisté dans le Nouveau-Monde à une foule de cérémonies funèbres. Il y a des usages singuliers que je veux signaler à titre de curiosité.

Je ne parle pas de notre grande liturgie catholi-

que, la même sous tous les cieux et se confondant partout dans cette belle unité qui est la première des notes positives de de la véritable Église de Jésus-Christ. Il me semble que nos frères séparés devraient être plus frappés qu'ils ne le sont de cette unité magnifique de l'Eglise catholique, dans son enseignement, dans sa liturgie, dans son ministère sacré ! La vérité seule a pu garder le caractère de l'unité. L'erreur est sujette à changement. — Tu varies, donc tu te trompes, disait saint Augustin au chef de l'hérésie des Montanistes.

Un jour, j'entrai dans l'église St-François-Xavier ; on y célébrait les obsèques de quelque mort de haut rang, à en juger par le déploiement des pompes funèbres. J'écoutais dans un suave recueillement ces doux chants de la mort qu'enfant je murmurai dans la modeste église de ma ville natale, que lévite je chantais au Séminaire, et que prêtre j'ai laissé tomber tant de fois sur les cercueils. Dans une bière d'acajou poinçonnée d'argent, reposait un très beau mort sur des coussins de satin blanc. L'office terminé, les employés des pompes funèbres portent la bière au bas de l'église ; on découvre le mort jusqu'au milieu de la poitrine : on dirait une statue de cire. Les cheveux et la barbe sont peignés avec soin, les yeux sont fermés, les bras

sont croisés, le teint est d'un blanc mat. Le mort est revêtu de ses plus beaux habits, un parfum délicieux se dégage de cette belle dépouille, tous les yeux s'emplissent de larmes, on entend des sanglots étouffés, le défilé commence. Chacun passe devant le mort une dernière fois ; plusieurs, les proches parents sans doute, l'embrassent avec émotion ; on lui adresse les derniers adieux. Le cercueil est refermé ; un corbillard richement orné l'attend à la porte, c'est une barque élégante mollement suspendue sur des ressorts flexibles, dernier hommage rendu à la mythologie païenne, et le cortège se dirige, silencieux, vers le champ du repos.

Je vis bien à l'assistance relativement peu nombreuse, peu distinguée de mise et d'allures, que je m'étais trompé sur l'illustration du mort. Quelque industriel de la classe ouvrière avait voulu pour ses funérailles le brillant apparat de la fortune. Hélas ! les décors, la toilette du mort, le beau cercueil n'étaient qu'une location dont le fard emprunté s'évanouissait au bord de la fosse. Le cadavre, dépouillé de ses ornements, roulé dans un suaire, cloué à la hâte entre quatre planches de sapin, est jeté sous la terre, les vers auront plus tôt consommé leur œuvre. Le beau cercueil, les bandelettes de soie, le satin blanc rentrent au magasin, en atten-

dant l'occasion prochaine d'honorer quelqu'autre illustre de bas-étage.

Il y a dans toutes les villes d'Amérique des magasins de cercueils tout confectionnés, de toutes les formes, de toutes les grandeurs, extrêmement riches et délicieusement sculptés. C'est une industrie lucrative que nous ne connaissons pas en France, où nous nous familiarisons moins avec le triste spectacle de la mort. La vue de ces magasins a quelque chose qui fait peur ; mais, bah ! il y a de l'argent à gagner, c'est une industrie qui ne chôme pas et dont les ouvriers ne se mettent jamais en grève !

Quand, des hauteurs de Manhattanville ou de la plage de Brooklyn, il y a quelques années, on jetait un regard sur New-York, on apercevait, au centre des constructions de la basse ville, une énorme pyramide rouge, bâtie en brique ; on se demandait quel pouvait être ce singulier monument. C'était, jusqu'à ces derniers temps, la Babel des agioteurs américains. Il paraît qu'une Compagnie s'était chargée de relier Brooklyn et New-Jersey par un pont géant qui franchirait à la fois la rivière de l'Est, New-York et l'Hudson, servant en même temps au roulage, aux piétons et au chemin de fer. Les idées sont hardies, en Amérique, mais l'exécution laisse

à désirer. Il n'y a que les œuvres de Dieu qui y sont grandioses. Toujours est-il que les actionnaires et les entrepreneurs n'avaient pas suffisamment balancé l'actif et le passif de l'entreprise. Le pont projeté n'avait, en 1874, qu'une seule pile, abandonnée, attestant au loin, par sa masse informe, le néant de la volonté de l'homme. Les caisses vides, la confusion s'était mise parmi les organisateurs de la grande entreprise, et la tour était restée

Comme un énorme écueil sur les vagues dressé,  
Comme un amas de tours vaste et bouleversé,  
Voici Babel déserte et sombre !  
Du néant des mortels prodigieux témoin,  
Aux rayons de la lune, elle couvrait au loin  
Quatre montagnes de son ombre.

(ORIENTALES.)

Le génie, c'est la patience ; les architectes de New-York en ont donné la preuve. Le fameux pont est aujourd'hui terminé, et sa longueur atteint plusieurs kilomètres. Il ne faut pas désespérer du pont projeté sur le détroit de Calais !... On dit qu'au moment de l'inauguration du pont de New-York, quelques voyous se seraient écriés : — Sauve qui peut, le pont s'écroule ! — Ce fut une panique indescriptible qui faillit coûter la vie à un grand nombre de personnes. Il n'en fut rien heureusement ; le pont, exécuté dans d'excellentes condi-

tions de solidité, n'a pas cessé de porter depuis les poids énormes qu'on lui confie chaque jour.

Puisque je parle des travaux extraordinaires, pour ne pas dire excentriques, des Américains, qu'il me soit permis de dire un mot du chemin de fer en quelque sorte aérien construit dans plusieurs larges rues de la ville. La voie s'élève à hauteur des maisons sur des piliers qui se bifurquent à leur sommet pour recevoir les rails, et qui ne doivent laisser rien à désirer sous le double rapport de la solidité et de l'aplomb. Le train passe à toute vapeur sur cette voie percée à jour. On dit que machines et wagons sont tombés quelquefois dans la rue, broyant dans leur chute et voyageurs d'en haut et passants d'en bas. Mais, n'importe ! la voie aérienne n'en est pas moins toujours régulièrement desservie et bien achalandée.

Une dame de France m'avait donné une lettre pour le R. P. Hatton, aumônier des Petites-Sœurs des Pauvres de Brooklyn et de New-York ; le Père habitait la maison de Brooklyn. Je me rendis à l'un des nombreux passages (*ferry*) où les bateaux à vapeur prennent les voyageurs et les voitures pour les transporter d'une rive à l'autre. En quelques minutes je fus à Brooklyn, où je m'égarai bientôt dans un labyrinthe inextricable de rues, d'ave-

nues, de boulevards qui allaient dans tous les sens. Je m'adressai un peu partout sans rien comprendre aux indications qu'on me donnait et sans être compris dans les explications que je demandais. Enfin une religieuse de l'Hôpital-Général me comprit et me donna un guide qui me conduisit à *Poor-Sisters*, à l'asile des Pauvres vieillards.

Grâce à mes hautes recommandations, le P. Hatton me fit un excellent accueil et me donna dix dollars sur ses petits revenus particuliers. Les Petites-Sœurs convinrent à l'unanimité de me remettre le modeste produit de la quête de la matinée, cinq dollars, si je ne me trompe, espérant bien que le Dieu des pauvres le leur rendrait le lendemain.

Avez-vous vu passer silencieuses et les yeux baissés, graves et modestes comme la Vierge, simples et recueillies sous leur cape noire, les Petites-Sœurs des Pauvres, en quête de secours pour leurs pauvres bien-aimés ? Ah ! ne les repoussiez pas quand elles vous demandent l'aumône au nom du bon Dieu ! Ne les humiliez pas, ces anges de la terre, qui sont la dernière et la plus gracieuse personification de la charité ! Recueillir le pauvre vieillard abandonné, le nourrir, le vêtir, contracter sa misère, être dévoré peut-être par la vermine qui le ronge, manger le

pain mendié pour lui après qu'il s'en est rassasié lui-même, et cela tous les jours, ne demandant aux hommes que la pitié pour le pauvre, à Dieu que sa bénédiction pour prix des humiliations de chaque jour ! Ah ! ne repoussez pas la Petite-Sœur ! Ce n'est pas au hasard qu'elle a pris ce nom devenu si grand de Petite-Sœur. Il n'y a que la grandeur qui sait s'abaisser et qui grandit encore en s'abaissant. J'ai entendu parler d'une grande dame qui, remplie d'admiration pour les Petites-Sœurs, brûlait du saint désir de leur ressembler un jour. Riche à millions, sans enfants, jeune encore, elle perdit son mari. Après lui avoir fait des funérailles dignes d'un prince et lui avoir élevé un superbe mausolée, elle envoya ses millions aux pauvres et se fit Petite-Sœur. Aujourd'hui, simple, oubliée, vêtue de bure, sous un nom emprunté, loin du monde élégant dont elle recevait les hommages, elle remplit avec ardeur ses humbles fonctions. La grande dame, jusque-là délicate et maladive, mange du pain dur, couche sur un grabat et va mendier pour ses pauvres. Jamais elle ne s'était aussi bien portée.

La Petite-Sœur est surtout française. Dans toutes les maisons des Petites-Sœurs on parle français, les habitudes sont françaises, la règle vient de France. Les Protestants les reçoivent toujours avec un sen-

timent mêlé d'admiration et leur donnent autant que les catholiques. J'estime que les Petites-Sœurs seront pour eux une marque de la véritable Eglise. Ils comprendront tôt ou tard que cette Eglise qui suscite de telles vertus et de pareils dévouements doit être la seule vraie, la seule divine. L'Institut des Petites-Sœurs, qui date de quarante ans à peine, compte aujourd'hui dans tout l'univers plus de deux cents maisons et distribue les secours de la charité à plus de soixante mille abandonnés.

Le Père Hatton me fit un singulier portrait de l'Américain en général. Ce peuple, qui est tenace et persistant dans ses entreprises, est d'une légèreté inouïe dans le choix des moyens. Le succès légitime tout à ses yeux, l'insuccès ne déshonore pas, même quand la moralité des moyens laisse à désirer. Le failli, et il abonde, se remet à l'œuvre, refait sa fortune une demi-douzaine de fois, et finit par mourir riche, entouré de l'estime de ses concitoyens. Il a réussi, *il est arrivé!* comme nous disons en France. Les fortunes s'élèvent rapidement parce que l'argent n'a pas la valeur qu'il a chez nous. L'unité monétaire est le dollar, c'est notre pièce de cinq francs, on le donne comme nous donnerions le franc. La journée de l'ouvrier vaudra deux dollars comme chez nous elle vaudra deux et trois francs.

L'Amérique est un pays neuf où l'industrie écoule et propage rapidement ses produits. Mais il faut y tenir compte de la cherté des subsistances et du vêtement, du prix élevé des loyers, le tout calculé d'après le salaire des journées et l'importance des traitements. Toutefois, l'épargne n'est qu'une affaire de temps, d'ordre et d'économie ; l'industriel, l'ouvrier peuvent prétendre à la fortune.

La ruine est facile parce que la plupart des maisons de banque et d'assurance auxquelles on confie l'épargne ne reposent sur aucun fondement solide. En Amérique, on assure tout, l'argent, la maison, le fond de commerce, les risques, la vie, l'honneur même ! En dépit des maisons d'assurance, on n'assure rien, ou mieux, en assurant tout, on ne garantit rien, et tous les quatre matins l'assurance croule, entraînant dans sa chute les milliers de naïfs qui lui ont confié leur argent. O Lafontaine, tu as pu dire :

Travaillez, prenez de la peine,  
C'est le fonds qui manque le moins !

Si tu secouais ta poudre, si, porté sur les ailes de la vapeur, tu passais les mers pour aller t'installer dans Broad-Way ou dans Park-Avenue, tu pourrais ironiquement renverser ton assertion en changeant un seul mot :

Travaillez, prenez de la peine,  
C'est le fonds qui manque *le plus* !

L'Amérique est par excellence le pays de la réclame. Les maisons, les voitures publiques, les wagons de chemin de fer, les salles d'attente, les lieux publics, les talus des tranchées en pleine solitude, les rochers, les troncs d'arbre qui bordent la voie ferrée, disparaissent en quelque sorte sous d'innombrables affiches. Les noms des grands industriels et leur adresse, les inventions de tout genre, l'annonce des découvertes, décorent ainsi les rues, les places d'une ville et toutes ses grandes voies par lesquelles s'écoule le torrent des foules. Les plaisants de ce pays disent que lorsqu'un cheval s'abat pour ne plus se relever, il est immédiatement couvert d'annonces.

A l'époque des élections, les candidats font construire des chars entourés de placards immenses étalant aux regards, en grosses lettres, leurs proclamations, leurs professions de foi politique, tandis qu'à l'intérieur de ces vastes tambours mouvants, des musiciens cachés attirent l'attention à grand renfort de grosse caisse et d'instruments. Les chars se suivent de près. C'est à qui fera le plus de bruit au milieu d'une cacophonie épouvantable.

Avant de quitter New-York pour prendre une direction inconnue, je dois un mot spécial de

reconnaissance aux bons religieux qui m'ont accueilli, qui m'ont aidé de leurs prières, de leurs conseils et de leur argent. Et d'abord, je veux parler des Jésuites.

Les Pères de la Compagnie de Jésus ont à la quinzième rue un collège très fréquenté, composé d'externes en majeure partie. Toutes les religions sont représentées parmi les élèves, dont la préoccupation incessante est d'arriver aux affaires dans l'unique but de s'enrichir. Il en sortira un jour des commerçants, des agioteurs de banque ou de bourse, des capitaines au long cours, des armateurs, des entrepreneurs de travaux publics, quelques rares sujets pour l'école militaire de *West-Point*, peu de littérateurs et de philosophes, très peu de poètes. Le jésuite respecte l'âme de son élève, sans lui voiler pour cela la vérité, de sorte que si la conversion arrive, elle sera le fruit de la conviction, des bons exemples, et non celui de l'immixtion irréfléchie ou de la contrainte dans le sanctuaire de la conscience. Au reste, la liberté de conscience est la première des libertés en Amérique, et le jeune homme qui change de religion n'est jamais molesté par ses parents. Le prosélytisme catholique s'exerce, et il ne saurait en être autrement, il est expansif de sa nature, mais la prudence et le libre arbitre prési-

dent toujours à ses pacifiques conquêtes. Tous les jeunes gens des collèges des Jésuites s'attachent à leurs maîtres comme à des pères. Ceux d'entr' eux qui restent dans le rationalisme et l'hérésie leur gardent une affectueuse reconnaissance qui descendra avec eux dans la tombe. Que les glorieux Enfants de saint Ignace le sachent bien, mais ils sont fixés mieux que moi là-dessus ; ils n'ont qu'à passer l'Océan, et l'Amérique les recevra à bras ouverts, heureuse de leur confier ce qu'elle a de plus cher, ses jeunes générations destinées à devenir sa gloire et son légitime orgueil. Que l'américain devienne catholique, et demain il fera la loi au monde ; Pie IX aura été prophète !

Les Pères de la Miséricorde n'étaient pas des étrangers pour moi. Un de mes compatriotes, le P. Simounet, de Bergerac, avait jeté un certain éclat sur cette Congrégation par un ministère de trente ans qui n'avait pas été sans gloire. Le P. Tournier avait bien voulu m'honorer de son amitié pendant la traversée ; mais en homme sage et prudent, avant de m'introduire chez lui, il avait voulu voir mes débuts. Le fondateur de la maison de New-York et de l'église de Saint-Vincent-de-Paul venait de mourir pour ainsi dire en odeur de sainteté. Son successeur, le P. Aubril, vieux missionnaire du

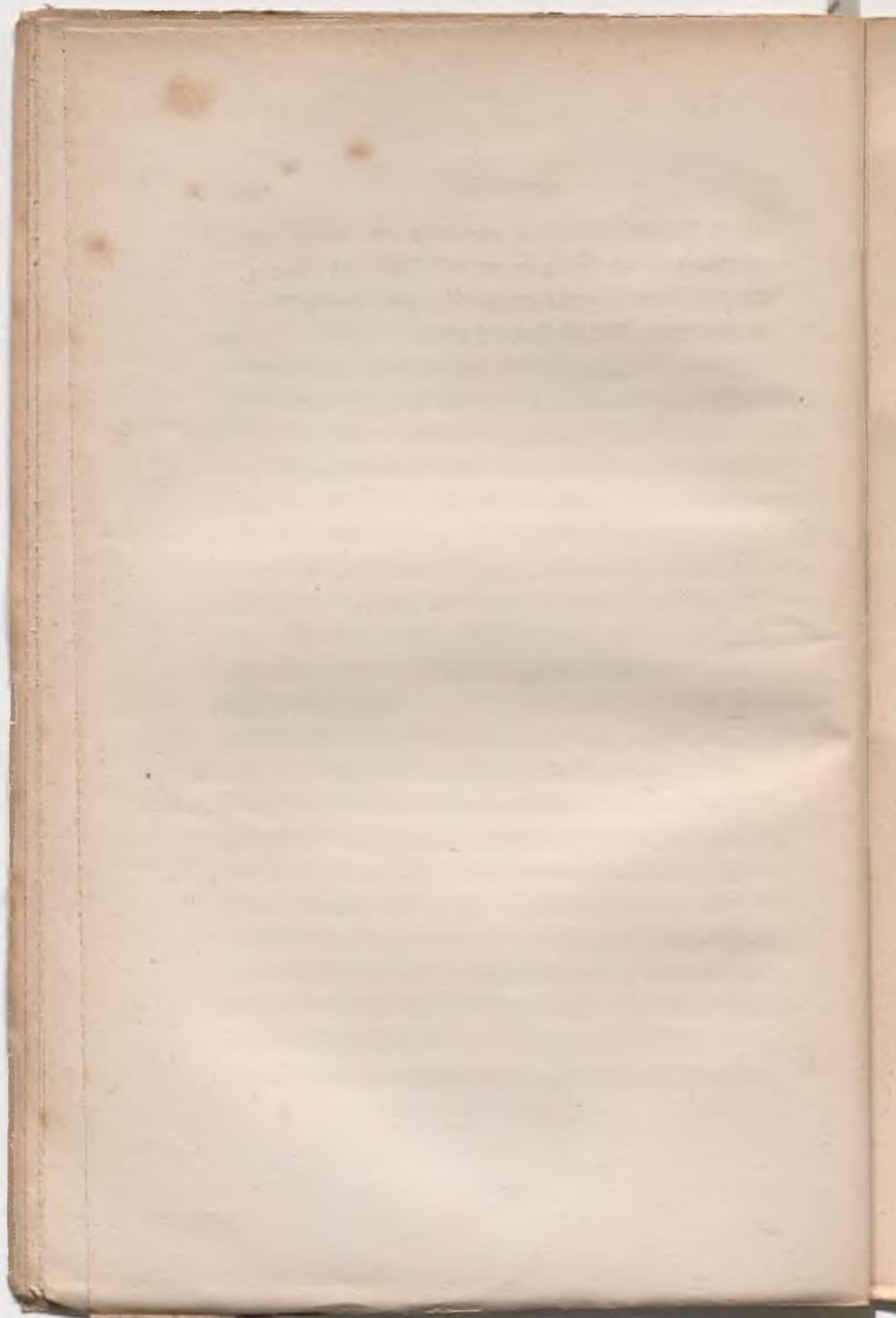
Texas, gouvernait sa communauté avec l'expérience que donnent la connaissance des hommes et un long ministère. Il y avait enfin le P. Ferrier, originaire du diocèse d'Albi, prédicateur à la Nouvelle-Orléans ; il ne devait pas tarder à rentrer en France, usé avant l'âge par le rude labeur des missions dans la région brûlante et malsaine des bouches du Mississippi. Le P. Rhonay n'habitait pas Saint-Vincent-de-Paul, il était à son collège, dont il avait fait le rival, disons mieux, l'émule du collège des Jésuites. Tous les dimanches, l'église de Saint-Vincent-de-Paul se remplissait de pieux fidèles appartenant à la colonie française. Je leur rends cette justice qu'ils étaient généralement de pieux et fervents catholiques. A l'étranger, le Français n'a plus de respect humain, il est heureux de traduire ses croyances par l'accomplissement de ses devoirs.

On m'avait parlé du consul de France, j'avais besoin de le voir, je me rendis auprès de lui. Le consul me reçut avec affabilité, mais le résultat de ma visite fut le contraire de ce que j'attendais. Il examina mes titres, je lui montrai la lettre de M. de Fourtou pour le ministre plénipotentiaire de France à Washington. Cette lettre est restée sans effet. M. de Fourtou, qui l'avait inspirée et signée de sa main, ne l'avait pas écrite. Le secrétaire, mal

informé l'avait adressée à M. le marquis de Gabriac, qui n'a jamais été ministre de France aux États-Unis ou qui ne l'était plus. L'orthographe de la ville capitale n'avait pas été observée par le copiste. Ces erreurs de forme pouvaient faire douter de l'authenticité de la lettre. Le consul me fit remarquer que toutes ces choses avaient plus d'importance qu'on ne le supposait en France. Notre ministre plénipotentiaire était protestant, personnellement peu favorable à la construction d'une église catholique ; il était alors à six cents lieues dans le sud, sur les côtes de la Virginie, où il prenait les bains de mer avec sa famille.— Vous allez dépenser un argent fou pour l'atteindre, ajouta le consul ; vous ne serez peut-être pas reçu, et si vous êtes reçu, ce que je veux espérer, le ministre, qui est protestant, accrédié près d'un gouvernement protestant et qui ne relève pas de M. de Fourtou, ministre de l'intérieur, vous dira que ce pays ayant déjà beaucoup fait pour la France pendant la guerre avec l'Allemagne, par l'envoi d'armes et d'argent, vous n'avez rien à attendre pour votre église. Vous courrez le risque de vous faire interdire les quêtes au point de vue général.

Je revins découragé à la résidence des Jésuites. Le Père Recteur approuva les observations du con-

sul de France, et en bon canadien qui connaissait sa nation, il me donna le conseil d'aller au Canada, me prédisant le petit succès de quelques milliers de piastres à Montréal et à Québec.



## IV

### DE NEW-YORK A MONTRÉAL.

L'Hudson. — Les chemins de fer d'Amérique. — Le train américain. — Les Pick-Pockets. — La locomotive américaine. — Le chasse-pierre. — Albany. — Le curé de Saint-Joseph de Troy. — Le Sacré-Cœur. — D'Albany à Boston. — Springfield. — Boston. — La maison américaine. — Le Connecticut. — Burlington. — Mgr de Goësbriand. — Lettre de M. de Saint-Exupéry. — Mgr Rapp et l'œuvre de la Tempérance. — Les Paysans de l'île Lamothe. — Villes aux noms européens de l'Etat du Vermont.

Le sept juillet au matin, j'étais à la gare centrale où je prenais le train d'Albany. Le chemin de fer longe la rive gauche de l'Hudson. Ce beau fleuve prend sa source dans les montagnes du Vermont, reçoit les eaux du lac Champlain et tombe à New-York dans la baie de ce nom par une embouchure large de deux milles. La rive droite est le plus souvent haute et escarpée, tandis que la rive gauche

est basse et parfois couverte de marécages dans lesquels s'engage la voie ferrée.

Parlons des chemins de fer américains. Il m'a semblé que la voie et les travaux d'art n'étaient pas aussi soignés qu'en France. Les lignes sont jetées à travers champs, souvent sans ballast et sans protection extérieure ; les travaux d'art me paraissent d'une solidité douteuse. Le système des aiguilles aux bifurcations et à l'entrée des gares est généralement détestable. Les ponts-viaducs jetés sur les rivières et sur les vallées profondes ne sont le plus souvent qu'un assemblage de soliveaux mal reliés entr'eux. Cette charpenterie de tréteaux superposés atteint quelquefois vingt ou trente mètres d'élévation et présente des dangers sérieux. Il faut rendre pourtant cette justice au règlement de la marche des trains, qu'à l'approche d'un de ces ouvrages improvisés (le provisoire paraît le fond de la vie américaine, on ne finit rien, l'américain pratique à merveille le fameux adage, *après moi le déluge !*), le mécanicien ralentit la vitesse de sa machine, avance avec précaution, s'arrête par intervalle quand les oscillations du pont-volant l'avertissent que le centre de gravité se déplace et que le train pourrait aller au précipice. Il est bien arrivé quelquefois, souvent même, que tout cela

craque, se disloque, se disjoint, et que wagons et voyageurs dégringolent ; mais les locomotives écrasées, les voitures éventrées ou émiettées, les cadavres horriblement mutilés, laissés en pâture aux oiseaux de proie, aux fauves du désert ou emportés par les torrents, ne parviennent pas à corriger le flegme des ingénieurs ou le système d'économie proverbiale des compagnies de chemins de fer. En général, quand un train a franchi l'obstacle, il est décrété que tous le franchiront. Je me souviens d'avoir passé le Richelieu, large et profond, sur des pieux enfoncés deux à deux dans le lit de la rivière ; les rails étaient cloués là-dessus, et malgré la lenteur avec laquelle nous marchions, je ne me sentais pas très rassuré.

Les compagnies de chemins de fer sont nombreuses en Amérique et se font une concurrence souvent déloyale, abaissant les tarifs avec une sorte de frénésie, dénigrant la Compagnie voisine dans l'honorabilité de son personnel, dans la qualité de son matériel ou la solidité de ses voies ferrées, sans s'inquiéter davantage de la vie des voyageurs ou de l'avarie des marchandises. Mais la liberté qui rend tout sacré au pays des Yankees, laisse à chacun la faculté de choisir. Tant pis pour les malheureux !

Si la voie est mauvaise, en revanche le matériel est généralement superbe et d'un confort inusité en Europe. En Amérique, les distances sont immenses, c'est un pays qui est presque tout en agglomérations considérables, il n'y a pour ainsi dire que des villes. La culture ne s'étend pas beaucoup au-delà des bords des rivières ou de la banlieue des grands centres, le reste est le désert et son étendue sans limites. On peut faire cent lieues sans rencontrer une habitation. Un train de voyageurs porte alors avec lui tout ce qui est nécessaire à la bonne installation, à la nourriture et au repos des voyageurs. Il y a des wagons-salons, des wagons-restaurants, des wagons-dortoirs ; les autres voitures sont des galeries à double rangée de fauteuils, bien aérées, avec tous les accessoires pour se préserver contre la pluie, le soleil et la poussière. Les voitures communiquent entr'elles par des plates-formes couvertes, munies d'escaliers larges et commodes qui descendent sur la voie. Il n'y a point de distinction de classes, chacun pour son argent se place où il veut. Quand on s'ennuie dans un wagon, on prend son sac de voyage et on passe dans un autre, personne ne prend la peine de le remarquer. Quand le train est en marche, il passe une nuée de distributeurs de journaux, d'annonces, d'ouvrages à lire, de cartes

de géographie, d'objets d'art, de rafraîchissements, de gâteaux, de fruits de toute nature. On ne paie que la consommation, les journaux et les objets qu'on veut acheter ; le reste est distribué *gratis*, sauf à le rendre quand le commis repassera. L'américain parle peu, il pense à ses affaires. Souvent, dans un wagon comble, vous n'entendez rien, on dirait qu'il n'y a personne ; le froissement des journaux qu'on plie ou qu'on déplie, la page qu'on tourne ou que l'on ouvre avec le coupe-papier, sont les seuls bruits qui avertissent qu'on n'est pas seul. En revanche, il faut se faire à l'odeur du tabac, à la fumée des pipes et des cigares. Tout le monde fume, et tout ce monde est sérieux. Quelle différence avec nos wagons français remplis de tapageurs qui crient, qui chantent, qui s'invectivent, qui frappent du pied, qui jurent, qui blasphèment ou débitent des obscénités !

Par exemple, prenez garde, imprudent voyageur, ne vous endormez pas, ne soyez pas distrait, veillez sur votre bourse et sur vos bagages ! Vous êtes souvent en fort mauvaise compagnie au milieu de gens bien mis, à la mine sérieuse, qui se taisent et ne vous regardent même pas. On vous a averti à la gare de départ, on vous avertit encore en wagon par cette honorable inscription répétée cent fois : *Défiez-vous*

*des pick-pockets !* Cela est écrit en toutes lettres dans les salles d'attente, dans l'intérieur des wagons. Tous ces mylords muets avec leurs belles valises, leurs chaînes d'or et leur habit fin, font les empres-sés et les affairés à toutes les stations, entourent votre personne, la pressent de tous côtés comme la sardine au baril ; et alors, à qui mieux mieux, les jeux de main commencent : qui la montre, qui la bourse, qui le portefeuille ! Tout cela voltige, disparaît, se volatilise dans l'air. Quand vous saisissez le voleur la main pour ainsi dire au sac, l'objet enlevé n'est déjà plus en sa possession. La foule innocente qui vous entoure, voire même les agents de police, s'il y en a, tout ce monde hausse les épaules et vous tourne le dos en disant : ce n'est rien, *c'est une raffle !* Suivez de près le voyou commissionnaire qui porte votre malle ou votre sac de voyage, car tout cela file avec une telle rapidité, qu'à un moment donné et pour peu que vous vous attardiez à répondre à un compère du filou, qui vous interpelle à dessein, tout s'évanouit en un clin d'œil, et vous restez là ébahis, pétrifiés, ahuris, les bras pendus, la langue prise au palais, les yeux grand-ouverts, ne pouvant et ne sachant articuler aucun mot.

J'ai remarqué en Amérique, et plus tard en Alle-

magne, dans les chemins de fer, un usage bien simple et qui peut faire éviter de grands malheurs. Un train ne quitte jamais une station sans se faire annoncer en même temps à la station suivante. Un appareil télégraphique met en communication directe et instantanée deux timbres sonores, de fort calibre, sur lesquels un triple coup de marteau annonce le départ du train. Combien de catastrophes auraient été épargnées en France depuis quelque temps si notre suffisance n'avait pas cru s'humilier en adoptant les usages de l'étranger ! Plusieurs de nos compagnies cependant se sont empressées d'établir les timbres sur leur réseau. Nous ne pouvons que les en féliciter.

La locomotive américaine est plus élégante que la locomotive française, sauf peut-être la cheminée, dont l'extrémité, démesurément élargie et recouverte de lames d'acier en forme de cône, donne à la machine l'aspect d'un monstre. Le sifflement des locomotives américaines me rappelait les mugissements du taureau. En France, le sifflet strident de nos machines, qu'on ne distingue pas toujours suffisamment au milieu du bruit d'une grande gare, est l'unique signal d'approche qui avertisse les voyageurs et les employés. En Amérique, chaque machine est munie d'une cloche en laiton semblable à celle des bateaux

à vapeur ; la cloche sonne l'alarme tant que la machine est en mouvement. Rien n'est curieux et étourdissant comme le bruit des cloches de tant de locomotives qui se croisent à tout instant. Il est impossible que les passants, car une gare est un chemin public, ne soient pas prévenus contre tout danger.

Le lecteur me permettra de parler d'un appareil des locomotives américaines qui peut-être a préservé bien des vies, c'est le chasse-pierre.

Chez nous, le chasse-pierre consiste en deux barres de fer verticales qui le plus souvent manquent l'objet renversé sur la voie, et alors cet objet est broyé sous les roues de la machine et peut même occasionner un déraillement ; ou bien elles le lancent en avant au risque de le mettre en pièces. En Amérique, le chasse-pierre a la forme d'un large soc de charrue recouvert de fortes lames de laiton et d'acier alternées pour le rendre plus élégant. L'appareil rase en quelque sorte les rails. Qu'un obstacle se présente, le chasse-pierre, évasé jusqu'à la base, prend l'objet à revers et le dépose à côté de la voie, sans l'endommager quand la vitesse est ralentie, sans le broyer quand le train marche à toute vapeur. On m'a dit qu'on avait employé ce système dans le chasse-neige des montagnes, en France ; pourquoi

ne l'emploirait-on pas sur les voies si frayées de nos vastes plaines et dans nos gares, où les accidents sont si nombreux et toujours si graves ?

Je reprends le fil de ma narration. — Après quelques heures d'*express*, j'arrivai à Albany, grande ville située sur la rive droite de l'Hudson, à cent cinquante milles de New-York. La ligne traverse le fleuve sur un beau pont en fer, à la fois biais et sémi-circulaire. Toute cette matinée de juillet, fort belle mais très brûlante, j'eus le sévère et grandiose spectacle de plaines immenses s'étendant à perte de vue dans la direction de l'Océan, tandis que de l'autre côté de l'Hudson, une ligne de montagnes bleues aux larges dentelures, fermait au loin l'horizon. De part et d'autre c'était le désert.

Albany est le siège du gouvernement de l'Etat de New-York. Aux Etats-Unis, ce n'est pas toujours la plus grande ville d'un Etat qui lui sert de capitale, c'est la plus petite. Dans les jours de révolution, on évite les soulèvements populaires dont les grandes villes sont ordinairement le théâtre. Paris en sait quelque chose. Combien de gouvernements ont sombré dans les flots de l'émeute ! Il est bon que le chef de l'Etat et le pouvoir exécutif soient à l'abri d'un audacieux coup de main. C'est pour cette raison sans doute que le gouvernement de l'Union

réside à Washington, ville moins importante, si on la compare à New-York, à Boston, à Philadelphie, à Baltimore, à San-Francisco, à la Nouvelle-Orléans. Il en a été ainsi très longtemps en France, où la cour résidait à Versailles.

Albany n'a rien de remarquable dans ses monuments. Je n'ai gardé de cette ville qu'un souvenir pénible. Je me rendis à l'évêché, où je fus reçu.... dans le vestibule ! Il y avait au palais épiscopal un vieil évêque infirme doublé d'un coadjuteur alors en tournée. Le vénérable prélat m'envoya un de ses serviteurs me dire en mauvais français qu'à la vérité il avait vu peu de prêtres aussi bien recommandés que moi, mais que dans l'année même, des ouragans avaient renversé plusieurs églises, qu'il fallait les relever avant de s'occuper des églises étrangères. Je m'inclinai et me retirai *sans mot dire*, pardon du mauvais calembourg !

Albany est pourtant le plus riche diocèse de l'Amérique du Nord. Je ne m'en suis pas aperçu ! Mais je ne pouvais me plaindre, je savais déjà que les pauvres auront le privilège presque exclusif de bâtir mon église. Evidemment, je n'étais pas dans ma vocation à Albany ; je n'avais qu'à partir. Et pour que tout y fût complet, comme épine du métier, je m'accuse de m'être laissé aller à une faiblesse.

Mes pauvres mains, émaillées d'ampoules pour avoir porté trop longtemps ma lourde valise, me faisaient horriblement souffrir ; je me surpris à pleurer comme un enfant ; je crois que l'humiliation y fit autant que la douleur. On sent bien toutes choses, à quinze cents lieues de son pays...., même les ampoules ! Ce n'est pas la première fois que j'ai pleuré pour mon église, j'en avais bien vu d'autres.... dont je ne me suis pas vanté, sans compter ce que me réserve l'avenir ! Toute bonne vocation doit être arrosée par les larmes.

Le Père Recteur de New-York m'avait donné l'adresse des PP. Jésuites de Troy, localité située à six milles d'Albany. Je courus vers ces bons religieux, mes protecteurs et mes soutiens naturels. Ils desservaient la paroisse Saint-Joseph, nom béni et de bon augure. Arrivé à la gare, je montai dans le train de Troy. Un grand Monsieur, marquant la cinquantaine, à l'air grave et doux, se trouvait dans mon compartiment, en face de moi. Je hasardai les quelques mots anglais de mon pauvre répertoire pour lui faire comprendre que je me rendais à Troy, à la paroisse Saint-Joseph, chez les PP. Jésuites. Il se mit à sourire et me répondit en bon latin : — Je vais à Troy moi-même, je vais aussi chez les Jésuites. Je connais particulièrement le P. Curé de

Saint-Joseph, je vous présenterai ; vous serez bien reçu. — Je respirai un peu et me remis à la confiance. Arrivés à Troy, nous descendimes du train. Mon charitable compagnon de voyage voulut absolument porter ma valise, il avait remarqué l'état de mes pauvres mains. Le trajet ne fut pas long. En entrant au presbytère, mon guide se tourna vers moi et me dit avec bonté : — Le curé de Saint-Joseph, c'est moi ! Soyez le bienvenu ! Avant que vous m'exposiez le but de votre visite, nous allons déjeuner ; vous en avez autant besoin que moi, et il est temps ! — Il était une heure. Le bon Père fit signe à sa servante. La table est dressée et le déjeuner est servi. Après l'action de grâces, le Père examina mes papiers, me remit sa bonne offrande et me fit reconduire à la gare par son domestique. C'est ainsi, je l'ai éprouvé cent fois, que Dieu récompense les petits riens endurés pour sa gloire. Les épreuves seront toujours la meilleure garantie du succès.

Je revins à Albany attendre le train de Boston qui partait à une heure du matin. Je profitai des longues heures de la soirée pour aller au pensionnat du Sacré-Cœur, éloigné de deux milles. Ce bel établissement, aux abords princiers, comme celui de Manathanville, comme tous les *Sacré-Cœur* du

monde, est délicieusement caché sous les grands bois, dans une solitude charmante. C'est là que reçoivent une éducation distinguée ces nombreuses jeunes filles qui seront un jour les mères de la patrie. N'en déplaise à nos libres-penseurs, c'est là que se préparent ces types achevés de la femme forte. Mais ils le savent bien, puisque les premiers ils s'empressent de confier leurs propres filles aux maisons d'éducation tenues par des religieuses. Si on pouvait déplorer quelque chose dans la formation de ces jeunes chrétiennes, ce serait peut-être la nécessité imposée par les exigences du siècle, de compléter les connaissances acquises par ce qu'on est convenu d'appeler les arts d'agrément. Je veux parler surtout de la danse et de cette musique efféminée qui sentent de près ou de loin les mœurs de la décadence. Le malheur, pour l'Amérique, est de prendre, avec notre civilisation, les vices qui l'accompagnent.

Les religieuses du Sacré-Cœur et leurs élèves étaient en vacances. Ma visite fut peine perdue. De retour à Albany, je passai les longues heures de la nuit aux abords de la station. Le moment du départ approchait, le guichet des voyageurs demeurait fermé, point de distribution de billets, j'attendais en vain. Pour ne pas manquer le train, je m'aventurai

à travers ces lignes d'une grande gare, chargées alors de voitures et de locomotives, au risque de me faire écraser. J'allais d'un train à un autre, demandant celui de Boston. Ma mauvaise prononciation faisait hausser les épaules aux employés, on me tournait le dos. Je m'adresse enfin à un colosse de conducteur qui déjà montait à son fourgon, le train allait partir : — *For Boston*, lui dis-je en l'abordant. — *För Bostn !* reprit-il de sa grosse voix, *yes, yes !* — J'escaladai un wagon, on me régla le prix de place, et, content comme un pinson qui échappe à l'épervier, je m'installai dans un coin, disposé à prendre un pauvre repos chèrement acheté.

Mais, comment me laisser aller au sommeil, au milieu d'étrangers à la mine plus ou moins suspecte ? D'un autre côté, je me sentais tenu en éveil par les aventures de la journée et par la sauvage beauté des sites que je distinguais encore dans le demi-jour d'une belle nuit. Au reste, l'aurore naisante flottait déjà sur l'horizon du Nord, un peu vers l'Orient. Il ne faut pas oublier que nous étions aux premiers jours de juillet, où les nuits sont de courte durée, où les derniers reflets du crépuscule donnent la main aux premières lueurs de l'aube matinale. Nous partons : nous voici bientôt en pleine solitude :

des vallées profondes, des monticules qui deviennent des montagnes, des forêts, des déserts, pas une habitation, une ligne impossible jetée à travers les torrents qui mugissent; des ouvrages de ponts, les uns achevés, les autres provisoires; des transes mortelles de rouler aux précipices sur lesquels nous passons et repassons avec des précautions infinies. Tels furent les incidents de ce beau voyage; il y a de belles horreurs!

Il est sept heures du matin. Springfield! C'est une ville de 50,000 habitants, siège d'un évêché, sur les bords du Connecticut, large rivière qui a donné son nom à un Etat. La gare est littéralement dans la boue, à peu près inabordable pour les piétons. Les environs de Springfield sont peuplés de Canadiens qui parlent français. Ces bons Canadiens réclament des prêtres catholiques; je voudrais pouvoir les visiter. Si jamais la Révolution nous chasse de France, M<sup>gr</sup> l'évêque de Springfield et l'archevêque de Boston nous tendront la main et seront heureux de nous confier tous ces nouveaux diocésains que leur envoie, chaque année, l'émigration.

Les plaines s'élargissent, la campagne se peuple, voici quelques belles routes, elles sont rares en Amérique. Voici quelques équipages, on se croirait en Europe. L'horizon bas, immense, tant soit peu

brumeux, malgré la splendeur d'un beau jour, se dessine dans la direction de l'Est, c'est le voisinage de l'Océan. Des plaines et des plaines encore, jadis couvertes de forêts ; les troncs séculaires sont restés coupés à hauteur d'homme, on n'a pas pris la peine de les déraciner. Quel beau champ de bataille pour l'infanterie ! Je me souvenais des régiments autrichiens retranchés, à Sadowa, dans une forêt abattue, soutenant tout l'effort de l'armée prussienne par une résistance héroïque et désespérée qui faillit devenir la victoire. A quoi tient la destinée des empires ! La Prusse, vaincue à Sadowa, nous n'aurions pas eu Sedan et les désastres de la guerre de 1870-71.

Boston ! Huit cent mille âmes peuplent cette grande cité, assise au fond d'une baie qu'une langue de terre sépare de l'Océan. Comme dans toutes les grandes villes maritimes, des navires sans nombre, ancrés dans le port ou amarrés le long des quais ; des avenues immenses, des rues encombrées de magasins, des lignes de fer divergeant de ce grand centre de la vie commerciale et portant aux extrémités du continent les produits débarqués dans cet autre vaste port de relâche ! On dit que Boston est la ville d'Amérique qui ressemble le plus à nos villes européennes ; c'est bien possible. Les émigrants de l'Europe l'ont bâtie, et c'est une des plus anciennes.

Boston a peu de monuments remarquables. La cathédrale catholique est une église gothique fort ordinaire, assez vaste et placée de travers, à côté d'une large avenue. J'ai vu sur une éminence dominant le port, un obélisque de granit, haut de cinquante pieds. élevé à la gloire des armées du Nord après la guerre de la Sécession. Quatre soldats de marbre blanc, de diverses armes, figurant l'armée de l'Union, décorent la base du monument. Les noms des batailles sont inscrits en bas-reliefs sur les faces du piédestal ; c'est presque toute l'histoire militaire de la jeune Amérique.

Boston serait pour ainsi dire une ville morte, n'était le mouvement du port et des quartiers commerçants. Son Broad-Way rappelle, sur une certaine étendue, la vie, le mouvement, l'agitation de celui de New-York. Boston avait un charme particulier pour moi. Le souvenir de notre illustre cardinal de Cheverus y est encore vivant, après plus d'un demi-siècle ; sa charité et les œuvres qu'il a laissées y témoignent longtemps en faveur de sa grande mémoire. Pour exciter la sympathie, je n'avais qu'à observer que le neveu du cardinal, M<sup>gr</sup> George Massonnais, évêque de Périgueux, m'avait conféré la consécration sacerdotale.

Me voici en route pour Burlington, ville princi-

pale de l'Etat de Vermont. Toujours le désert, des montagnes, des torrents, des rivières, quelques rares gros villages bâtis en bois. En Amérique, on a vite bâclé sa maison ; c'est l'affaire de quelques jours. Le bois abonde, les locomotives chauffent avec du bois. Cela coûte peu, la main-d'œuvre est diminuée, on est logé à peu de frais. C'est une bonne fortune dans un pays où tout est pour ainsi dire éphémère, où l'on ne fait que camper pour s'enrichir, où le commerce et l'industrie sont nomades. Les chemins de fer transportent la charpente toute préparée, les ouvrages de menuiserie complets. La maison est prête à l'avance, on ne fait que la déballer et la monter, en attendant l'époque prochaine où le patron la démontera pour aller la planter ailleurs. *Les rivières, les fleuves, a dit Pascal, sont des routes qui marchent* ; on leur confie les arbres de la forêt, les madriers, les planches liées en faisceaux, et tout cela arrive à point nommé avec la marque de fabrique. Le marbre et le granit ne manquent pas dans les montagnes du Vermont, mais ce sont des matières trop dures à travailler, trop lourdes et trop coûteuses à transporter. Il y a des villes entières construites en bois. Aussi, quand l'incendie se déclare, il prend aussitôt des proportions effrayantes et dévore en quelques heures des

quartiers immenses, quelquefois toute la ville ! Qui ne se souvient des désastres de Chicago ?

Pour la seconde fois, nous rencontrons le Connecticut, mais à deux cent milles au-dessus de Springfield. Tantôt le fleuve roule avec fracas comme un immense torrent au milieu des montagnes, tantôt des plaines riantes et couvertes de pâturages s'ouvrent sur ses deux rives, et alors le Connecticut calme et profond charrie avec majesté les milliers d'arbres confiés à ses eaux.

Station au milieu de la savane, changement de train. — Je ne comprends personne, personne ne me comprend. Après mon billet de place qui parle pour moi, je n'ai que le langage des signes et Dieu ne l'a point confondu comme celui des langues. D'une extrémité du monde à l'autre il est partout le même. C'est une des démonstrations de l'unité de la race humaine. Tout cela est providentiel. Que deviendrais-je dans ces solitudes, si la moindre distraction, la plus petite inattention m'emportaient à deux ou trois cents lieues dans une direction inconnue ? Dieu veille et son ange m'accompagne.

Des gorges profondes, des ravins, des tranchées énormes, des cours d'eau tributaires des lacs du nord ou des fleuves de l'est... Nous sommes dans la région des carrières de marbre blanc du Ver-

mont. Ces carrières occupent une infinité de bras et nourrissent des centaines de familles. Je découvre bientôt à l'horizon dans le nord-ouest la nappe argentée du lac Champlain, ainsi nommé du navigateur français qui l'a découvert, le même qui fonda Québec, la capitale de la Nouvelle-France. Au loin de hautes montagnes, dont la cime est voilée de nuages, descendant jusqu'au lac. Au nord et à l'est de vastes plaines, dans lesquelles apparaît couronnée de verdure la gracieuse ville de Burlington. Ce charmant pays du Vermont, qu'on a appelé la Suisse de l'Amérique du Nord, tire son nom des vertes forêts et des riants pâturages qui tapissent le flanc de ses montagnes.

Burlington, sur le lac Champlain, est une ville de vingt-cinq mille habitants, siège d'un évêché catholique, un français en est évêque. La cathédrale est du style gothique, modeste dans ses décors et dans ses proportions, à peineachevée. Le palais épiscopal ne vaut pas un de nos bons presbytères de campagne. C'est là que demeure un saint évêque missionnaire, M<sup>gr</sup> de Goësbriand, breton d'origine. Une quarantaine de prêtres forment tout son clergé. Je n'oublierai jamais ce bon évêque, jeune encore, mais déjà vieilli par les labeurs de l'apostolat au milieu des sauvages du désert, j'allais dire parmi les

sauvages civilisés des grandes villes plus difficiles à convertir que l'enfant de la solitude. D'une taille au-dessus de la moyenne, il avait la physionomie douce et les manières distinguées d'un châtelain de France. Je me fis annoncer, et quand j'entrai dans le jardinet qui précède l'habitation de l'évêque, Monseigneur vint au-devant de moi et voulut abaisser la majesté du pontife jusqu'à mettre la main à mes hardes de voyage pour me soulager un instant. Je portais écrit sur mes traits sans doute mon état de fatigue extrême. Qu'il y a loin de cette simplicité de l'apôtre à la morgue anglicane qui m'avait humilié tant de fois ! Ah ! cette main d'évêque qui sème l'Évangile depuis trente ans dans ces déserts, je m'agenouillai devant elle, je la baisai avec respect et n'acceptai d'elle d'autre office que celui qu'elle remplissait chaque jour, l'office de bénir !

C'était un vendredi soir, Monseigneur m'invita à sa table. Du pain noir, de l'eau, une omelette et quelques fruits, tel fut le menu de ce pauvre repas. On m'offrit un peu de vin, je refusai, personne n'y toucha, pas même l'évêque. Monseigneur est connu dans ces contrées sous le nom de *l'évêque pauvre*.

Monsieur de Saint-Exupéry, vicaire-général de Périgueux, de douce et sainte mémoire, mort depuis peu, avait eu la bonté de me recommander à M<sup>sr</sup> de

Goësbriand, dont il avait été le condisciple au séminaire de Saint-Sulpice. Voici sa lettre :

« MONSIEUR.

» Votre Grandeur aurait-elle gardé le souvenir d'un ancien condisciple du séminaire de Saint-Sulpice, qui ne vous a pas oublié et est heureux de ce rappeler à vous ?

» Je prends la liberté, Monseigneur, de vous adresser un de nos bons curés, qui va dans votre riche Amérique implorer la charité publique. Placé à la tête d'une nouvelle paroisse de sept mille âmes dans un faubourg de Périgueux, et au milieu d'une population presque toute ouvrière, il a vu l'église provisoire érigée en cette paroisse détruite en quelques instants par un violent incendie. Son zèle n'a reculé devant aucune démarche ni aucun sacrifice pour en construire une nouvelle appropriée aux besoins de cette nombreuse population. Mais les années malheureuses que nous traversons en France ont tari la fortune publique, et les besoins sont devenus si nombreux et si urgents de toutes parts que la charité de nos concitoyens ne peut y suffire.

» Le bon curé se trouvant dans l'impossibilité de continuer son œuvre, et désolé de laisser une église aux trois quarts construite, a eu l'héroïque pensée

de traverser les mers pour aller chercher au loin les secours qui lui manquent.

» Permettez-moi, Monseigneur, en souvenir de notre vieille amitié du séminaire, de le recommander tout particulièrement à Votre Grandeur, et de la prier de vouloir bien le recommander de même auprès de ses vénérables collègues de l'épiscopat d'Amérique et aux personnes riches et influentes qui pourraient lui venir en aide.

» Daignez, etc.

» M. DE ST-EXUPÉRY, *vic. gén.* »

Monseigneur de Goësbriand se souvint très bien du jeune et blond abbé Maxime, dont le caractère vif et enjoué charmait tous ses condisciples tandis que sa tendre piété les édifiait. Monseigneur pensait comme nous, M. de Saint-Exupéry aurait dû mourir évêque.

Après m'avoir donné l'obole du pauvre, M<sup>sr</sup> de Goësbriand m'envoya à M<sup>sr</sup> Rapp, ancien évêque de Cleveland, retiré à Saint-Albans, sur les bords du lac Champlain. Saint-Albans est une délicieuse bourgade peuplée de Canadiens et d'Irlandais, tous bons catholiques. M<sup>sr</sup> Rapp, malgré ses soixante-dix-sept ans, était encore le missionnaire le plus ardent et le plus infatigable de l'Amérique du Nord. Grand, maigre,

bien planté, les yeux pleins de feu dans une physionomie respirant la bonté et la douceur, ce vétéran des missions est là debout, comme un chêne que les tempêtes d'un demi-siècle d'apostolat n'ont pu renverser. M<sup>gr</sup> Rapp est Français, Picard d'origine, si je ne me trompe. Il est rompu au travail et à la fatigue comme tous nos hommes du nord. Tempérament de fer, austère comme un apôtre, Monseigneur se couche tard et se lève à quatre heures. Il ne boit ni vin ni liqueurs et semble se fortifier avec les années. Jamais sa voix n'a été plus fraîche et plus éclatante, jamais sa vivacité proverbiale n'a été plus enjouée et plus entraînante. On dirait une imagination du midi.

Et pourquoi M<sup>gr</sup> Rapp ne boit-il pas de vin ? Ah ! c'est toute une histoire. Ici, les pauvres canadiens et irlandais s'en donnaient à cœur joie, les femmes surpassaient souvent les hommes dans l'avidité des liqueurs énivrantes. De là les querelles dans le ménage, les emportements, les mauvais traitements, la paresse, la ruine, la misère, et par suite l'abandon des devoirs religieux. Les habitants des pays qui ne produisent pas de vin sont, dit-on, plus ou moins portés à l'ivrognerie, chacun jase là-dessus en Europe, et les proverbes vont leur train. Monseigneur s'est mis à l'œuvre pour extir-

per ce mal invétéré, et comme le divin Sauveur, en demandant le sacrifice il a commencé par donner l'exemple. Il a fondé l'œuvre de la Tempérance, devenue populaire dans toute l'Amérique du Nord. Tout membre de la Tempérance dit un éternel adieu à toutes les boissons fermentées, et ce qui serait réputé impossible parmi nous, est pratiqué ici avec joie, tant la foi est simple et vive chez ces bons catholiques ! L'œuvre de la Tempérance est pour ainsi dire la sainte toquade de l'évêque missionnaire, il en parle sans cesse, il y revient toujours, c'est là, dit-il, son *delenda Carthago*. — Voulez-vous un trait entre mille raconté par lui-même ?

Un riche protestant de l'île Lamothe, sur le lac Champlain, se moquait un jour d'un voisin, bon catholique, lequel, bien que très pauvre jusque là, venait de donner cinquante dollars à l'évêque pour la construction de son église paroissiale. — Cet évêque te rui-nera, pauvre imbécile, trop crédule que tu es, disait le protestant. — Tu crois, répondit le catholique ; eh ! bien, je vais te prouver qu'il m'enrichit tous les jours. Tu me connais ; il y a quelques années à peine, je rentrais chaque soir au logis, ivre et furieux, n'ayant rien gagné de la journée, après avoir dépensé au cabaret le peu d'argent que je possédais ;

je battais ma femme et mes enfants qui me demandaient du pain. La misère, la honte, le désespoir étaient mon partage et celui de ma famille. L'évêque est venu, je l'ai écouté, je ne bois plus, je travaille, je gagne quinze dollars par semaine, rien ne manque à la maison, je suis heureux. Tu dois t'apercevoir que je suis plus rangé qu'autrefois. Aussi, par reconnaissance, j'ai donné cinquante dollars à l'évêque pour notre église, et si par hasard, mon cher, tu étais dans le besoin, je me fais fort de t'en avancer cinq cents tout de suite. Tu vois que l'évêque m'a enrichi !

Je devais retrouver plus tard M<sup>sr</sup> Rapp à Montréal, présidant une belle cérémonie de l'œuvre de la Tempérance dans l'église Notre-Dame, et m'offrant avec une grâce charmante l'insigne honneur de donner la bénédiction du T.-S. Sacrement à une multitude de convertis sincères, dont la plupart n'avaient pas bu de vin depuis quinze ou vingt ans. Décidément, les dictons populaires *qui a bu boira, serment d'ivrogne*, sont faux en Amérique. C'est par leurs travaux et leurs exemples que les hommes apostoliques civilisent les peuples, et la France, ce grand missionnaire de Dieu, est toujours à l'avant-garde avec ses héroïques enfants.

Lors de mon passage à Saint-Albans, le vieil évêque

préparait la fête de l'Adoration perpétuelle. Il était rayonnant de joie, il avait passé la nuit au confessionnal et venait de recevoir de France un nouveau missionnaire qu'il envoyait pour la première fois à ses chers Canadiens des montagnes du Vermont.

Je n'étais plus qu'à une faible distance du Canada. Il me tardait de fouler cette terre autrefois française et qui l'était restée par le cœur et les traditions. La voie ferrée s'enfonce de nouveau dans des vallées tortueuses, longe et franchit des cours d'eau encaissés dans les rochers; je me croyais aux gorges de Fiers en Savoie. Peu à peu les collines s'abaissent, les plaines commencent, c'est le Canada. A Saint-Jean, nous passons le Chambly sur un pont de tréteaux percé à jour; les eaux noires de cette rivière coulent calmes et unies comme une glace dans le Saint-Laurent.

On rencontre à chaque pas, dans ces parages, les noms de nos villes de France que les Anglais n'ont pas supprimés, tels que Paris, Versailles, Montpellier, etc. Les émigrants de chaque nation ont donné les noms des villes de leur patrie à chacune des colonies qu'ils ont fondées, telles que Berlin, Syracuse, Amsterdam, etc., etc.

Tout à coup la scène change, le train est envahi par une foule de gens qui parlent français, je suis

au milieu des Français du Nouveau-Monde. C'est l'entrain français, c'est la gaité française, moins la cynique impiété et la grossièreté de quelques-uns de nos wagons français. Je pourrais porter ma soutane, l'habit religieux serait à l'aise ici. On me reconnaît à ma tournure de révérend, tout le monde me salue, tout le monde s'incline, tout le monde s'empresse autour de moi, je me sens dans la vraie France catholique !

## V

## MONTRÉAL.

Le St-Laurent. — Ville de Marie. — Pont du chemin de fer. — Montréal. — La Paroisse. — Arrivée au Séminaire. — M. Barbarin. — Les Sulpiciens. — M. Baile et ses confrères. — Les Petites-Servantes des Pauvres. — Chapelle de Bon Secours. — Souvenir de l'Exposition de 1878. — Départ de M. Barbarin. — M<sup>gr</sup> Bourget, évêque de Montréal. — Les Sœurs de la Congrégation. — L'île St-Paul. — Esprit français des Canadiens. — Montcalm. — François I<sup>er</sup> et le Canada. — Place Jacques-Cartier. — Procession de l'Assomption. — La *Marseillaise* à Montréal. — L'île Saint-Jean-Baptiste. — Les Canadiens et la guerre de 1870-71. — Le club des réfugiés français.

Un large ruban d'or et d'azur scintille à l'horizon sous les feux du soleil couchant ; c'est le Saint-Laurent. Une montagne isolée couronne le fleuve, c'est le *Mons regalis*, la montagne royale aperçue tout d'abord par les navigateurs français. A ses pieds est bâti Montréal, qui lui doit son nom ; c'est la ville de Marie, *Marianopolis*. La montagne et la ville s'élè-

vent dans une grande île formée par les branches de l'Ottawa, rivière tributaire du Saint-Laurent. Ce sont les Sulpiciens qui ont donné à Montréal le nom de *Ville-de-Marie*. Ce doux nom lui est resté en religion et dans les affaires commerciales. L'évêque signe *Episcopus Marianopolis*, et la principale banque de la ville porte le nom de *Banque de Ville-de-Marie*. J'arrive donc en plein chez la Sainte-Vierge, c'est d'un bon augure pour moi.

Voici le fleuve dans toute sa majesté ! Il fut découvert par Jacques Cartier, le 10 août, fête de saint Laurent, de là le nom que les Anglais ont respecté. Devant Montréal, le Saint-Laurent n'a pas moins d'une lieue de large. Un pont de fer porté par vingt-sept piles de granit, long de trois milles, relie les deux rives du fleuve ; il est exclusivement réservé au chemin de fer. Les trains s'engouffrent dans une immense galerie quadrangulaire, où l'obscurité est traversée de distance en distance par l'éclair rapide d'une ouverture pratiquée à la partie supérieure. Ce pont gigantesque manque d'élégance, mais qu'importe ? il a pour lui la solidité. C'est l'unique pont du Saint-Laurent. Il serait à regretter peut-être qu'il ne serve pas aux piétons, mais avec sa longueur démesurée et son isolement profond, il deviendrait le théâtre de bien des crimes.

Montréal est une ville à la fois française et anglaise, plutôt française. Le peuple indigène parle français, les étrangers et les descendants de race irlandaise parlent anglais. La ville a de beaux quartiers, quelques beaux édifices et possède une population de cent cinquante mille habitants. L'animation des rues, assez vive à certains jours et à certaines heures, laisse généralement à désirer. Le port reçoit les plus gros navires de commerce, malgré son éloignement de la mer. Dans sa partie supérieure, le Saint-Laurent, comme la plupart des fleuves du nord, a des rapides très dangereux pour la navigation, à cause des innombrables écueils cachés sous ses eaux. Les pilotes les plus expérimentés pour les franchir sont encore les sauvages, rares débris des puissantes tribus des Algonquins, des Iroquois et des Hurons, qu'il fallut déposséder par la conquête et que les Européens ont presque entièrement exterminés.

La principale, disons mieux, la plus importante des églises de Montréal est l'église Notre-Dame, avec ses deux tours carrées peu élégantes, surmontées de lourds clochetons. Riche et bien tenue, elle peut contenir douze mille fidèles, grâce à ses tribunes superposées. C'est l'église des Sulpiciens ; on l'appelle généralement *la Paroisse*, ce mot dit tout.

C'est l'église mère de toutes les églises de la ville. Il y a aujourd'hui à Montréal plus de vingt paroisses ou églises paroissiales.

C'est le 11 juillet que par une froide matinée je me présentai au séminaire de Saint-Sulpice. C'était un jour de dimanche. Les rues étaient presque désertes, je m'aperçus bientôt que les églises regorgeaient de monde. La messe paroissiale venait de commencer, les Sulpiciens étaient au chœur ; il n'était resté au séminaire qu'un vénérable membre de la Congrégation, souffrant et âgé, du nom de Barbarin. Ce saint prêtre, dont j'aurai à parler dans la suite, était Français, Marseillais d'origine, de l'antique famille des Barberini, de Rome, qui a donné plusieurs Papes à l'Eglise. Il me reçut avec bonté, me retint dans sa chambre jusqu'à l'arrivée de ses confrères et me conduisit ensuite chez M. le Supérieur.

Je voudrais pouvoir dire des Sulpiciens de Montréal tout le bien qu'ils méritent, mais je sens d'avance qu'ils resteront toujours au-dessus de tous les éloges. Directeurs des séminaires, prédicateurs de la parole sainte, guides des âmes dans les voies de la perfection, fondateurs de congrégations pieuses, curés des paroisses, aumôniers des couvents, des hospices et des prisons, distributeurs des secours

de la charité, ils se sont attribué tous les rôles du zèle sacerdotal. Ils sont les vrais pères de la patrie, les Canadiens les considèrent ainsi. Ils sont respectés, ils sont aimés, on les salue avec empressement quand on les rencontre dans les rues, qu'ils s'en aillent à pied ou montés dans leur modeste voiturin visiter les pauvres et les malades, porter aux églises ou aux maisons religieuses le tribut de leur ministère. Ils sont riches, mais les premiers ils ont mis le pied sur une terre inhospitalière dont ils avaient le droit de prendre possession, qu'ils ont convertie, colonisée, couverte d'églises et d'établissements de bienfaisance. Et maintenant, toujours simples dans leur tenue, dans leur humble cellule, jusqu'à la table frugale où ils s'assoient et sur laquelle n'abondent ni les mets délicats ni les vins exquis, ces millionnaires à la soutane rapée, dont le feutre a roussi sur leurs fronts ridés et dénudés, nourrissent du pain de la parole et de celui de la charité une ville immense.

Comment se fait-il qu'avec une si grande fortune les Sulpiciens n'ont pas mis fin à mes périgrinations et à mes fatigues ? La chose n'a pas été possible. La loi anglaise leur défend de donner plus de cent dollars aux œuvres étrangères. Aussi n'ont-ils jamais enrichi leurs confrères de France. Ils me les

ont donnés ces cent dollars et au-delà, avec trois mois d'hospitalité généreuse. Chaque année ils entament le capital et on pourrait prévoir l'époque où les saints excès de leur charité auront peut-être amené leur ruine.

M. Barbarin me présenta à M. Baile, supérieur du séminaire. M. Baile était originaire de l'Ardèche. Il me reçut avec d'autant plus d'empressement que j'arrivais à lui sous la haute recommandation de mon Evêque, ancien sulpicien et ancien vicaire-général de Viviers. Ce vénérable vieillard, la tête et le cœur de toutes les maisons sulpiciennes de Montréal, est le type de la vie austère et régulière de tous les supérieurs de Saint-Sulpice. Debout à quatre heures en été, à cinq heures en hiver, il n'a jamais manqué d'assister au saint exercice de l'oraison du matin au milieu de ses confrères, sauf le cas de maladie ou les cas très rares qui l'ont appelé quelquefois au-dehors.

Il y avait autour du vénéré supérieur tout un sénat de saints prêtres, dont chacun avait pour ainsi dire sa charge apostolique au séminaire ou en ville. Je rends hommage à tous pour leur intarissable bonté et pour le concours généreux qu'ils m'ont prêté dans mes quêtes ; je leur dois en partie le petit succès qui devait couronner mes efforts. Qu'ils

me permettent de parler de leurs personnes avec tout le respect dû à leurs vertus, et de leurs œuvres avec l'admiration qu'elles ont excitée à Montréal. Je ne citerai que ceux que j'ai plus spécialement connus.

Et d'abord M. *Arraud*, de Bordeaux. — M. *Arraud* est resté Bordelais quand même. Tout naturellement et malgré les nombreuses années de son lointain exil, il connaissait mieux que moi l'histoire de sa ville natale. Avec quel bonheur il m'entretenait de son beau fleuve, de son magnifique port de Bordeaux si fréquenté, de ses monuments, de son vieux clergé bordelais et des souvenirs qui le rattachaient à notre Périgord ! J'ai eu l'honneur de le remplacer quelquefois dans ces ferventes communautés religieuses qu'il avait façonnées avec tant de charme et de distinction à toutes les vertus de la vie intérieure.

M. *Granjon*, l'aimable économie du séminaire. Il eut le talent assez rare peut-être de me faire oublier pendant trois mois que j'étais le pensionnaire à titre gratuit et obligé de la maison dont il administrait si bien les intérêts temporels.

M. *Rousselot*, le zélé et si distingué curé de la grande Paroisse. Il me fit l'honneur de la grand-messe et de sa chaire paroissiale, un jour de diman-

che. Je ne puis l'oublier, car il se proposait de me faire connaître et d'exciter en ma faveur la pieuse libéralité de ses paroissiens.

M. Picard, l'excellent auteur du *Trésor des âmes pieuses*, le fondateur de l'*Association de Prières*, qui compte dans Montréal plus de cinquante mille membres, le promoteur et directeur des *Petites-Servantes des Pauvres*, admirable congrégation digne des Filles de la Charité, sous la livrée du monde. Les Petites-Servantes des Pauvres, choisies dans tous les rangs de la société, s'associent et se lient entr'elles par des vœux de religion pour la visite et le soin des malades pauvres. Elles vont à domicile, se succèdent le jour et la nuit au chevet des mourants, préparent la visite du prêtre, ensevelissent les morts, se chargent des funérailles comme elles se sont chargées des soins et des remèdes pendant la maladie, accompagnent leurs chers défunts à l'église et au cimetière, prient et font prier pour les âmes qu'elles ne veulent abandonner qu'après les avoir mises en possession de la gloire céleste. Il y a dans cette pieuse congrégation des éléments sérieux d'un essaim de jeunes religieuses qui tôt ou tard peut-être se rangeront sous la bannière des Filles de Saint-Vincent de Paul. Je leur dois un hommage particulier de reconnaissance pour m'avoir donné abondam-

ment dans celles de leurs réunions que j'ai eu l'honneur de présider. Elles ont été plus d'une fois mes auxiliaires, et, du consentement de leur vénéré Directeur, elles m'ont fait remettre, comme gage d'affectionné souvenir, un diplôme d'association de prières et de mérites pour les Enfants de Marie de ma paroisse.

M. Picard, prêtre à l'imagination ardente, au zèle dévorant, avait rêvé une idée grandiose, une utopie sans doute, à laquelle son évêque et ses confrères n'ont jamais voulu s'associer, celle d'établir à Rome une Exposition universelle et permanente de tous les produits de l'art religieux, dont les pré-tendus revenus immenses, défrayant à la fois l'Eglise et les Etats chrétiens, devaient suffire à l'entretien matériel de la religion dans le monde entier. Je suis sûr que les partisans de la séparation de l'Eglise et de l'Etat proposeraient M. Picard pour un évêché ! On disait à Montréal que l'archevêque de Québec, homme sérieux et pratique s'il en fut, n'avait pas ri de cette singulière conception et en avait encouragé l'auteur.

M. Picard avait imaginé le sou par semaine à l'instar du sou de la Propagation de la Foi. Avec trois cent millions de catholiques dans le monde entier, on arriverait à la modeste somme de sept cent

quatre-vingt millions de francs de revenu annuel. Le produit annuel de l'Exposition universelle finirait *peut-être* le milliard...! En supposant un peu de bien-être et de bonne volonté chez tous les catholiques du monde, cette idée grandiose et bizarre ne serait peut-être pas irréalisable. Mais...! Quoi qu'il en soit, le milliard catholique annuel ne serait pas le tiers de notre fabuleux budget national, et si nous dévorons ce dernier avec des déficits qui vont toujours croissant, je doute que le budget de l'Eglise fût capable de la doter et de l'entretenir comme il convient, personnel et matériel, surtout si l'on considère que la perception et la rentrée des fonds ne saueraient être, comme les budgets civils, sous la protection et la garantie de la force armée.

M. Desmazures, l'aimable et spirituel auteur de *l'Institut des Artisans* et de *Sainte-Rosalie*. Amateur à la fois de la science sacrée et des arts, il possède une riche bibliothèque, des manuscrits, des tableaux et des objets d'art précieux. Sa chambre est celle d'un saint, d'un savant et d'un artiste.

M. Houtin, le prédicateur infatigable de la croix et du sacrifice. Ces deux mots étaient continuellement sur ses lèvres. La croix, la croix, le sacrifice ! Il en donnait le généreux exemple par sa vie mortifiée, ses prédications continues et ses œuvres de

charité. Il ne fallait lui parler ni de la Vierge qu'il aimait pourtant de tout son cœur, ni des saints et de leur puissante intercession, ni des indulgences, ni du pape ; la croix, la croix, toujours la croix ! Excitateur vigilant du premier réveil, dès les quatre heures du matin il parcourait les corridors, jetant à chaque cellule le formidable *Benedicamus Domino*. Le saint homme était bien alors la terreur des malades et des..... étrangers !

M. *Nercam*, le vaillant prédicateur des retraites ecclésiastiques du Canada. Je l'ai peu connu.

M. *Martinaud*, l'élégant et sympathique orateur de l'église Notre-Dame.

M. *Sorin*, le zélé directeur des cercles catholiques d'ouvriers, le confesseur aimé des notabilités canadiennes. Le soir, à la nuit avancée, après les chaleurs et les fatigues du jour, penché sur ma fenêtre et respirant la fraîcheur de la brise, j'aimais à écouter les beaux chants qui montaient jusqu'à moi des vastes salles du cercle catholique. Comme ils s'harmonisaient avec les bruits confus et lointains de la grande ville assoupie à mes pieds ! M. *Sorin* était là, dirigeant et surveillant les innocents plaisirs de cette belle jeunesse. Comme il aimait ses chers jeunes gens et comme il en était aimé !

M. *Tambaraud*, nom peu poétique, mais porté par un saint au cœur d'or. Fondateur de congrégations pieuses, infatigable aux bonnes œuvres bien que d'une constitution maladive, généreux et discret, M. Tambaraud faisait peu de bruit et beaucoup de bien.

M. *Giban*, le fort armé de la maison d'Israël, le missionnaire intrépide, l'économie des pauvres. Il s'effrayait de me voir réussir parce que c'était autant de perdu pour sa clientèle de malheureux. Grande et sainte jalousie dont j'étais loin de lui faire un crime !

M. *Lenoir*, le pieux et sympathique secrétaire du vénérable M. Baile. Santé délicate, qui servait mal les saintes aspirations du zèle religieux qui dévorait son âme.

M. *Rousseau*, le privilégié desservant de la chapelle de *Bon-Secours*, élevée sur les bords du Saint-Laurent, à l'endroit même où les compagnons de Jacques Cartier débarquèrent dans l'île de Montréal.

Je dois à M. Rousseau le bonheur d'avoir dit la messe plusieurs fois à Bon-Secours, et notamment le jour de l'Assomption, où je donnai la sainte communion à plus de trois cents personnes. Pendant la dernière exposition universelle de Paris, en 1878, me trouvant dans la grande salle d'ouverture qui pré-

cérait les galeries du palais, j'aperçus à droite le monument canadien tapissé de peaux d'ours et de castors, surchargé des produits du Canada. Je gravis les marches du singulier escalier en spirale qui montait au premier étage, et je me trouvai en face d'un Monsieur fort bien mis, de bonnes manières ; c'était le patron de l'exposition canadienne. — D'où êtes-vous ? lui demandai-je. — De Montréal, Monsieur, mais j'habite New-York depuis deux ans. — Vous ne me connaissez pas ? — Non, Monsieur ! — Et son regard s'illuminant tout à coup : — Vous êtes, dit-il, le Père français qui a dit la messe à Bon-Secours, il y a quatre ans, le jour de l'Assomption, et j'ai eu le bonheur de communier de votre main. — Précisément, cher Monsieur, laissez-moi vous embrasser en souvenir de votre religieux pays que je n'oublierai jamais ! — Deux grosses larmes perlèrent dans ses yeux, je venais de lui rappeler ce qu'il avait de plus cher au monde, sa patrie, sa famille et l'un des grands bonheurs de sa vie. Le temps et l'exil n'avaient pas diminué sa foi. Il me promit de venir me voir à Périgueux, en allant à Lourdes ; je ne l'ai pas revu.

Enfin, il me reste à nommer le jeune et gracieux M. *Deschamps*, le chapelain de la charmante église de Saint-Joseph. Jelui dois une soirée bien édifiante

à Saint-Joseph et l'un de mes meilleurs sermons de Montréal.

Les vénérables prêtres sulpiciens que je ne désigne pas me pardonneront, plus volontiers que ceux que je viens de nommer, de taire leurs mérites et leurs vertus; ils sont certainement tous bien dignes des éloges que j'adresse à leurs confrères.

J'ai parlé plus haut de M. Barbarin. On me mit en garde dès les premiers jours contre les élans parfois irréfléchis de sa charité. On me défendit de lui prêter de l'argent parce qu'on ne répondait pas du remboursement. Le vieux sulpicien était un musicien distingué. Il jouait du violoncelle à ravir, et souvent les *dilettanti* de Montréal avaient savouré les suaves mélodies de son instrument favori à la tribune de Notre-Dame ou dans les concerts de charité. Je me souviens de la messe du *second ton* (style de plain-chant) qu'il fit exécuter pour la dernière fois à la paroisse, le jour de l'Assomption. Il y avait là deux cents jeunes gens qui chantaient en faux-bourdon avec accompagnement d'orgue et d'instruments à corde. Les dix mille voix de la nef et des tribunes répondaient à l'unisson, c'était comme le roulement du tonnerre. Jamais je n'airien entendu d'aussi beau, d'aussi puissant, j'allais dire d'aussi formidable.

La carrière de M. Barbarin touchait à son terme. Un accident qu'on prit pour un commencement d'apoplexie, un dérangement intermittent de ses facultés mentales avertirent ses confrères que ses jours étaient pour ainsi dire comptés. Il voulait mourir sur la terre de France, près de sa vieille mère presque centenaire, qui l'appelait de tous ses vœux. La veille du jour où il dut s'embarquer, les sulpiciens étant réunis après souper dans la salle des exercices, me trouvant au milieu d'eux, ces bons pères voulaient bien me considérer comme un des leurs, M. Barbarin entra et nous fit ses adieux. Il parla d'une voix grave et solennelle des heureux jours qu'il avait passés sous le ciel du Canada, de ses œuvres qu'il laissait, disait-il, inachevées, de ses chers pauvres qu'il ne reverrait plus et qu'il recommanda en pleurant à la charité de tous. Il s'accusa humblement d'avoir peut-être mal édifié ses confrères, leur demanda pardon, les embrassa tous et disparut. La traversée le fatigua beaucoup. Il mourut peu de temps après à Marseille, où il s'était retiré.

Avant de commencer mes quêtes, je fus m'agenouiller aux pieds de l'évêque diocésain pour lui demander sa bénédiction et l'autorisation de solliciter des aumônes dans sa ville épiscopale.

M<sup>gr</sup> Bourget, évêque de Montréal, était alors malade à l'hôpital. Cela vous étonne, cher lecteur, oui, à l'hôpital ! Le préjugé malheureux que nourrissent le pauvre et surtout le riche en France contre les hôpitaux, n'existe pas en Amérique. Là-bas, quand on est malade, n'importe la classe de la société à laquelle on appartient, on trouve tout simple d'aller à l'hôpital, où l'on sait que le médecin, les remèdes, les soins intelligents et dévoués des sœurs ne manqueront point. La plus large liberté est laissée aux parents et aux amis des malades dans les visites de chaque jour.

L'évêque de Montréal, Canadien de naissance, est Français de cœur comme il l'est d'origine. D'une santé délicate, usé par un long apostolat, il passe plusieurs mois de l'année à l'Hôtel-Dieu. Le coadjuteur aimé qu'il s'était choisi, M<sup>gr</sup> Fabre, remplaçait le saint évêque dans les hautes et si multipliées fonctions du ministère pastoral. La souffrance n'avait rien ôté à l'humeur aimable et enjouée de M<sup>gr</sup> Bourget. Il me reçut avec tous les égards qu'il croyait dûs à un prêtre de France.

Après avoir examiné les belles recommandations dont j'étais porteur, Monseigneur me dit qu'il était heureux de trouver l'occasion de faire quelque chose pour la France, la mère-patrie, que toutefois je ne devais

pas me faire illusion sur le résultat définitif de ma collecte. Les provinces du Mississippi avaient été ravagées par l'inondation, l'Amérique du Nord se ressentait encore des désastres de la guerre de la Sécession, on venait d'apprendre que la ville de Chicago brûlait pour la seconde fois, enfin Monseigneur avait entrepris la construction d'une vaste cathédrale pour laquelle il réclamait journellement les aumônes de ses diocésains. La nouvelle cathédrale de Montréal était commencée sur le plan de Saint-Pierre de Rome et devait mesurer le cinquième de ses proportions.

« Je vous donnerai, ajouta l'évêque, une lettre de recommandation pour la ville et le diocèse; vous en ferez l'usage que vous voudrez, aussi bien dans les églises que chez les particuliers, et si mes diocésains se récrient, vous leur direz de ma part que c'est pour la France, et qu'en multipliant leurs bonnes œuvres, je travaille à les sauver. Vous viendrez me rendre compte de vos petits succès, et si par impossible les sulpiciens ne vous voulaient plus chez eux, venez vous installer à l'évêché, près de moi, vous serez chez vous! »

Je baisai respectueusement la main de Monseigneur et me retirai dans l'attente de la lettre que Sa Grandeur allait m'écrire. Je n'hésite pas à le dire,

sans vouloir toutefois infliger l'ombre d'un blâme, je n'en ai pas le droit: si les évêques d'Amérique auxquels je me suis adressé avaient eu cette paternelle condescendance de l'évêque de Montréal, l'église de Saint-Martin serait achevée depuis long-temps.

Un rayon d'espérance illumina mon front, le jour ne m'avait point paru aussi éclatant depuis mon départ, cette nature américaine me plaisait, le scintillement du fleuve sous les feux du soleil me disait à sa manière de reprendre courage. Il me tardait de parcourir les rues de la grande cité canadienne, de tendre partout la main ; je voyais déjà les dons de la charité se multiplier sur mon passage. Je revins au séminaire, on me félicita de la réception flatteuse qui m'avait été faite, j'eus des rêves dorés toute la nuit.

Le lendemain était un dimanche. Il faut vous dire, cher lecteur, que pour ne pas scandaliser ce bon peuple canadien, je n'ai jamais quêté le dimanche. Je devais à tous le bon exemple. Aussitôt après mon arrivée, je m'étais mis à la disposition des sulpiciens. On m'envoya ce premier dimanche dire la messe aux religieuses de la Congrégation, à l'île Saint-Paul, en amont du pont de Montréal.

La Congrégation des Sœurs de charité du Canada

fut fondée par les sulpiciens aussitôt après leur arrivée ; ils en ont gardé la direction. Elle s'étendit rapidement et compte aujourd'hui un grand nombre d'hôpitaux et de maisons d'éducation. La maison mère s'élève tout près de l'église Notre-Dame, son noviciat est très florissant. La Congrégation est très riche, mais, comme les Sulpiciens, elle paie d'énormes redevances au gouvernement. L'île Saint-Paul lui appartient tout entière. Les religieuses y ont établi une belle résidence pour celles d'entr'elles que la fatigue ou la maladie rendent momentanément improches à l'enseignement public ou au service des malades.

Une élégante nacelle vint me prendre au rivage ; quelques minutes après, j'étais déposé dans l'île, à très peu de distance de la communauté. Jardins anglais, massifs de verdure, corbeilles de fleurs, allées serpentant à travers les bosquets, rideaux de peupliers d'Italie et de la Caroline, grands bois, tel est l'encadrement des gracieuses constructions du couvent. Les bonnes Sœurs, à leur tour, m'auraient volontiers donné tout l'argent qui m'était nécessaire si leurs œuvres avaient été moins nombreuses et moins pressantes, si elles avaient eu la liberté de leurs dons. La France est aussi pour elles la mère patrie. Après une matinée pleine de char-

mes, je revins au séminaire. On chuchotait alors que le gouvernement anglais se proposait de déposséder les Sœurs de leur île bien-aimée, moyennant la modeste somme de huit cent mille piastres. Or, la piastre vaut six francs. Faite la multiplication, cher lecteur, et vous allez voir que la dépossession était presque enviable.

En dépit de la conquête et du régime relativement plus doux qui a été fait aux Canadiens, c'est l'Anglais qui est resté l'étranger. La population de Montréal parle français, a conservé les mœurs et les usages de la France. Il n'est pas une famille tant soit peu ancienne qui ne cite la ville de France de laquelle ses ancêtres sont venus. Les conquérants ont pris possession des beaux quartiers et des beaux hôtels, mais le peuple est resté Français, et il est resté Français parce qu'il est resté catholique, et il déteste la domination anglaise parce qu'elle est protestante. La devise du Canadien est toute française : *Aime Dieu et va ton chemin !* Elle exprime très bien son esprit religieux et sa fière indépendance. Le jour où la fortune venant à changer, une flotte française jetterait quelques milliers d'hommes sur les côtes du Canada, le peuple se lèverait en masse pour acclamer nos soldats, on ne brûlerait pas une amorce. Dieu sait les héroïques efforts

des derniers défenseurs de l'indépendance canadienne. Montcalm, avec une poignée de braves, que n'avaient pu abattre les rigueurs de l'hiver et de la famine, écrasait l'armée anglaise le 6 juillet 1758 ; mais, écrasé à son tour l'année suivante par des forces supérieures qui se renouvelaient sans cesse, il périt dans le combat, sous les murs de Québec. Le Canada ne tarda pas à être définitivement perdu pour la France.

C'est la royauté qui avait doté notre pays de cette belle colonie. Quand François I<sup>er</sup> songea à envoyer Jacques Cartier découvrir de nouvelles terres au nord de l'Amérique, il se serait écrit : — Quoi, le roi d'Espagne et celui de Portugal se partagent tranquillement entr'eux le Nouveau-Monde sans m'en faire part ? Je voudrais savoir l'article du testament d'Adam qui leur lègue l'Amérique ! — Jacques Cartier, en prenant possession de toutes ces terres qu'il appela la Nouvelle-France, y prodigua les noms de nos saints et de nos mystères. Les îles, les lacs, les rivières, les villes reçurent des noms sacrés. Ainsi nous trouvons la ville de Marie, Saint-Hyacinthe, le Saint-Laurent, la rivière Saint-Charles, le lac Saint-François, le lac du Saint-Sacrement. A Montréal, la plupart des rues portent des noms de saints ou de mystères religieux : la rue

Visitation, la rue Sainte-Marie, la rue Saint-Joseph, la rue Saint-Paul, la grande et belle rue Saint-Laurent, la rue Saint-Jacques, etc. Les noms des grands hommes qui ont illustré le Canada n'y sont pas oubliés : il y a la rue Montcalm, la place Jacques Cartier. Les Anglais n'y ont rien changé, ils se sont contentés de mettre en regard quelques-uns de leurs noms illustres : ainsi à côté de la rue Montcalm, on trouve la rue Wolf, du nom du général anglais qui fut tué en même temps que Montcalm, à la bataille de Québec. Sur la place Jacques Cartier s'élève le monument de l'amiral Nelson, comme pour dire aux vaincus : nous vous respectons, mais nous sommes les maîtres ! Une colonne de quarante pieds porte dans les airs la statue de l'amiral, et sur le piédestal sont reproduites en bas-reliefs les batailles navales d'Aboukir et de Trafalgar. Enfin, au *carré Victoria*, la statue de la reine en marbre blanc, gracieuse, mais un peu raide, émerge du milieu des lilas et des roses, au centre d'un délicieux square, rendez-vous des élégants du grand monde et de tous les hébés de l'aristocratie. Ces quelques monuments et une caserne en ruines rappellent seuls la domination anglaise.

Je ne parle pas des temples protestants, qui, à Montréal comme à New-York, comme en Angle-

terre, s'élèvent à tous les coins de rue. Leur grand nombre, nous l'avons dit, est le fruit inévitable de la liberté des opinions religieuses. Le culte catholique est très libre au Canada, jusque dans les grandes manifestations extérieures de la foi. Je me souviens de la procession de l'Assomption, à laquelle assistèrent plus de deux cents prêtres ou séminaristes en soutane et en surplis. L'église Notre-Dame avait reçu de Pie IX, par les soins de son vénéré curé M. Rousselot, une statuette de la Vierge en marbre précieux. La sainte image fut portée en triomphe de la paroisse à la chapelle de Bon-Secours, et reportée de même à Notre-Dame, à la place d'honneur qu'elle devait y occuper. M<sup>sr</sup> Fabre présidait. Toutes les congrégations de la ville y assisterent. Les hommes portaient à la boutonnière les insignes de leur congrégation respective. Les rues Notre-Dame et Sainte-Marie étaient richement pavoisées, catholiques et protestants avaient rivalisé de zèle pour orner le triomphe de la mère de Dieu. C'était comme une fête nationale.

Mais hélas ! combien de fois les Canadiens, malgré leur amour pour la France, n'ont-ils pas dit, mon cœur, je l'avoue, en était douloureusement affecté, qu'avec le régime persécuteur de la religion que nous avons en France, ils s'estimaient heureux d'être

sous la domination de l'Angleterre. Point de conscription militaire, très peu d'impôts en dehors du monopole du commerce et des charges imposées aux grands propriétaires, liberté religieuse sans entraves. Aussi, je le dis avec tristesse, nous ne sommes pas à l'heure où les Canadiens auraient avantage à rentrer dans le sein de la mère-patrie. Ils ne le demandent pas, ils ne le voudraient pas dans les conditions actuelles. Français est leur nom, mais Catholique est leur surnom !

A mon retour de l'île Saint-Paul, rentré dans ma cellule, j'allais écrire mes impressions de la matinée, lorsque j'entendis un orgue de Barbarie qui jouait la *Marseillaise*. C'était pour la troisième fois que l'hymne de la Terreur venait frapper mon oreille sur le terre d'Amérique. Je l'avais entendu à New-York et à Boston. S'il me rappelait les dououreux souvenirs de notre histoire nationale, il en réveillait aussi de bien doux à mon cœur. C'était la patrie absente qui montait jusqu'à moi dans cet hymne sauvage et guerrier qui tant de fois avait conduit nos soldats à la victoire ! A quinze cents lieues de son pays, on prête volontiers l'oreille. Ce n'est plus la *Marseillaise* présidant aux massacres de la Révolution, c'est un chant de la France, c'est le souvenir de la patrie. Les Canadiens en jugeaient

ainsi, car on fit cercle et en un instant le chapeau de l'organiste de trottoir fut rempli de gros sous.

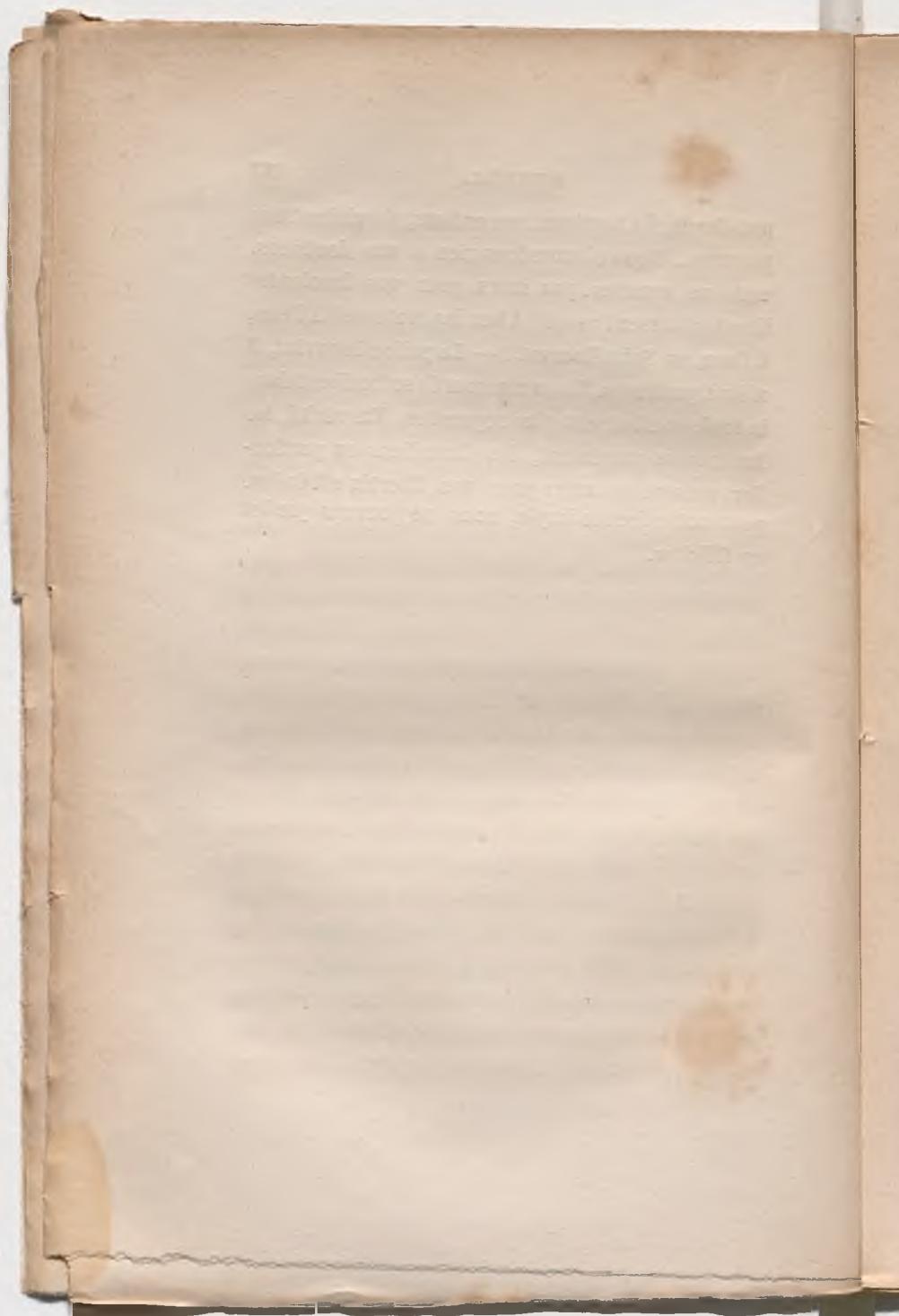
Si les Canadiens rendent justice à l'Angleterre, ce n'est pas sans un certain frémissement de la fibre patriotique qu'ils ont courbé la tête sous le joug de l'étranger. Chaque année, le 24 juin, la population catholique française se porte en masse dans l'ile de Saint-Jean-Baptiste, en face de Montréal. Le Saint-Laurent est couvert d'embarcations sur lesquelles flotte le drapeau de la France. Dans l'ile, les tribunes sont rangées, les estrades sont élevées et des orateurs improvisés parlent de la France, ne tarissent pas sur la mère patrie et sur les beaux jours de l'indépendance. Les poètes célèbrent à leur tour, dans des vers harmonieux, les gloires et les vivants souvenirs de la grande patrie française. La fête est grandiose et ne perd jamais le ton pacifique et chrétien qui l'a inspirée. L'ordre se maintient merveilleusement, tout le monde est sage, il n'y a pas là d'énergumènes, comme dans nos clubs tapageurs. La religion préside en quelque sorte à ces manifestations populaires, elle les encourage, elle les bénit ; son souffle puissant les anime et en écarte tout élément de trouble et de discorde. Au lendemain de ces grandes journées, la ville reprend

sa physionomie calme et laborieuse, on sent que la vie a passé sur elle une seconde fois.

Comme dernier trait de l'amour des Canadiens pour la France, il faut rappeler qu'en 1870, à l'annonce de nos premiers désastres, des groupes silencieux de citoyens se formaient chaque soir dans les rues de Montréal, avides de nouvelles. On se demandait avec anxiété : — Où en sont les *nôtres*? — A chaque défaite on n'osait plus s'aborder, l'abattement était général, les rues devenaient désertes, un voile de deuil était tendu sur l'horizon, et ce pauvre peuple si français ressentait avec douleur toutes les blessures de la patrie.

Les Canadiens n'ont jamais confondu les véritables idées françaises avec les utopies révolutionnaires. Ils ont toujours distingué les vrais Français des agitateurs et des perturbateurs du repos public. Il me souvient qu'un soir, nos échappés de la Commune organisèrent un club dans lequel les idées les plus antireligieuses et les plus antisociales furent émises par des orateurs dont tout le talent fut de faire beaucoup de bruit. L'affluence était considérable. Les orateurs furent sifflés, hués, mis à la porte et menacés d'être jetés au Saint-Laurent s'ils ne cessaient leurs étranges discours. — Nous aimons nos prêtres, criaient les Canadiens, ils nous

ont élevés, ils baptisent nos enfants, ils visitent nos pauvres... Nous n'entendons rien à vos doctrines, nous ne sommes pas mûrs pour vos insolentes libertés ! Assez ! assez ! A bas les orateurs ! A l'eau, à l'eau, au Saint-Laurent ! — La police intervint, il n'était que temps. Nos communards se fondirent dans la foule et n'osèrent plus reparaitre. En vérité, les Américains en général, les Canadiens en particulier, ne sont pas mûrs pour nos libertés effrénées, pour notre licence impie, nous ne pouvons que les en féliciter.



VI

LA QUÊTE A MONTRÉAL.

Article de la *Minerve*. — Lettre de M<sup>sr</sup> Bourget. — *L'Univers* et M. C. — Accueil bienveillant des Canadiens. — L'ouvrier français. — Quête dans les établissements publics. — Quête à l'estaminet. — Quête dans les marchés publics. — Le P. François et les petits moribonds. — La quête dans les établissements d'éducation. — La quête dans les usines et les ateliers. — Le sénateur Jodoïn. — L'abbé Valois. — M. Dubord. — M. P. Hudon. — M. Petrus Picard. — M. Ulric Benoît. — M. Charlebois. — M. Poudrette. — M. Marin Hurlubysé. — Le légendaire M. Mazurette. — M. Mazurette et les Français. — M. Mazurette et les Irlandais. — M. Mazurette et la jeune Irlandaise. — M. Mazurette, etc., etc. — Les sauvages à Montréal. — Le sauvage catholique. — Le Saut des Récollets.

Le 18 juillet 1874, Monseigneur l'évêque de Montréal daigna m'envoyer l'autorisation écrite de quêter dans son diocèse. Le lendemain le journal *La Minerve* publiait la lettre de Sa Grandeur avec les réflexions dont je crus pouvoir l'accompagner. Voici l'article tout entier :

« Citoyens de Montréal,  
» Un prêtre de la chère France vient au nom de

sa patrie frapper à la porte de vos cœurs en faveur d'une œuvre qui a besoin de vous. Avant de vous faire connaître cette œuvre en détail, permettez-moi de vous exposer mes titres à votre charité. Voici d'abord la lettre flatteuse que votre illustissime et révérendissime évêque, toujours dévoué à la gloire de Dieu et au salut des âmes, a bien voulu me remettre pour me présenter devant vous :

« Montréal, le 17 juillet 1874.

» Monsieur,

» Les lettres testimoniales et autres recommandations que vous m'avez présentées de la part de Monseigneur l'Évêque de Périgueux et autres personnages fort notables, sont si honorables pour vous, en même temps qu'elles sont une preuve convaincante que vous avez de justes raisons de venir solliciter ici l'assistance des personnes charitables, que je ne puis vous refuser la permission que vous me demandez de tendre la main à ceux qui peuvent vous aider à terminer l'église que vous avez commencée, et qu'il vous est impossible d'achever sans recourir à l'étranger.

» Je regrette que votre appel à la charité publique se fasse dans les temps mauvais que nous

» traversons. Cependant, j'espère que, dans cette  
» circonstance, la ville de Montréal n'oubliera pas  
» ce qu'elle doit à la France, et qu'elle s'efforcera  
» de payer d'un juste retour les bienfaits qu'elle en  
» a reçus, en s'associant généreusement à la bonne  
» œuvre que vous avez entreprise, et que vous mè-  
» nerez, j'espère, à bonne fin.

» Vous pouvez vous adresser au clergé et aux fi-  
» déles, dans les églises, aussi bien que dans les  
» maisons des particuliers.

» En vous souhaitant cordialement un bon succès  
» dans votre collecte, je demeure bien sincèrement,

» Monsieur le Curé,

» Votre très humble et obéissant serviteur.

» † IGNACE, *Évêque de Montréal.*

» *A monsieur Polydore, curé de Saint-Martin  
de Perigueux. »*

» Cette lettre touchante me dispenserait de tout  
commentaire et m'autorise suffisamment à me pré-  
senter devant vous avec la plus entière confiance.  
Toutefois, un mot sur ma personne et sur ma  
mission.

» Curé d'une paroisse de sept mille âmes, du ti-  
tre de Saint-Martin, dans la ville épiscopale de l'É-

rigueux, province ecclésiastique de Bordeaux, j'ai eu la douleur de perdre mon église paroissiale le 20 juillet 1871, dans un incendie dont les causes sont demeurées inconnues.

» Mes paroissiens appartiennent en majeure partie à la classe ouvrière, ils sont pauvres, et l'œuvre de construction d'une nouvelle église reste inachevée. Le culte est provisoirement installé dans un réduit obscur, malsain, insuffisant, indigne de la majesté de Dieu.

» C'est la première fois peut-être qu'un prêtre catholique vient au milieu de vous tendre la main pour la France, cette grande pourvoyeuse de toutes les bonnes œuvres du monde. Dieu veuille qu'il soit le dernier ! Je laisse à penser si après les désastres sans nom qui ont atteint mon pays depuis quatre ans, la fortune publique a été profondément ébranlée. La France ruinée et dévastée, l'Europe m'offrait peu de ressources. J'ai tourné mes regards vers l'Amérique, j'ai choisi le Canada, où j'ai cru trouver des coeurs français, des coeurs compatissants. J'ai traversé l'Occéan, et je suis venu vers vous avec la bénédiction de mon Évêque, gage de la bénédiction de Dieu.

» Il y a beaucoup d'Irlandais à Montréal. On m'a dit qu'ils ne donnaient pas aux étrangers. Mais la

France n'est pas une étrangère pour les Irlandais, c'est une nation sœur qu'ils ont toujours aimée, qui les a assistés plus d'une fois, comme en 1846, quand la famine exerçait chez eux ses hideux ravages. Ma jeune imagination s'exaltait à la pensée de leurs souffrances quand j'entendais nos premiers pasteurs et nos prêtres dépeindre, avec les accents de Jérémie, les malheurs de l'Irlande. Et tous les cœurs français répondaient à ces accents par l'envoi d'abondantes aumônes. Les Irlandais sont fiers de voir un descendant de leur noble race, le maréchal de Mac-Mahon, présider aux destinées de la France. Ils sont catholiques ; notre sainte religion, enracinée chez eux par des siècles de souffrance, les a habitués à ne voir que des frères dans tous les malheureux, ils entendront mon appel.

» On m'a dit ailleurs : vous ne réussirez pas, votre dévouement est inutile, la France est une nation vieillie qui doit périr, la civilisation et le progrès passent les mers. Vous avez abusé de l'Évangile, vous avez mérité de perdre sa bienfaisante influence, l'Évangile vient à nous. — Et quand cela devrait être ? la vie d'une nation ne se mesure pas à la vie d'un individu. Il y a encore du mérite et de la gloire à arrêter pour un temps les flots de la barbarie, par cet Évangile même qui a fait les nations ci-

vilisées. Les derniers d'un grand peuple ont aussi leur nom dans l'histoire au même titre que les fondateurs des empires et des républiques. Soldat obscur de l'arrière-garde, je ne prétends point à la gloire humaine, ma gloire n'est rien, je suis perdu dans la foule des combattants ; mais, grâce à Dieu, mes pareils et ceux qui valent mieux que moi sont encore innombrables sur la terre de France. Après tout, nous combattons pour Celui qui a fait les nations guérissables. Le prêtre catholique a toujours l'immense avantage d'être au premier rang de ceux qui travaillent à fonder ou à relever les peuples.

» La France de Charlemagne et de saint Louis ne veut pas mourir, la privilégiée de Paray-le-Monial, de la Salette et de Lourdes n'est pas encore à sa dernière heure. Dieu la regarde et l'attend. Pie IX aussi regarde et attend la France, il demande à Dieu qu'elle se convertisse et qu'elle vive, qu'elle vive pour la paix et la prospérité des nations, qu'elle vive pour la propagation de l'Évangile, dont elle a toujours été le missionnaire le plus ardent !

» Citoyens de Montréal, je me recommande à vous. Je vais passer à vos demeures. Si j'avais le regret de ne pas vous rencontrer tous, souvenez-vous de moi ! Vos offrandes m'arriveront par les mains bénies de votre Evêque ou par le vénéré

Monsieur le Supérieur de St-Sulpice. Je dirai bien-tôt à la France que vous aurez été bons et généreux pour moi !

» Montréal, le 19 juillet, en la fête de St-Vincent de Paul, l'apôtre français de la charité, 1874.

» C. POLYDORE,

» *Curé de St-Martin de Périgueux (France).* »

Un journal anglais catholique, *The True Witness*, le vrai témoin, publiait en même temps l'article ci-dessus afin de me faire connaître aux Irlandais que je n'ai pas tardé à considérer comme un des premiers peuples catholiques du monde.

Enfin l'*Univers* jetait quelques jours plus tard dans la presse de Montréal un extrait de ces colonnes à la fois simple et touchant, dû à la plume de mon paroissien et ami, M. Amédée C... Le voici :

« M. l'abbé Polydore, curé de St-Martin de Périgueux, se dévoue depuis quelques années à la difficile mission de doter d'une église cette importante paroisse.

» Ne pouvant compter que très peu sur les subventions de l'Etat, moins encore sur celles de la municipalité, M. le curé s'est vu dans la nécessité de quérir pour son œuvre.

» Dans ce but, sans se préoccuper des fatigues

et des déboires auxquels l'exposaient certainement une semblable entreprise, ce prêtre dévoué, qui mieux que personne comprend combien une église est nécessaire dans cette partie intéressante de la ville épiscopale, a déjà parcouru plusieurs diocèses de France et même de Belgique.

» Grâce à Dieu, ce premier appel a été entendu, et malgré la dureté des temps, les sommes recueillies ont été relativement considérables. M. Polydore remercie donc chaleureusement toutes les personnes qui ont si bien compris son œuvre.

» Cependant, il reste encore beaucoup à faire. Or, les intérêts spirituels d'une population de sept mille âmes et la gloire de Dieu exigent que l'œuvre soit menée promptement à bonne fin. Pour le faire comprendre à tous les cœurs catholiques, il suffit de dire que depuis des années, cette pauvre paroisse assiste aux offices divins dans une espèce de grange étroite et malsaine.

» Emu d'un si lamentable état de choses, le pasteur veut à tout prix le faire cesser. A cette fin, muni des plus hautes recommandations, il va tenter un grand effort, il va partir prochainement pour les Etats-Unis. Jusqu'ici, les Etats-Unis sont venus quêtez chez nous, pourquoi n'irions-nous pas quêtez chez eux ?

» Tous les hommes de cœur comprendront la belle mission que s'est volontairement imposée M. l'abbé Polydore, et accompagneront de leurs vœux ce vénéré pasteur.

» Espérons que nos frères d'Amérique, dont la foi ardente fait prospérer dans leur jeune pays tant d'œuvres catholiques, seconderont généreusement le zèle tout apostolique d'un pauvre prêtre qui traverse ainsi les mers dans le but unique de procurer à ses enfants spirituels le bénéfice d'avoir enfin un temple digne du Sauveur Jésus ! »

Tout allait donc pour le mieux au début de ces fatigantes et interminables courses en ville que j'allais entreprendre. Pendant trois mois je devais parcourir les rues, monter et descendre les escaliers d'une ville de cent cinquante mille habitants. Si la quête ne devait pas réussir dans les proportions espérées, ce ne serait certes la faute ni du quêteur, ni des puissantes recommandations qu'il s'était procurées. Je me disais avec l'apôtre : Paul a planté, Apollon a arrosé, Dieu ne peut manquer de donner l'accroissement (I Cor. 3.)

Le jour même de l'annonce de ma quête dans les journaux, les Pères Oblats, de la paroisse St-Pierre, me firent inviter à prêcher dans leur église le dimanche suivant. Ce fut une attention de mon

saint patron, le fondateur de l'Eglise universelle. Ma première collecte fut relativement bonne. J'enlevai mes auditeurs en leur parlant de la France. Cette première moisson de piastres et de gros sous me fit bien présumer de l'avenir.

Après la messe, un ouvrier français vint me saluer à la sacristie, et, les larmes aux yeux, me demanda la permission de m'embrasser; c'était un de mes paroissiens de Périgueux. Ce malheureux, communard de son métier, avait appartenu à la horde d'exaltés qui, en août 1870, avait pris d'assaut le grand-séminaire, à la nouvelle des premiers désastres de nos armées. Il avait bien changé d'idées et d'allures, car il ne parlait que du bon Dieu et de la confession! Je me tins en garde contre cet épanouissement prématûré, et peut-être trop intéressé, d'une dévotion qu'il n'avait pas toujours eue. Le mal du pays s'était emparé de lui; il se serait mis volontiers à mon service pour obtenir d'être ramené en France. La pitié commençait à me gagner, lorsque je m'aperçus qu'il avait une réputation détestable. Je me contentai de lui faire quelques aumônes, et je l'adressai, pour ses dévotions, à un saint prêtre du séminaire. Je n'ai plus entendu parler de lui.

Pauvres ouvriers, comme on les égare! Le châtiment mérité, mais bien doux, que leur ménage la

Providence, est de se voir condamnés à demander aide et protection, sur la terre de l'exil, à ces humbles prêtres qu'ils ont souvent poursuivis de leurs sarcasmes et de leur haine !

L'ouvrier N... n'est pas le seul compatriote que j'ai rencontré en Amérique. Plusieurs jeunes gens de Périgueux, de Saint-Astier et de Mussidan, vinrent me demander de les patronner auprès des prêtres et des communautés religieuses.

J'attaquai résolument les magasins, les ateliers, les maisons de consommation, les marchés publics, les bourgeois, les ouvriers, les prêtres, les communautés religieuses, les pensions laïques et congréganistes, les grands, les petits, les riches, les pauvres, les catholiques, les protestants, les canadiens, les anglais, je ne fis grâce à personne. Trop souvent peut-être mon zèle m'emporta au milieu des marchés couverts, dans les estaminets, quelquefois dans les maisons de réputation douteuse dont mes guides ne savaient pas toujours me préserver. Mais, assurez-vous, cher lecteur, je n'étais jamais seul. Et puis, je n'étais plus en France. La foi des Canadiens est si vive, leurs mœurs sont si simples qu'ils ne se scandalisaient jamais. On savait qui j'étais, on connaissait mon œuvre. N'oublions pas en passant que la facilité du scandale est en raison directe

de l'ignorance, de la malice et de la faiblesse des caractères. Je le dis à l'honneur des Canadiens, j'ai rencontré partout l'accueil le plus bienveillant, le respect le plus profond pour le prêtre et le plus vif désir de m'être utile. Parfois quelque habituée des églises où je prêchais, en me rencontrant à l'arrêt sur le seuil de quelqu'une de ces demeures particulières où m'avait conduit sans le savoir un guide mal renseigné, m'a dit en souriant : — Pauvre Père où vous mène-t-on ? — J'ai répondu avec Vespasien : — Sentez donc, cet argent n'a pas plus mauvaise odeur que l'autre ! — Je suis persuadé que les aumônes qui m'ont été faites par certaines personnes de maisons suspectes, ont été agréables à Dieu et serviront un jour peut-être à leur conversion. J'en trouvai une un jour qui me dit les larmes aux yeux : — Tenez, Père, voici pour votre église, et maintenant voici pour moi : dites, je vous prie, une messe pour ma conversion ! — Ces visites-là, du reste, n'ont jamais été que d'exception et de surprise, nous évitions mes compagnons et moi, aussi scrupuleusement que possible, les maisons et les quartiers mal habités.

Nous entrions dans les cafés et estaminets que nous rencontrions sur notre passage. Quel hideux spectacle ! Nous trouvions là enveloppés d'un nuage

de fumée nauséabonde, des hommes silencieux, disons mieux, hébétés, accroupis par terre, ivres-morts, étendus sur les bancs, couchés dans les coins de la salle. L'odeur acre du tabac et de la mauvaise eau-de-vie nous saisissait à la gorge. Au buffet, les petits verres se succédaient tout le long du jour. Encore ! encore ! La léthargie de l'ivresse abrutissait tous ces pauvres buveurs, il fallait les réveiller de leur lourd sommeil. Mais, ô puissance de la foi ! à la vue du prêtre, ils se découvraient aussitôt, mettaient la main au porte-monnaie, et donnaient à qui mieux mieux, avec mille expressions bizarres, comiques, excentriques, attestant le fond religieux de ce bon peuple canadien que les vices les plus dégradants ne parviennent pas à démoraliser entièrement : — Ah ! Père, priez pour moi....., suis un chétif....., j'veux rien en tout....., je bats ma femme....., je travaille pas ! voilà, voilà !... bâtissez votre église dans la *grrrande* France et priez pour moi ! — C'est là que l'œuvre de la Tempérance exerce sa bienfaisante action et opère de véritables prodiges.

Il ne serait pas possible de faire en France ce que j'ai fait à Montréal sans manquer aux convenances et à la dignité du prêtre, à savoir : parcourir les interminables bancs des bouchers, des épiciers, des

boulangers, des jardiniers, des marchands de bric-à-brac, et surtout des petites marchandes au caquet pittoresque et intarissable. Ces bancs étaient encombrés de visiteurs et d'acheteurs, tout le monde donnait son gros sou, c'était pour la France ! On connaissait déjà le Père, on l'avait vu à l'église, on avait entendu sa parole, il bénissait les petits enfants et avait le don étrange de hâter, quand il ne venait pas, le dernier soupir des petits moribonds.

Obtenir la prompte mort des petits enfants, quand ils ne peuvent pas vivre, quand le médecin les a condamnés, le canadien trouve que cela est une grâce. Les héritiers ne manquent pas, il y en a dix, quinze par ménage ; en attendant les petits anges s'envolent au ciel. Quant la mort tarde trop à venir, on parle d'envoyer quérir le Père français. Dans mon pays les mamans me chasseraient à coup de balai, à Montréal je suis l'ange de la délivrance. C'est adorable de foi simple et naïve !

Pour varier, je passe au collège, à l'école commerciale. Tous ces jeunes gens destinés au commerce, très-accessibles du reste aux idées de grandeur et aux nobles sentiments, s'enthousiasment aux récits que je leur fais sur la mère-patrie, que plusieurs verront un jour. La quête n'y perd rien.

Maîtres et élèves, dont on n'a pas encore laïcisé l'enseignement, croient tout bonnement en Dieu et sont heureux de travailler pour sa gloire, en se privant, les uns d'une petite part de leur modeste traitement, les autres d'un mince plaisir ou d'une légère friandise. J'étais reçu avec une joie toute particulière par les petits enfants dans les divers externats de la ville. On me lisait un petit compliment, il fallait répondre et parler de la France, et quand la quête commençait, des centaines de petites mains se tendaient vers moi. Un jour, à la rue Visitation, chez les Sœurs de Notre-Dame, j'ai bénit plus de trois cents petites filles.

Mes chers compagnons de quête m'ont conduit dans les usines, dans les ateliers où s'agitaient des milliers de bras enchainés à la fabrication des produits de l'industrie. Le directeur de l'établissement, les commis principaux, trouvaient tout simple de me conduire, un livret à la main, au milieu des ouvriers. Tous se découvraient et chacun s'inscrivait pour une petite somme qui variait selon le gain de la journée. La liste complétée, je passais à la caisse, on additionnait le tout et le montant m'en était immédiatement remis. Le jour de la paie, la liste de souscription indiquait la retenue à faire à chacun des souscripteurs.

Un jour, j'étais entré à la fonderie de M. Lyonnet. Les ouvriers, presque sans exception, déclaraient au contre-maître ce qu'ils voulaient donner. Plu-sieurs cependant, sournoisement inclinés sur leur travail, la mine basse, le regard troublé, ne répondait pas aux interpellations qui leur venaient des quatre coins de l'atelier. Ils étaient français ! Pauvres révolutionnaires exilés de France, ils ne comprenaient rien aux quêtes faites pour les églises ! — Eh ! bien, *vous autres*, disaient les canadiens, eh ! bien, les amis, vous ne donnez pas ? Mais c'est pour vous, c'est pour la France ! Faut-il que nous vous donnions l'exemple ? — Et ces pauvres français, qui cependant n'avaient pas perdu tout sentiment religieux, pensaient à leur patrie et se faisaient inscrire à la suite de leurs camarades. O religion, ô patrie, il faut aller sur la terre de l'exil pour que le cœur se réveille à vos touchants souvenirs !

Je dois à tous les habitants de Montréal une grande reconnaissance pour leur excellent accueil et pour leurs abondantes aumônes. Qu'il me soit permis d'en nommer quelques-uns. Je citerai M. Laflamme, MM. Cherrier et Jodoin de la rue Gauchetièr. M. Jodoin, disait-on, avait dépensé cinquante mille piastres pour se faire élire sénateur au Parlement d'Ottawa. Le gouvernement avait cassé son élection

comme entachée de corruption électorale. Nos ambitieux de France n'en font-ils pas autant ? Je donnerais volontiers l'absolution à l'honorable M. Jodoin, excellent catholique du reste, qui n'aspiret aux honneurs du Sénat que pour faire un plus grand bien sur un plus vaste théâtre. L'annulation de son élection sénatoriale ne veut pas dire que M. Jodoin fût un malhonnête homme. Tant s'en faut ! Possesseur d'une grande fortune, il avait fait pour l'amour du bien ce que d'autres font pour l'amour de l'argent et des emplois honorifiques, il avait soi-disant acheté des votes. Je dis que ses largesses avaient su mériter la reconnaissance de ses électeurs. Je connais tel député de France qui n'a pas réussi, auquel on a reproché ses bienfaits envers les malheureux. Si c'est là ce qu'on appelle la corruption électorale, il y a des coupables partout. Mais, disons-le, dans la plupart des assemblées parlementaires, ceux qui annulent les autres ne sont eux-mêmes que le produit de la cabale et de l'intrigue. M. Jodoin m'a donné une très-belle aumône pour mon église, qu'il ne verra jamais. Si j'avais été citoyen de Montréal j'aurais voté pour lui. Je pense qu'il n'a pas entendu acheter davantage les votes de ses électeurs. Il est malheureux pour certains candidats, on a tort de le leur reprocher, que leur

élection arrive juste à la suite des services qu'ils ont rendus. Gloire à de tels corrupteurs !

Je me présentai chez M. Jodoïn dans la forte chaleur de l'après-midi. Il m'invita à me reposer, me proposa une partie de billard dont les honneurs ne furent pas pour moi, et me fit servir avec des gâteaux un excellent vin de Sicile qui ne nuisit ni à mes jambes épuisées par les marches forcées, ni à mon gosier fatigué des nombreux discours qu'il fallait faire à tout le monde pour un sou comme pour cent dollars.

J'envoie un témoignage spécial de gratitude à M. V. Hudon, frère d'un de mes compagnons de quête, à M. Marius, à M. Leblanc et surtout à M. Lecomte, de la rue St-George. M<sup>sr</sup> Rapp, de passage au séminaire, voulut bien réparer, disait-il, son oubli de St-Albans. Je crois que le saint homme n'avait pas le sou quand il m'offrit l'hospitalité au Vermont. Les pauvres avaient passé par là, c'est ce qu'il appelait son oubli. Je ne puis passer sous silence M. l'abbé Valois, d'Hochelaga, localité située à l'extrémité de Montréal. M. Valois y habitait avec sa vieille mère infirme une superbe villa sur les bords du Saint-Laurent. Quelques plaisants le faisaient descendre de la branche royale des Valois de France ; il avait le bon esprit de ne pas s'en

froisser et d'accepter la chose comme un honneur pour sa famille et un compliment pour lui. Il avait raison, tout canadien est de race royale de France. Personne au surplus n'aurait osé affirmer qu'il ne fut pas de la race de nos rois. L'abbé Valois avait occupé à Paris une place distinguée dans les rangs du clergé de la Madeleine. Sa grande fortune lui permettait de faire des dons magnifiques aux évêques et aux églises du Canada. M. Valois sera un jour évêque. — Je cite ensin entre mille M. Archambeaud, et parmi les Sulpiciens, MM. Picard, Desmazures et Tambaraud.

Je vais entretenir le lecteur des honorables citoyens qui tour à tour partagèrent mes fatigues, mes joies et mes déceptions de quêteur. Ce sont : MM. Dubord, Hudon Pierre, Pétrus Picard, Ulric Benoit, Charlebois, Poudrette, Marin Hurtubyse et mon immortel M. Mazurette.

M. Dubord, gros négociant de la rue Saint-Paul, fournissait la plupart des *grosseries* de Montréal. La grosserie ou épicerie se rencontre à chaque angle de rue des villes américaines. M. Dubord habitait une charmante maison du *carré Vigier*. Il comptait parmi les citoyens les plus honorables de la ville, sa réputation d'homme bienfaisant était universelle. C'est lui qui eut la bonté de m'intro-

duire chez le sénateur Jodoin. Je fut frappé de la simplicité de foi de ces deux hommes ; ils parlaient de leurs dévotions et de leurs confesseurs avec la franchise et la naïveté de bons religieux. M. Dubord, heureux de contribuer à une bonne œuvre, m'accompagnait avec bonheur chez les citoyens de sa caste, tous étaient ses amis. La grosserie le connaissait, sa loyale parole valait titre, l'article était bientôt fait. Le comptoir s'ouvrait devant cette franche et bonne physionomie et les piastres tombaient dru dans mes mains.

M. Hudon (Pierre), dont les magasins s'ouvriraient aussi sur la rue Saint-Paul, était fabricant d'étoffes. Il habitait, avec sa famille, une belle maison de la rue des Drapeaux. Que de bonnes journées cet excellent Monsieur m'a procurées, dans les riches magasins de draperie de la rue Saint-Paul et des quais du Saint-Laurent ! Il aimait à me parler de la France qu'il avait visitée, et qu'avant de mourir, il voulait revoir, disait-il, comme on revoit une mère.

M. Pétrus Picard, frère de mon vénéré sulpicien. M. Picard habitait la rue Sainte-Elisabeth et tenait un beau magasin d'ornements d'église dans la rue Notre-Dame. Bon, franc, loyal comme un vrai canadien, religieux par conviction et par tradition de famille, il ne rougissait pas de descendre, avec

moi, dans les flots de peuple un jour de foire ou de marché, et de tendre la main à tous ces petits marchands de la halle. La bonne matinée qu'il me procura au marché de Bon-Secours ! Comme toutes les mains s'allongeaient vers lui et vers moi, sur une de ces bonnes paroles auxquelles le canadien français ne résiste jamais ! J'avais promis de m'occuper de lui et de son commerce auprès des gens d'église. Hélas ! il lira peut-être, dans cet ouvrage, que j'ai mal tenu ma promesse, mais il me le pardonnera ; les excuses ne me manquaient pas. Lui aussi, en m'accompagnant, savait dire : — C'est pour Dieu, c'est pour la France ! Je n'oublierai jamais la charmante soirée qu'il nous fit passer chez lui, à la rue Sainte-Elisabeth. Il était heureux de fêter un Français, un ami de son révérendissime frère.

Il vous paraîtra étrange, peut-être, cher lecteur, que je donne le titre de révérendissime à un simple prêtre, à un religieux. Il faut que vous sachiez que la reconnaissance nationale a ennobli les Sulpiciens sur la terre du Canada. Tous, indistinctement, sont désignés par les titres de messire et de révérendissime. Et comme j'étais devenu, pour ainsi dire, l'un d'entr'eux pendant les trois mois de leur généreuse hospitalité, j'ai eu l'honneur de partager avec eux ces titres qu'on ne donne ailleurs qu'aux évêques,

aux nobles et aux prêtres constitués en dignité. Les bons religieux n'y tenaient pas, je vous assure ; car rien de simple comme la vie qu'ils mènent et le logement qu'ils habitent ! Je vous étonnerais, si je vous disais que leurs pauvres cellules ne sont pas même tapissées. Toute leur noblesse retombe sur les pauvres et les malheureux.

L'administration a aussi ses saints. L'esprit de foi et la pratique des devoirs de la religion ont tout envahi dans ce fortuné pays : la magistrature, le commerce, l'industrie, les arts, l'atelier, le chantier public, la bureaucratie. Un jour, mon vénérable ami, M. Sorin, le directeur aimé de tous ces hommes du monde, me dit : — Il faut multiplier et varier vos compagnons de quête, afin de les reposer individuellement et d'atteindre toutes les classes de la société, tous les quartiers de la ville. Je connais un des miens, à la *Poste-Office*, qui sera heureux de vous consacrer quelques heures de la journée. — Envoyez-le-moi, je vous prie, ma reconnaissance croîtra avec le nombre de mes bienfaiteurs ! — Et un petit homme, un peu gros, à l'œil vif et intelligent, au verbe impératif, au geste animé, plein d'ardeur et de foi, venait me prendre pour m'accompagner chez ses nombreux amis : c'était M. Ulric Benoit. Il me semble l'entendre débiter dans cha-

que salon, tantôt en anglais, tantôt en français, son speech protecteur : — J'ai l'honneur de vous présenter un prêtre français qui a tout brûlé.... : son école, son église, son presbytère, tout ce qu'il possédait.... ! Il vient vous demander l'obole de la charité pour réparer ses désastres!... — C'était, assurément, plus de sinistres que je n'en avais éprouvé ; mais je n'osais le contredire, de peur de me rendre moins intéressant, et surtout de diminuer l'élan généreux des auditeurs. Le cher Monsieur n'aimait pas à parler sur le seuil des habitations, ni dans les portes cochères ; il lui fallait les honneurs du salon ; il s'y trouvait, du reste, parfaitement à l'aise. Malheur à moi si, en flegmatique curieux, ayant déjà du métier par dessus l'oreille, j'avais la simplicité de rester tant soit peu en arrière pour lorgner à droite et à gauche ce qui se passait dans la rue, j'étais impitoyablement rappelé à l'ordre et pressé d'entrer avec un petit mot respectueusement aigre-doux. Le soir, après les fatigues de la journée, M. Ulric Benoit avait la bonté de me mener chez lui, et, oubliant les péripéties de la quête, il m'invitait à prendre le thé avec sa famille. Ce n'était plus le même homme. Joyeux comme un enfant d'avoir garni mes poches, il riait de bon cœur en voyant étalé sur la table notre petit trésor, si chèrement

acheté. M. Ulric m'accompagnait ensuite au séminaire, avec une sollicitude et des égards dignes d'un catholique et d'un canadien bien élevé.

Salut à mon vieil ami M. Charlebois! Il demeurait à la jonction des rues Berri et Gauchetiére. Malgré ses soixante-dix ans, il m'accompagnait à la quête avec une ardeur et une constance vraiment admirables. Quelle confiance j'inspirais, étant pour ainsi dire doublé de ce brave homme! C'est lui qui m'a conduit chez la vénérable mère de M<sup>gr</sup> Fabre, sa voisine. Je fus heureux de féliciter cette noble dame de la haute dignité que portait si bien son fils, devenu l'idole des Marianopolitains. M. Charlebois est le patriarche d'une belle et nombreuse famille.

M. Poudrette, de la rue Vallée, a bien voulu m'accompagner dans plusieurs quartiers du centre. Comme ses devanciers, maniant à merveille les deux langues anglaise et française, M. Poudrette s'est montré de prime-abord un cicerone accompli, d'une attitude et d'une grâce parfaitement correctes. Il me fit découvrir, un soir, cette perle précieuse, riche de vertus et d'espèces sonnantes, M. Lecomte, de la rue Saint-Georges, qui laissa tomber dans mes mains plusieurs larges pièces d'or.

L'immense quartier de la gare nécessitait, pour moi, un homme bien connu, type d'honnêteté et

libre de son temps. Je le trouvai dans M. Marin Hurtubyse, de la rue Saint Joseph. Ce saint homme, qui vénérait les prêtres, pour ainsi dire, à l'égal du bon Dieu, était une véritable figure du saint patriar-  
che sous le patronage duquel était placée la rue qu'il habitait. Austère et doux, simple et bon, ne se rebutant jamais, il m'a singulièrement aidé à fouil-  
ler les magasins de tous les petits marchands qu'il connaissait. Ni les chaleurs torrides de la canicule, ni les sueurs qui ruisselaient sur sa face vénérable, ni les fatigues qu'il bravait malgré ses soixante-cinq ans passés, ne parvenaient à diminuer son zèle. Il avait chez lui, comme membre, pour ainsi dire, de sa famille, une bonne grande Irlandaise, antrefois protestante, convertie de M<sup>gr</sup> Fabre, laquelle ne parlait que du bon Dieu et de son évêque. M<sup>lle</sup> Marie priaît, chaque matin, pour le succès de la quête, et se réjouissait, le soir, des avantages obtenus par son cher père nourricier. Le bon M. Marin me servait quelquefois à déjeuner, et, tandis que la meilleure bière du quartier moussait dans mon grand verre, lui, buvait de l'eau, par es-  
prit de pénitence. M. Hurtubyse aimait bien son curé et sa paroisse de Saint-Joseph, sans préjudice de la chapelle de ce nom, dirigée par le sépulcien M. Des-  
champs, à laquelle il ne manquait pas de se rendre

chaque dimanche soir, pour entendre la parole de Dieu, chanter les louanges du Seigneur et jouir du brillant spectacle d'illuminations magnifiques. Grâce à la protection de saint Joseph et au dévouement de M. Hurtubise, mes quêtes du quartier de la gare ont été des plus abondantes.

Enfin, je suis à vous, mon ami, mon compagnon d'humiliations et de gloires, cher M. Mazurette !

Il me restait à parcourir les faubourgs, les chantiers du travail, les maisons ouvrières, les quartiers pauvres. Il me fallait visiter ce bon peuple irlandais, pauvre et riche à la fois, qui donne surtout à Dieu. Pour cela, j'avais besoin d'un homme parlant les deux langues, capable de supporter les déceptions, les humiliations et les revers. Cet homme, le sulpicien M. Picard me le procura, c'est M. Mazurette.

D'une taille moyenne, maigre, basané, exténué par les fatigues et les privations, vrai religieux mendiant sous l'habit laïque, M. Mazurette habitait au numéro 474 de la rue Saint-André, une assez grande maison dont M. Picard payait le loyer. Là, mon infatigable ami, nouveau Vincent-de-Paul, recueillait les malheureux qu'il rencontrait dans la rue, les nourrissait, les soignait de ses mains et allait quête en ville les secours nécessaires à leur entretien. On rencontrait souvent M. Mazurette et

son neveu, chargés l'un et l'autre, à plier sous le faix, des misérables provisions et débris de toute nature recueillis dans les restaurants, à la porte des grands hôtels ou chez les particuliers. Comme la Petite-Sœur des Pauvres, M. Mazurette prenait pour lui le dernier des grabats de son hospice improvisé et se nourrissait souvent des restes de ses pauvres. J'ai voulu partager quelquefois ses misérables repas, mais j'avoue que les jours où cela m'est arrivé j'ai failli tomber d'inanition dans les rues.

M. Mazurette recherchait avec une préférence marquée les ouvriers français abandonnés que la maladie empêchait de travailler. C'était là sa manière de témoigner son amour à la mère-patrie. Jugez s'il accepta de bon cœur la difficile et pénible mission de quêter pour la France. C'était assurément sans préjudice des soins qu'il entendait donner à sa maison, où il laissait son neveu pour le suppléer pendant ses heures d'absence, et où les plus sages de ses étranges pensionnaires faisaient la police etaidaient le neveu dans le pénible ministère de la charité.

Armé de son petit discours toujours varié, toujours nouveau, toujours assaisonné de traits spirituels, le sourire sur les lèvres, l'œil vif et légèrement malin, maître Mazurette tapait sur l'épaule des bons Irlan-

dais, parlait de Mac-Mahon issu de leur race et devenu l'arbitre de la France, arrivait à dénouer les cordons de la bourse avec une aisance et une promptitude vraiment surprenantes. Ainsi pendant un long mois avons-nous détroussé dans les rues, en plein soleil ou dans leurs paisibles demeures, une foule de pauvres diables en vérité plus avides de nous donner leur argent que nous l'étions de le leur demander.

Un jour, vers deux heures, par un soleil brûlant, comme nous longions le trottoir en bois d'une rue solitaire, nous trouvâmes un mendiant en haillons qui dormait à l'ombre d'un érable. — Père, me dit Mazurette, ne bougez pas, vous allez voir ! — Il frappa sur l'épaule de l'Irlandais, car c'en était un, M. Mazurette connaissait son monde. L'Irlandais se réveille péniblement d'abord, paraît justement contrarié d'être dérangé dans son somme ; mais, à la vue du prêtre, il se redresse aussitôt mû comme par un ressort, et, chapeau bas, pâle de respect, le regard inquiet, il interroge Mazurette et lui demande ce que je veux. Une conversation s'engage à laquelle je n'entends rien. Après un moment de silence, notre homme allonge sa griffe sur une sacoche trouée de laquelle il sort un porte-monnaie gonflé de gros sous. Il l'ouvre, le referme, l'ouvre encore, regarde

piteusement ce qu'il contient, le vide dans sa main, puis, d'un mouvement brusque, remet le tout dans le porte-monnaie qu'il replonge au fond de la sacoche. — Laissez donc ce malheureux, observai-je à M. Mazurette ; ne voyez-vous pas que vos instances le fatiguent ? Cet argent est le fruit des aumônes qu'il a recueillies. Il a peut-être des enfants qui n'ont pas de pain ; cet argent me porterait malheur, je ne le veux pas, je vais y ajouter mon aumône ! — Attendez, reprit M. Mazurette ; savez-vous la réflexion qu'il me fait ? Il me demande si vous daignerez accepter le peu qu'il possède ; il n'ose vous l'offrir, parce que, dit-il, une si petite somme n'en vaut pas la peine. — Je répondis que l'obole du pauvre portait bonheur et attirait la bénédiction de Dieu. En un clin-d'œil le porte-monnaie fut entre mes mains, il fut impossible de le faire reprendre à l'Irlandais qui en retour me demanda ma bénédiction et un souvenir devant Dieu pour lui et pour sa famille. — Ne le plaignez pas, me dit M. Mazurette, en nous éloignant, cet homme est content, il vient de donner à un prêtre et c'est pour le bon Dieu ! Au reste, ajouta-t-il, l'Irlandais de bas étage est avare pour lui-même et pour les siens ; il se prive de tout et il a de l'argent en abondance. Je puis vous assurer que notre mendiant a sa petite réserve, il

ne mourra pas de faim pour vous avoir donné. Les Irlandais sont généreux pour la religion.

Cette aisance des Irlandais, dans la plus sordide pauvreté apparente, j'eus le loisir de l'observer une autre fois, toujours en compagnie de M. Mazurette. Comme nous passions dans la rue Morice, nous entrâmes dans un misérable réduit, attirés par les cris déchirants d'un petit enfant au berceau. Une jeune femme sale, échevelée, couverte de guenilles, nous montra le pauvre petit, que les rats avaient littéralement dévoré en son absence. Les doigts décharnés de l'enfant étaient comme des alênes aiguës ; ses oreilles, ses joues et toutes les parties charnues du visage avaient disparu. Emu de cet affreux spectacle, je fus moins surpris de l'affligeante misère que nous avions sous les yeux, et j'acceptai bravement le grassouillet produit de l'éloquence de Mazurette, au risque d'insulter à la douleur de la mère et aux plaies saignantes de son pauvre petit martyr. Il va sans dire que selon la coutume, et d'après ma réputation bien connue, je fus sommé *de prier* pour le jeune moribond, qui se tordait déjà dans les convulsions de l'agonie. Quelques jours après, nous rencontrâmes, dans la rue Saint-Joseph, une jeune élégante en robe de soie, qui vint à nous le visage souriant, et nous déclara bel et bien que mes prières

avaient été exaucées, et que son enfant était mort le jour même de notre visite. C'était la jeune Irlandaise, qui paraissait avoir guéri à la fois et son chagrin et sa pauvreté.

Je n'en finirais pas, si je voulais raconter toutes les aventures, comiques ou tragiques tour à tour, auxquelles me fit assister M. Mazurette. Nous tombâmes, un soir, au milieu d'un groupe d'ouvriers qui se battaient. Les séparer, les mettre d'accord, ce fut l'affaire d'un instant. Mais il fallait payer le service, et tous les combattants, par reconnaissance, vidèrent leur poche dans la bourse du quêteur.

Une autre fois, M. Mazurette ne fut pas heureux. Nous étions au bas de la rue Montcalm. Mazurette entre avec intrépidité dans une maison qui lui paraissait suspecte. Par précaution, j'étais resté en faction à distance, sur le trottoir. Tout à coup, j'entends un vacarme infernal au fond de la demeure, des voix de femmes braillant qu'elles donneraient.... oui, pour mettre le feu à toutes les églises du monde, et les balais, accompagnés des jurons les plus comiques et les plus grossiers, s'allongeaient déjà vers mon pauvre Mazurette, qui, leste comme un chat, bondissait de l'autre côté de la rue, tandis que, de mon poste d'observation, et sans avoir l'air d'y prendre garde, je reprenais tranquillement le che-

min des quartiers civilisés. Ces dégoûtantes harpies n'étaient pas des Canadiens ; leur accent particulier et leur cynique impiété indiquaient une autre nationalité qu'il me serait pénible de nommer.

M. Mazurette prenait goût au genre de vie que je lui avais créé ; il l'aurait continué volontiers, sans ses chers abandonnés, qu'il revoyait chaque soir avec la tendresse d'une mère, s'informant de leurs besoins et de la manière dont ils avaient passé la journée. J'étais bien obligé de reconnaître ses services en lui remettant quelques piastres pour ses pauvres. Je suis persuadé que les jours les plus tristes pour lui étaient ceux où je lui disais froide-ment que je n'avais pas besoin de lui. Il m'aurait suivi à travers l'Amérique et jusqu'en Europe. Il me donna dés lettres pour Ottawa, où je ne suis point allé. Je gagerais que mon souvenir n'a pas quitté cet excellent homme.

J'avais toujours désiré voir les sauvages. Ces fiers enfants du désert, vaincus aujourd'hui par la civilisation qui les étreint de toutes parts, mieux encore, par le joug si doux de l'Evangile, ont quelques-unes de leurs colonies aux environs de Montréal. Ils sont, à quelques lieues de là, sur le Saint-Laurent et sur l'Ottawa, à Lachine et au lac des Deux-Montagnes. Ils sont catholiques en majeure partie. Le protes-

tantisme, toutefois, exerce parmi eux ses ravages. J'en ai vu plusieurs aux abords de la gare de Montréal, qui attendaient le départ du train pour rentrer dans leurs forêts. Ils étaient grossièrement vêtus à l'européenne. Grands, basanés, cuivrés, aux formes athlétiques, les yeux fauves et taillés en coulisse, silencieux, immobiles comme des loups qui guettent leur proie, ils regardaient avec une curieuse avidité tout ce qui se passait autour d'eux. Ils paraissaient mal à l'aise dans ce brouhaha des rues, au milieu du roulement des voitures. Le siflement des locomotives les étourdisait et agaçait leurs traits farouches. Ils m'inspiraient, je l'avoue, une secrète frayeur. Je pensais à leurs ancêtres, à ces luttes gigantesques qui, pendant plus d'un siècle, avaient ensanglanté ces bords.

Un dimanche matin, M. Giban m'appela au parloir et me dit : — Voulez-vous voir un sauvage ? — Volontiers, lui répondis-je, cela me dispensera d'aller contempler ses pareils au lac des Deux-Montagnes. Il m'introduisit dans une pièce voisine, où était assis un superbe vieillard de soixante-dix ans. C'était un colosse, à côté duquel s'effaçaient les proportions, pourtant respectables, de M. Giban. Le bon sauvage venait de déjeuner par la grâce de Dieu et des Sulpiciens, et s'appuyait, fatigué, sur

un tronc d'arbre qui lui servait en quelque sorte de massue. Il était catholique et avait fait à pied soixante milles pour voir une dernière fois, avant de mourir, le prêtre qui l'avait baptisé. Il parlait le français et l'anglais de manière à se faire comprendre. Quelle foi sublime et touchante ! Encore un qui, au Jugement de Dieu, sera la condamnation des indifférents et des impies ! Son pieux pèlerinage accompli, le bon sauvage reprenait, heureux, le chemin de ses déserts.

Il faut dire que les débris des puissantes tribus sauvages du Canada ne se sont pas mêlés à la société des envahisseurs; ils ne s'y mêleront jamais; ils mourront ainsi. Les sauvages d'aujourd'hui vivent à peu près comme leurs pères. Ils couvrent les lacs et les fleuves de leurs pirogues allongées, et remplissent les forêts de leurs chasses bruyantes. Armés d'excellentes carabines, ils sont les meilleurs tireurs de la contrée, et leurs pilotes sont recherchés pour franchir les écueils et les rapides du Saint-Laurent.

L'unique excursion que je me sois permise hors de Montréal, pendant les trois mois de mon séjour en cette ville, fut une promenade en voiture au Saut des Récollets. Les religieuses du Sacré-Cœur y possèdent un magnifique établissement d'éducation, fréquenté par l'aristocratie canadienne. Le Saut des

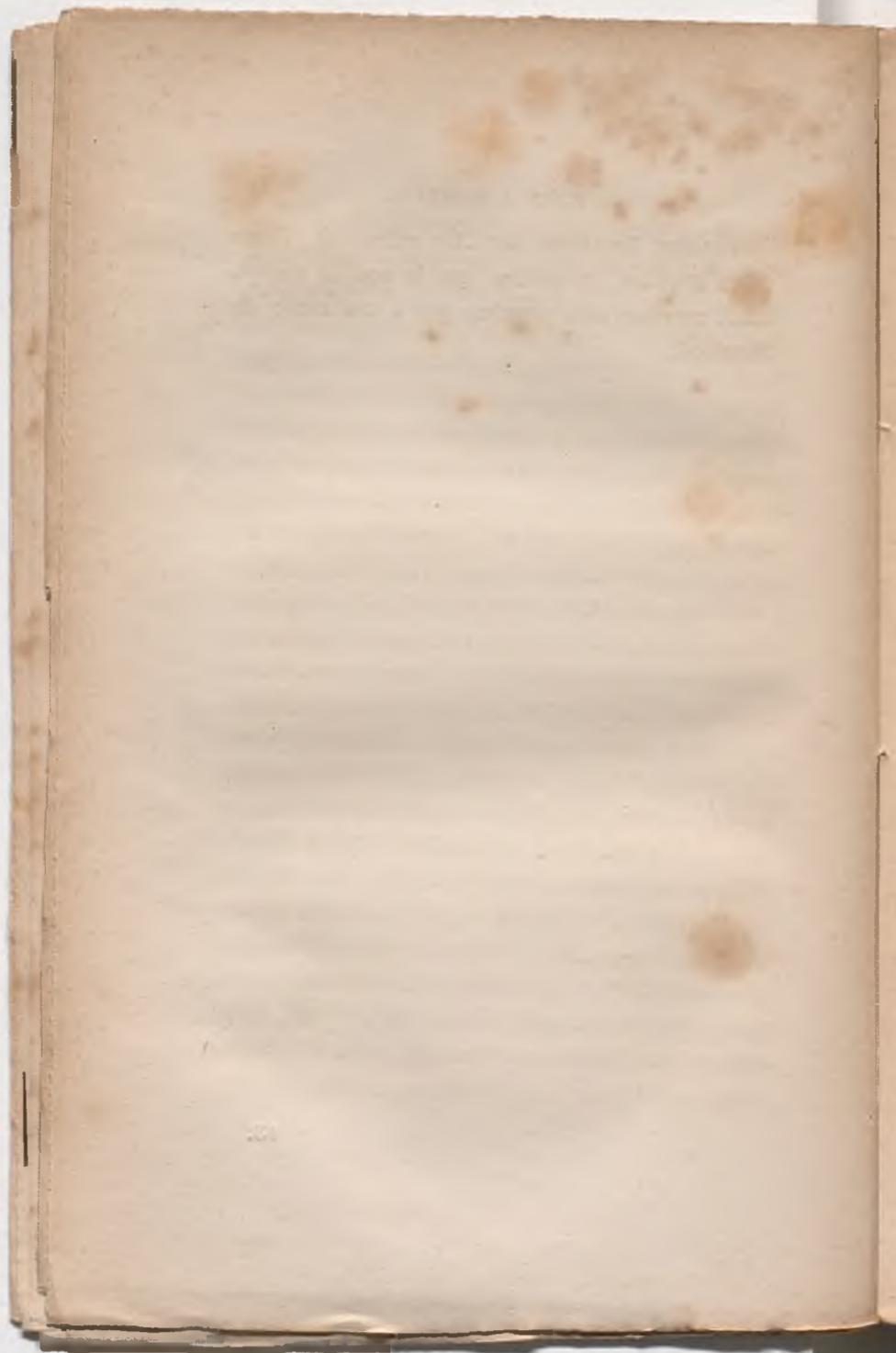
Récollets est situé sur une des branches de l'Ottawa et dans le delta formé par cette rivière, à sa jonction avec le Saint-Laurent. Le couvent est bâti à l'endroit même où les pauvres religieux missionnaires, poursuivis par les sauvages, se jetèrent à l'eau et se noyèrent. Ceux d'entre eux qui furent pris furent impitoyablement massacrés. C'est le lieu de leur martyre qu'on a appelé le Saut des Récollets. Combien de missionnaires ont payé de leur généreux sang le bonheur d'avoir enfanté tant de nouveaux chrétiens à l'Eglise !

Le mois d'octobre était venu. Les jours, bien diminués, étaient devenus sombres et pluvieux. Le froid commençait à se faire sentir, et la neige venait déjà, par intervalles, saluer ces contrées où elle règne en maîtresse pendant près de six mois de l'année. Ma quête touchait à sa fin ; il fallait songer au départ. Toutefois, je ne me proposais pas de rentrer en France avant un an. Mon évêque m'avait écrit de ne pas me préoccuper de ma paroisse, de faire mon œuvre avant tout, puisque j'avais passé les mers dans ce but ; j'étais donc libre. Mon petit succès de Montréal, quoique modeste, près de trois mille piastres, m'avait, pour ainsi dire, donné des ailes ; je me sentais capable d'embrasser le continent américain tout entier. J'avoue que, si les évê-

ques avaient répondu avec plus d'empressement à mes désirs, rien n'eût entravé mon ardeur. Avec l'aide de Dieu, je serais arrivé peut-être à frapper ce grand coup dont avait parlé l'*Univers*, dans l'obligeant article de mon ami M. C..

J'écrivis à San-Francisco ; on ne daigna pas me répondre. J'appris plus tard qu'il y avait dans cette ville un archevêque intractable, espagnol d'origine, qui menaçait d'interdit tout prêtre, tout religieux se permettant de quêter dans son diocèse. Le terrible prélat n'accordait jamais cette faveur, pas même aux missionnaires des bords glacés du Makensie ; j'aurai l'occasion d'en parler plus tard. Il m'en coûtait de lâcher prise, et je fus sur le point de passer outre, en prenant bravement le chemin de l'Amérique centrale. Je voulais voir les grands déserts, et ces fières tribus indiennes dont les soldats de l'Union ne viendront à bout qu'en les exterminant jusqu'au dernier homme. Je savais que j'allais courir de grands dangers. Quelques semaines auparavant, un train de la ligne du Pacifique avait été arrêté par les Indiens ; les voyageurs avaient été dépouillés et scalpés. Je ne leur apportais pas, il est vrai, une grande fortune ; mon petit pécule était déjà parti pour l'Angleterre, et mon crâne dénudé ne leur aurait pas offert un merveilleux trophée

de victoire! Le temps mûrit les réflexions; il me fallut attendre, et Québec, que je voulais visiter, allait recevoir mes premiers pas à ma sortie de Montréal.



## VII

### QUÉBEC ET LE RETOUR.

Les steamboats du Saint-Laurent. — Québec. — La pointe Lévi. — L'université Laval. — Les Jésuites. — L'archevêque de Québec. — M<sup>sr</sup> Racine, évêque de Sherbrook. — Adieux à Montréal. — M<sup>sr</sup> Jamot. — Départ. — Le lac Ontario. — Toronto. — Les filous américains. — De Toronto à Hamilton. — Le baptême des chutes. — Clifton. — Le docteur protestant. — Suspension-Bridge. — Séminaire de Notre-Dame des Anges. — Le Niagara, ses chutes, lettres à M. N. — Pont des chutes. — Le P. Landry. — Les anglaises protestantes. — Les rives du Niagara. — Syracuse. — Retour à New-York. — M. O'Queen. — Le collège du P. Rhonay. — Souvenir du *City-of-Boston*. — La *Ville de Paris*. — Départ pour la France. — Le P. Lecorre. — Les missions du Makensie. — M<sup>sr</sup> Faraud. — M<sup>sr</sup> Clutt. — Les missionnaires-évêques. — Le tour du monde. — Les côtes de France. — Le pilote de la *Ville de Paris*. — Arrivée à Brest. — Décoration du capitaine — Le Hâvre. — Le débarquement. — La Douane. — Paris et Périgueux.

Par une belle soirée d'octobre je me rendis à l'embarcadère de la place Jacques-Cartier, et après avoir payé le prix du passage jusqu'à Québec, je

montai à bord du *Montréal*, superbe steamboat de la compagnie de navigation du Saint-Laurent. Quelques instants après le navire descendait rapidement le fleuve. Comme je l'ai dit ailleurs, les américains voyagent surtout la nuit afin de doubler le temps et les bénéfices. Ah ! s'ils employaient aussi bien le temps pour s'occuper de leur salut, ils seraient tous des saints !

Soixante lieues séparent les deux plus importantes villes du Canada. Le grand fleuve qui les relie est si bien éclairé pendant la nuit, les phares sont si bien établis, les feux des navires en marche sont si distincts, qu'il n'arrive jamais d'accidents. Les bâtiments à vapeur des fleuves sont de véritables galeries flottantes superposées comme les étages d'un palais. Dieu sait les sculptures, les dorures, les riches tapisseries, les peintures qui décorent les salons de ces palais flottants ! Les cabines sont aussi confortables que celles des transatlantiques. L'emménagement n'est pas tout-à-fait le même et ne comporte pas autant d'objets parce que le voyage est de moindre durée. La descente s'opère en douze heures, la montée dure quatorze ou quinze heures. La vitesse est retardée ou accélérée selon la résistance ou la rapidité des courants, et les bateaux eux-mêmes sont plus ou moins bons marcheurs.

Si la nuit a ses avantages pour l'homme de négoce, elle ne fait pas le compte du touriste, qui est privé de voir et qui ne peut décrire les sites qu'il traverse au milieu des ténèbres. Je sais que le Saint-Laurent s'élargit aux proportions d'un bras de mer, je sais qu'il se rétrécit en approchant de Québec. Je sais que les bateaux à vapeur font plusieurs escales dont la principale est Trois-Rivières, siège d'un évêché ; mais je n'ai rien vu, je ne puis rien décrire. Le lendemain nous voguions sur une belle nappe d'eau entre deux rives plus rapprochées, le Saint-Laurent coulait en quelque sorte au milieu des montagnes. Nous approchions de Québec. De hautes collines à droite et à gauche semblaient monter à l'horizon, et le fleuve serrait toujours ses rives. Enfin, nous aperçumes la citadelle faisant face à la pointe Lévi. Le Saint-Laurent était réduit à deux milles de large, mais avec cent pieds de profondeur. Au dessous de Québec commence le golfe Saint-Laurent, c'est la mer !

La capitale du Canada possède une population de soixante mille habitants. Le nom de cette ville, dans la langue des sauvages, veut dire *Passage étroit*, parce que c'est le point le plus resserré du Saint-Laurent dans tout son parcours, depuis le lac auquel il a donné son nom jusqu'à sa sortie du lac

Ontario. Quelques plaisants veulent voir l'origine du nom de Québec dans l'exclamation de surprise proférée par nos marins quand ils aperçurent la langue de terre allongée en forme de bec de canard qui s'avance entre le Saint-Laurent et la rivière Saint-Charles : *Quel bec ! Qué bec !* Si le sel gaulois rend tout possible, et si ce dernier détail est vrai, je me contenterai de répondre : *le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable*. Je laisse donc la responsabilité de cette trouvaille à ceux qui l'ont imaginée.

En face de Québec se dresse la pointe Lévi. C'est un faubourg considérable qui porte le nom du navigateur baron de Lévi, qui le premier, en l'année 1518, aborda cette côte inhospitalière. Il ne fit que passer. A Jacques Cartier était réservé l'honneur de la véritable découverte et de la première colonisation du Canada.

Le golfe Saint-Laurent commence pour ainsi dire à Québec. La grande île d'Orléans, qui en ferme l'entrée, force tout-à-coup le fleuve à élargir ses rives, et quand elle se referme, ce n'est plus qu'un long bras de mer jusqu'à l'Océan. La ville est bâtie en amphithéâtre, sur les flancs d'une colline élevée qui regarde la mer et la rivière Saint-Charles. Québec n'a pas de monuments remarquables. Les illustra-

tions viennent de France, et l'Angleterre n'est point jalouse de perpétuer les souvenirs de son éternelle rivale. Il y a pourtant, comme je l'ai dit, le monument de Montcalm, simple pyramide de granit qui domine les falaises du Saint-Laurent de l'autre côté de la citadelle. On peut affirmer qu'il n'a pas été élevé par des mains anglaises. On l'aperçoit de très-loin, comme un souvenir non encore effacé de la mère-patrie et peut-être des secrètes espérances des peuples canadiens-français.

A Québec, tout est calme et tranquille ; ce n'est plus le bruit, ce n'est plus l'activité mercantile de Montréal. Les traditions s'y conservent mieux. La France y est encore debout, attendant pour ainsi dire l'heure de la Providence. Québec est la ville des rentiers et des étudiants. L'université Laval forme de bons élèves ; j'ai admiré son musée de peinture, son cabinet d'anatomie et d'histoire naturelle. Les Jésuites sont encore ici à la tête de l'enseignement, comme à Montréal, comme aux Etats-Unis. Dieu sait le bien qu'ils font et la reconnaissance dont on les entoure ! La terre est vaste ; quand les glorieux enfants de Loyola n'ont plus le droit de travailler et de mourir sur un point du globe qu'ils ont défriché, fécondé de leurs sueurs, arrosé peut-être de leur sang, comme les apôtres ils secouent

la poussière de leurs pieds et s'en vont ailleurs planter la croix, signe vivant de la civilisation et du salut des peuples.

L'esprit religieux de la capitale du Canada subit naturellement l'heureuse influence des mœurs si douces et si calmes de ses habitants. La démoralisation, qui avance à grand pas à Montréal, est presque nulle à Québec. Ici règnent les mœurs patriarciales, et tout ce bon peuple vit de Dieu. On dirait une immense communauté religieuse où les prêtres font la loi, où la charité exerce son tout puissant empire. Je me proposais de mettre à profit ces bonnes dispositions du peuple de Québec et je sentais déjà la vérité de ce que m'avait dit le P. Recteur de New-York : — A Québec vous recueillerez plus qu'à Montréal.

Hélas ! ces brillantes espérances allaient s'évanouir devant la froide défense de l'archevêque !

Je me rendis au séminaire, où M. le Supérieur et MM. les Directeurs me reçurent avec une touchante cordialité. Je me fis accompagner aussitôt chez M<sup>gr</sup> l'archevêque. Grand, sec, froid, M<sup>gr</sup> Tachereau me défendit expressément de quêter dans son diocèse, sous peine d'interdit..., rien que cela ! Il me sembla entendre la sentence de l'ange de l'Apocalypse aux évêques de l'Asie-Mineure : — Je sais qui vous

êtes, je connais vos œuvres, je sais que vous êtes porteur d'excellentes recommandations, mais je ne puis vous permettre de quêter, nous sommes trop pauvres ! Et le bon archevêque, dont la raideur contrastait si fort avec l'aimable enjouement de l'évêque de Montréal, émarge chaque année une somme assez considérable au budget de la Propagation de la Foi. Je n'ai pas compris pourquoi M<sup>sr</sup> Tachereau ne m'a pas permis de quêter dans son diocèse. Il avait peur sans doute d'un succès pour moi, ou bien son refus n'était que la conséquence de l'antagonisme qui règne depuis longtemps entre Québec et Montréal. Je m'inclinai, persuadé, sans rien exagérer, que ce jour-là Saint-Martin de Périgueux perdait vingt mille francs !

Toutefois, pour être juste, je ferai remarquer que les besoins sont grands en Amérique. C'est un monde où tout est à créer, à mesure que la population augmente, que les déserts se défrichent, que la civilisation s'étend, que les diocèses se fondent. Il faut avoir la largeur de vues et l'inépuisable bonté de l'évêque de Montréal pour permettre à un étranger de venir arracher en faveur de la vieille Europe, qui en abuse, un argent si nécessaire et si bien employé de l'autre côté des mers.

Il ne me restait qu'à reprendre la route du Saint-

Laurent, l'heure du retour avait sonné. Mes dernières visites furent pour les églises. Après la cathédrale, qui n'offre rien de remarquable, la principale église est celle de Saint-Jean-Baptiste. Cette grande église paroissiale venait de perdre son pasteur, M<sup>gr</sup> Racine, le nouvel évêque de Sherbrook. Vaste et d'un style tout moderne, l'église veuve était encore tout embaumée des splendeurs de la consécration épiscopale. M<sup>gr</sup> Racine avait voulu recevoir dans sa chère église et au milieu de ses enfants l'onction sainte des pontifes.

En Amérique, le métropolitain nomme l'évêque, le Souverain Pontife ratifie le choix. L'Etat n'a rien à voir dans la nomination, la liberté le veut ainsi. C'est la séparation complète de l'Eglise et de l'Etat. Si l'Eglise ne peut jouir des grands avantages que procure la protection de l'Etat, elle est du moins libre, et n'a pas à souffrir comme en Europe, comme en France, de l'ingérence tracassière et tyrannique des gouvernants. Ces derniers ne demanderaient pas mieux que de refuser aide et protection à l'Eglise, mais ils tiennent à ne pas se séparer d'elle afin de la mieux dépouiller et de la mieux asservir.

Le treize octobre au matin, j'étais de retour à Montréal. Quelques quartiers extrêmes du faubourg Sainte-Anne n'avaient pas encore reçu ma visite.

Accompagné de M. Mazurette, qui m'offrit une dernière fois ses services, je parcourus pendant trois jours ces rues éloignées peuplées de catholiques et de protestants ; catholiques pauvres, protestants riches comme partout. Ce fut peine perdue, nous moissonnions beaucoup d'injures et peu d'écus. Force nous fut d'abandonner la place et de laisser la quête. Nous quittâmes sans regret le champ de bataille.

Je ne pouvais partir sans adresser à la généreuse population de Montréal un mot de reconnaissance et d'adieu. Le journal la *Minerve* voulut bien, sur ma demande, publier les lignes suivantes :

« Citoyens de Montréal,

» En quittant votre noble et grande cité, j'éprouve le besoin de vous remercier de l'accueil empressé que j'ai reçu au milieu de vous et de la générosité incomparable avec laquelle vous avez répondu à mon attente.

» Vous n'avez pas oublié la lettre de M<sup>sr</sup> l'évêque de Montréal, lettre que j'ai fait passer sous vos yeux dans la *Minerve* et le *Nouveau-Monde* du 20 juillet dernier. Vous savez tous combien elle était assec-tueuse pour la France et honorable pour moi. Vous avez compris l'invitation de votre évêque, vous avez entendu mon appel, je vous remercie !

» Merci d'abord à Monseigneur Bourget, à l'initiative duquel je dois tout ! C'est lui qui a relevé mon courage et qui n'a pas voulu qu'un enfant de la France revint dire à notre mère commune que les français du Canada avaient oublié la mère patrie.

» Merci à M. le Supérieur du Séminaire de Saint-Sulpice et à ses vénérés confrères, qui m'ont prodigé pendant trois mois les soins de l'hospitalité la plus généreuse et la plus touchante !

» Merci aux honorables et zélés citoyens de toutes les conditions ! Je dois à tous une vive reconnaissance. A vous surtout, chers ouvriers, pauvres de Jésus-Christ, à vous mes remerciements bien sincères ! C'est vous principalement qui avez fait mon œuvre. Pendant trois mois vous m'avez vu à vos humbles demeures, ne dédaignant pas votre obole, heureux de vous prodiguer à la fois les paroles consolantes et les bénédictions du prêtre.

» Merci à tous ceux de nos frères séparés qui ont bien voulu venir en aide à mon indigence ! Leur offrande leur portera bonheur, elle sera pour eux un rayon de lumière, c'est la charité qui engendre la foi. Ils comprendront peut-être un jour que cette grande Eglise catholique, si une dans ses croyances et dans son ministère sacré, est la seule véritable épouse de Jésus-Christ.

» Merci enfin aux héroïques citoyens qui ont bravé avec moi, avec plus de mérite que moi, les fatigues et les répugnances du métier de solliciteur !

» Je cours vers d'autres contrées demander les mêmes secours, implorer la même assistance. Fasse le Ciel que je trouve les premiers pasteurs heureux comme votre évêque de me donner leur appui, et les peuples chrétiens empressés comme vous de répondre à mon appel !

» C. POLYDORE, *prêtre*,

» *Curé de St-Martin de Périgueux (France)*. »

J'avais attendu en vain des lettres de San-Francisco. Comme je l'ai dit plus haut, j'étais tout disposé à franchir les déserts de l'Amérique centrale jusqu'au Pacifique. Il y avait au nord des grands lacs un évêque français, M<sup>gr</sup> Jamot, évêque de Péterboroug, dont j'avais fait la connaissance à Montréal. Cet évêque, étant de passage au Séminaire, m'avait demandé d'où j'étais : — De Périgueux, Monseigneur. — Embrassons-nous, avait-il répondu, je suis du Limousin. — J'étais sûr de recevoir de lui le meilleur accueil, de bonnes recommandations et quelques piastres. De San-Francisco, pays de l'or, où la monnaie de billon est presque inconnue, je courrais au centre du continent, à Cincinnati, sur

l'Ohio, où j'espérais rencontrer M<sup>gr</sup> Purcell, qui m'avait bénii autrefois au grand Séminaire de Périgueux. De Cincinnati, j'allais à Saint-Louis, où je retrouvais les Petites-Sœurs des Pauvres, et plusieurs grandes dames catholiques avec lesquelles j'avais fait la traversée sur le *Washington*. N'oublions pas que Saint-Louis est une ville française où la langue, les mœurs et l'amour de la France étaient montés du Texas et de la Louisiane. De Saint-Louis je descendais vers le *Père des fleuves*, le Mississippi, le fameux Meschacébé de Châteaubriand, pour atteindre la Nouvelle-Orléans, où M<sup>gr</sup> Perché, encore un français, m'aurait certainement donné l'hospitalité et l'autorisation de quêter dans son diocèse. Je comptais retrouver à la Nouvelle-Orléans M. l'abbé Beaubien, de Montréal, avec lequel je m'étais pour ainsi dire lié d'amitié et qui m'aurait peut-être servi de cicérone dans mes quêtes. Puis, traversant la Louisiane et les Florides, je me serais arrêté à Charleston, dont j'avais rencontré l'évêque quelques années auparavant chez M. le curé de Lausanne, en Suisse. Enfin de Charleston à Baltimore, de Baltimore à Philadelphie, où m'attendait un de mes compatriotes, M. de R., héritier malheureux de la colossale succession Stephen-Girard; de Philadelphie à New-York, port d'embar-

quement pour l'Europe ! Telles étaient les étapes gigantesques de mon grand voyage projeté à travers l'Amérique du nord.

Mais, je l'ai dit, le mauvais vouloir de quelques évêques, le silence de plusieurs, la saison avancée, la crainte de dépenser sans profit, dans des voyages immenses, le petit trésor que j'avais péniblement recueilli à Montréal, un peu de fatigue peut-être, et la perspective de passer au moins une année dans mon lointain exil, arrêtèrent les vastes projets de ma folle imagination, et je me décidai à reprendre le chemin de New-York. Je ne voulais pas revenir par les lignes du Vermont, et, tant qu'à faire, je désirais voir cette merveille de la nature dont la grandiose image me poursuivait dans mes rêves, les chutes du Niagara ! On dit que visiter l'Amérique du Nord sans voir les chutes, c'est visiter Rome sans voir le Pape.

Le 16 octobre, à la tombée de la nuit, je dis adieu à M. le Supérieur du Séminaire et à mes chers Sulpiciens. Une voiture m'attendait à la porte. M. Picard, l'ami dévoué dont la bonne affection pour moi ne s'était jamais démentie, m'accompagna à la gare. Le cher Monsieur ne me quitta que lorsque le train fut sur le point de partir. Une aurore boréale illumina de ses rougeâtres et chan-

geants reflets le fond de l'horizon ; elle devenait parfois si éclatante qu'on y voyait comme au clair de lune. Toute la nuit je côtoyai le Saint-Laurent, et toute la matinée du lendemain je voyageai le long des grèves solitaires du lac Ontario, dont la nappe argentée brillait au loin sous les rayons du soleil d'automne. A midi, j'étais dans le chef-lieu de la province du Haut-Canada.

Toronto, où M<sup>gr</sup> de Charbonnel fut évêque, est une fort belle ville, aux rues larges et régulières, qui possède de très beaux édifices, parmi lesquels on admire la grande cathédrale protestante, monument gothique à la flèche élancée, vraiment digne de nos cathédrales d'Europe. Toronto compte cinquante mille habitants.

La métropole du Haut-Canada est le siège d'un archevêché avec M<sup>gr</sup> Linch pour titulaire. C'est un évêque irlandais qui aime, dit-on, la France. Malheureusement il était absent quand je me présentai à l'archevêché. Ses secrétaires ne se donnèrent pas la peine d'examiner mes lettres et me reçurent assez mal, cela se comprend. Il était une heure, je n'avais pas déjeuné. Exténué de fatigue et mourant de faim, je m'étais assis sur un escabeau dans le vestibule, attendant qu'on voulût bien me donner audience. Une servante me porta comme à

un pauvre un peu de soupe et un verre de bière. Au même instant entra un prêtre français, curé dans le diocèse, missionnaire venu de France autrefois avec le bon évêque capucin M<sup>sr</sup> de Charbonnel. Il s'indigna de me voir ainsi traité et exigea qu'on nous dressât une table à part. C'était un vendredi, le bon poisson de l'Ontario ne manqua pas, la bonne bière non plus, je rendis grâces à Dieu !

Mon excellent confrère me fit son offrande et me conduisit chez un changeur pour remplacer ma dernière monnaie canadienne par des dollars de l'Union. Je reçus soixante-dix dollars en papier et deux pièces d'argent allemandes de la valeur de douze francs. Le missionnaire me racontait, chemin faisant, comme pressentiment sans doute de ce qui allait m'arriver, les prouesses merveilleuses des filous américains. — Chez un de nos changeurs, dit-il, un commis de banque avait déposé tout récemment un portefeuille gonflé de gros billets, auquel, avec une habileté incroyable, sous les yeux pour ainsi dire du changeur, on avait substitué un autre portefeuille en tout semblable au premier, mais gonflé... de vieux chiffons.

Vers cinq heures, après une journée magnifique et par un très beau soleil couchant, je montai dans le train de *Niagara-Falls*, par Hamilton.

La fatigue, le besoin de dormir après trente-six heures de veille, ne tardèrent pas à appesantir mes paupières. Le wagon dans lequel je me trouvais était presque vide. Je ne dormais pas précisément, je ne voulais pas dormir, je sentais qu'il y avait du danger. J'approchais de la frontière redoutable si hantée des malfaiteurs, à cause des fameuses chutes, rendez-vous des touristes et des voleurs du monde entier. J'avais devant moi, me tournant le dos, un grand jeune homme à la mine suspecte, qui me regardait de temps en temps en se tordant la moustache. Les longues mèches graisseuses et luisantes de ses cheveux tombaient en désordre sur ses épaules ; une petite toque enrubannée, jetée avec coquetterie sur l'oreille, donnait à sa physionomie un aspect singulier. Il avait remarqué sans doute sous ma redingote mon pauvre portefeuille tout gonflé, non de chiffons, comme celui du commis de Toronto, mais de dollars, de photographies et de notes précieuses recueillies dans mes voyages. Nous arrivons à Hamilton, grande ville étagée en amphithéâtre sur les collines qui descendent au lac Ontario. Nous sommes en gare, il y a changement de train, tout le monde descend de voiture.... C'était sans doute prévu. Mon voisin disparaît dans la foule des voyageurs, gagne les rues de la ville, je ne le

vois plus. Je ne me doute de rien, je ne pense à rien, et, tout distrait, je monte dans le train de Clifton. Le siflet de la locomotive annonce le départ. Je voyage cette fois au milieu d'une nuée d'Irlan-dais-Canadiens qui remplissent le wagon. Tout à coup je porte la main à la poche de ma redingote... je me sens pâlir, mon portefeuille a disparu!... Adieu mes soixante-dix dollars, mes photographies et mes chers souvenirs! C'était une perte matérielle de trois cents francs!

A la première impression, je m'étais cru plus malheureux, je pensais avoir perdu davantage. J'étais porteur d'une somme de dix-sept cents francs en billets de banque français que je n'avais pas jugé devoir envoyer devant moi pour ne pas perdre au change. C'est pourquoi j'étais pâle de frayeur en fouillant ma valise, que je tenais toujours sur mes genoux ou sous mes pieds. Heureusement je trouvai mon second portefeuille avec mes dix-sept cents francs à côté de mon révolver, garde muet et fort inconscient qui dormait son sommeil innoffensif. Mes voisins s'étaient vite aperçus de mon émotion et se demandaient déjà ce qui pouvait m'être arrivé. — On m'a volé de l'argent, dis-je au conducteur du train qui passait dans le wagon. — Oh! c'est une *rafle*, répondirent les Irlandais. Le conducteur

haussa les épaules et passa outre ; on y était habitué, ce n'était qu'une rafle, il en arrive tous les jours dans ces parages ; tant pis pour les malheureux ! Et le wagon reprit sa physionomie calme accoutumée.

Arrivé à Clifton, sur la rive gauche du Niagara, je me fis conduire à l'hôtel. La nuit était trop avancée pour me rendre au séminaire du diocèse de Buffalo, situé à deux milles au-dessous de Suspension-Bridge, sur la rive droite du fleuve. Un employé du train, qui logeait dans le même hôtel et qui avait suivi les détails de mon aventure, commanda le dîner et voulut absolument payer la consommation pour nous deux. C'était un fervent catholique, je l'assurai de toute ma reconnaissance.

Je racontai, dans la soirée, à un médecin protestant qui parlait français, tout ce qui m'était arrivé. J'avais le projet d'informer l'affaire et de revenir à Hamilton, dans l'espoir de retrouver le voleur. — Gardez-vous en bien, me dit-il, c'est inutile ! Ici, presque tout le monde est voleur, et presque tout le monde appartient à la police secrète. Policiers et voleurs sont les mêmes. La plupart des vols demeurent impunis parce que les agents de police font souvent partie des bandes de filous. Si vous aviez perdu une somme très considérable, en en laissant

la moitié ou les deux tiers entre les mains de celui qui vous rapporterait votre portefeuille, vous l'auriez certainement avant demain soir et bien intact, en attendant l'occasion inévitable de vous le faire voler encore ; mais avec une perte relativement minime, toute recherche est inutile et serait peut-être dangereuse, sans compter les retards, les frais à payer et autres graves désagréments peut-être. Tenez-vous tranquille, désiez-vous de tout le monde et remerciez la Providence si vous n'avez pas perdu davantage ! Au reste, ajouta-t-il en terminant, vous êtes à *Niagara-Falls*, tous les étrangers passent par cette épreuve, c'est le *baptême des chutes* !

Le docteur me remit sa carte, je le regardai une dernière fois avec un étonnement qui ressemblait à du soupçon. Il en est aussi peut-être, me disais-je *in petto*. Et prenant congé de lui, je montai dans ma chambre, où, après avoir fait une visite domicilière et m'être bien assuré de la solidité des portes et des serrures, je ne tardai pas à m'endormir au grondement sourd et rapproché de la cataracte.

Le lendemain, je me levai de grand matin, je pris une voiture et je partis pour le séminaire de *Notre-Dame-des-Anges*. Le *Niagara* sépare le Canada des Etats-Unis. Le pays n'est point monta-

gneux et pourtant la gorge du fleuve est effroyable. J'ai vu trois sites en Europe pouvant donner une idée de la gorge du Niagara : les ponts de la Sarine, à Fribourg, le pont de la Caille sur la route d'Annecy à Genève, et la gorge de Rocamadour en France.

Un très beau pont suspendu à double tablier met en communication Clifton et Suspension-Bridge, auquel il a donné son nom. Le tablier supérieur est exclusivement réservé au chemin de fer, le tablier inférieur est affecté au roulage et aux piétons. Ce superbe ouvrage s'élève à deux cents pieds au-dessus du Niagara.

L'établissement de Notre-Dame-des-Anges abrite les deux séminaires du diocèse de Buffalo. Les Lazaristes en ont la direction. Je n'ai pas besoin de dire que ces bons religieux se montrent partout les dignes fils de saint Vincent de Paul, et exercent avec bonheur la plus large hospitalité ! Je fus donc reçu au séminaire avec empressement, avec distinction. Le lendemain de mon arrivée, le P. Landry, l'un des directeurs de la maison, me conduisit en voiture aux chutes du Niagara. Il était originaire de la Nouvelle-Orléans et parlait le français, sa langue maternelle. C'était pour ainsi dire un compatriote avec lequel je me sentais à l'aise et qui fut constamment rempli d'attentions pour moi. Voici un

extrait de la lettre que j'écrivis à mon retour des chutes à mon excellent ami M. N..., ancien directeur de la florissante école primaire de ma paroisse.

« Je vous écris de l'un des plus beaux sites du monde, le plus beau peut-être. J'ai là sous ma fenêtre le Niagara, qui mugit à trois cents pieds de profondeur, dans une gorge effroyable, bien qu'à trois milles de sa chute. J'entends au loin le grondement de la cataracte, c'est comme un tonnerre continu assez semblable au roulement lointain d'un train en marche au milieu du silence de la nuit. Le Niagara, visiblement gêné dans cette gorge profonde, bouillonne avec fracas pamé les rochers qu'il roule et se tord avec furie comme un immense serpent bleu jusqu'au lac Ontario. Je le vois déroulant ses gigantesques anneaux, écartant peu à peu ses rives, reprenant insensiblement le calme et la majesté de ses eaux, entrant enfin en souverain dans le dernier des grands lacs, dont la ligne argentée se dessine à l'horizon, à quelques lieues de ma splendide demeure.

» La raison des rapides et des chutes du Niagara vient de ce que la côte nord du lac Ontario, très basse d'abord, monte insensiblement vers le sud jusqu'à des plateaux qui tombent à pic dans le lac. Ces plateaux continuent leur ascension progressive

jusqu'au lac Erié, distant de l'Ontario de douze lieues environ. La différence des niveaux de ces deux petites mers intérieures doit être de six cents mètres à peu près. Le Niagara, large d'une lieue, profond comme le lac d'où il sort, s'avance entre deux rives régulières couvertes de villes florissantes, sillonné en tous sens par les bateaux à vapeur et les nombreux navires de commerce qui vont d'une ville à l'autre, et cela sur un parcours de huit lieues.

» Tout à coup, à un mille au-dessus des chutes, le lit du fleuve fléchit et forme une ligne brisée dont on distingue parfaitement l'arête. Alors entre deux rives escarpées et retrécies à la largeur d'un kilomètre, le Niagara commence sa course furieuse et irrésistible sur un lit pavé de roches granitiques énormes qu'il recouvre ou contourne avec rage, au milieu des débris de toute nature charriés par ses eaux. Le fleuve, tout blanc d'écume, roule, se précipite, heurte une île dont les américains ont fait un bosquet enchanté, se sépare en deux branches, arrive enfin affolé, furieux, au mur de granit par lequel il tombe en deux nappes éclatantes de blancheur, au fond d'un gouffre de deux cents pieds, sur une largeur de plus de cinq cents mètres. Un nouveau lit du fleuve commence. Le géant, étonné de sa chute, tournoie sur ses abîmes l'espace

d'un mille et reprend bientôt sa course vertigineuse à travers les rochers jusqu'au lac Ontario, où il retrouve enfin la tranquillité de ses grandes eaux.

» Voilà ce qu'on appelle les chutes de Niagara, *Niagara-Falls*, disent les Anglais !

» A cent mètres des chutes et plus élevée qu'elles, une passerelle hardie relie les deux rives du Niagara. Je l'ai franchie en voiture, et pour me distraire du magnifique spectacle que j'avais sous les yeux, mon flegmatique yankee, le P. Landry, me dit, en me montrant l'abîme, que le pont n'était pas solide et que depuis longtemps les ingénieurs l'avaient condamné !... — Vous ne pouviez pas attendre le retour pour me faire cette confidence, répliquai-je avec émotion ! — A ce moment, notre cheval s'abattit, et, pâle de frayeur, je crus descendre au fond du gouffre !...

» Quel sublime spectacle s'offrait à nos regards ! Au-dessus du manteau blanc parsemé d'étoiles dont se pare le fleuve, sous les feux du soleil, dans le nuage des blanches vapeurs qui montent à cinq cents pieds, se jouaient mille arcs-en-ciel aux riches couleurs. Voilà bien toujours le signe de l'alliance entre Dieu et l'homme ! Au milieu des splendeurs de la nature, Dieu est voisin de l'homme, il ne les a créées que pour nous tendre la main et nous rap-

peler l'union immortelle qui doit exister entre lui et nous. J'adorais en silence ce Dieu si admirable dans ses œuvres. Et notre pauvre pont suspendu qui tremblait sous les roues de notre véhicule, et sur lequel nous tremblions aussi, non de froid mais de peur, en renversant le mot de Bailly, nous disait à sa manière la faiblesse et la caducité des œuvres de l'homme. Dieu seul est grand ! »

A la même latitude que la nôtre, le Canada est plus froid que la France. Il avait gelé le matin de notre excursion à *Niagara-Falls*. Un beau soleil éclairait les chutes. Les nuages de vapeur qui s'élevaient au-dessus de la cataracte avaient couvert les deux rives d'une pluie de diamants qui mêlaient leurs myriades d'étincelles aux feux de l'astre du jour. Cet éclat vraiment royal était digne de la plus grande merveille de l'univers. Tous ces feux épars, multicolores, jetés par ces millions de prismes minuscules, mêlés aux riches couleurs de tant d'écharpes d'Iris que multipliait encore le balancement des vapeurs, avait quelque chose de féerique. J'affirme que je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que ce spectacle des chutes sous un beau ciel, et que l'imagination, d'ordinaire si prompte à agrandir et à exagérer les objets, était restée au-dessous de la réalité !

Nous descendîmes ou bas de la chute. La grande voix de cette masse d'eau tumultueuse nous empêchait de nous entendre. Des anglaises qui nous avaient suivis pleuraient d'admiration, trempaient dans l'eau sacrée des bagues et autres objets précieux, heureuses sans doute de pouvoir dire au retour leur émotion, en montrant les bijoux que le Niagara avait consacrés désormais pour elles. Une réflexion me vint à l'esprit. — Ce sont des protestantes et je suis sûr qu'elles ne croient pas aux saintes images et à la vertu des reliques !

Pendant les deux jours de repos que je passai au séminaire de Notre-Dame-des-Anges, j'aimais à faire quelques promenades solitaires le long du Niagara. Les flancs de ses hauts rivages étaient couverts de belles forêts dont le feuillage or et pourpre resplendissait sous les rayons du soleil d'automne. J'aurais écrit un poème sur cette belle nature. Un chemin de fer creusé le long des précipices descendait jusqu'au lac Ontario. Les blancs panaches de la vapeur se mariaient harmonieusement dans ces doux lointains aux nuances roses, bleues, vertes, jaunes et pourprées d'une végétation qui allait bientôt mourir. Je ne pouvais m'arracher à ces beaux lieux !

Il fallut enfin songer au départ. M. Landry eut

l'extrême complaisance de me conduire à la gare de *Suspension-Bridge*, où je pris mon billet de place pour Albany et Boston. Je me retrouvais donc sur le grand chemin de fer du Pacifique par les grands lacs, avec ses trois ou quatre lignes parallèles jetées au milieu de la campagne, tantôt cultivée, tantôt déserte. Des paysages grisâtres et mornes avec l'intéressant spectacle de trains allant dans les deux sens, se suivant quelquefois côté à côté, mais se devançant bientôt avec des vitesses inégales; des plaines immenses fermées par quelques ondulations boisées à l'horizon: tel est le tableau que j'eus sous les yeux pendant la plus grande partie du trajet. J'arrivai avant le coucher du soleil à la grande ville de Syracuse, bâtie sur les bords du lac qui porte son nom. La ligne, en sortant de la gare, s'engage dans des rues larges, couvertes de passants. Les trains en marche n'ont d'autre moyen pour éviter les accidents que de ralentir leur vitesse et de sonner constamment la cloche d'alarme.

La nuit était avancée quand j'arrivai à Albany. Je ne m'y arrêtai pas et pour cause. Le lecteur sait déjà l'accueil peu gracieux que j'y avais reçu trois mois auparavant. Le lendemain j'étais à Boston pour la seconde fois.

Déjà, à Montréal, au séminaire de Saint-Sulpice,

j'avais été présenté à M<sup>gr</sup> Willam, évêque de Boston, ancien élève des Sulpiciens. Le prélat, quoique irlandais, parlait très-bien ma langue. Il me reçut avec bonté, me remit son offrande et m'autorisa à quêter en ville, en souvenir de son éminent prédécesseur le cardinal de Cheverus. Toutefois Monseigneur me déclara que si je ne connaissais pas l'anglais, je ne réussirais pas auprès de ses diocésains, d'autant moins qu'il ne me donnait aucune permission écrite. Je craignais ensuite de me voir l'Océan fermé par les tempêtes de l'hiver. Le succès de ma collecte était bien douzeux dans une ville aux trois quarts protestante. Mon retour fut irrévocablement arrêté. Quinze heures de chemin de fer me ramenèrent à New-York.

Je revins à la quinzième rue, au collège Saint-François-Xavier, où le P. Recteur, heureux de me revoir et d'apprendre des nouvelles du Canada, sa patrie, me redonna avec joie la petite chambre que j'avais occupée à mon débarquement.

Mon premier soin fut de m'informer du jour de départ des transatlantiques pour la France, et d'arrêter mon prochain passage. Le départ devait avoir lieu le 31 octobre, veille de la Toussaint, et c'est le paquebot la *Ville de Paris*, l'un des plus rapides

marcheurs de l'Océan, qui devait me ramener dans ma patrie.

Dix jours me séparaient encore de la date de l'embarquement, il fallait les employer avec le plus de fruit possible. M<sup>sr</sup> l'archevêque de New-York était en Europe. Muni d'une lettre de recommandation de l'obligeant abbé Valois, dont j'ai déjà parlé, je fus présenté à son intime ami M. O'Queen, curé de la cathédrale de Saint-Patrik et vicaire-général de l'archidiocèse de New-York. M. O'Queen, après avoir lu ma lettre, me déclara que pour être agréable à son ami M. Valois, il consentait à me donner par écrit une recommandation auprès de MM. les curés de la ville, valable pour quinze jours seulement. C'était plus qu'il n'en fallait pour occuper mes derniers loisirs sur la terre d'Amérique.

Je parcourus de nouveau les rues de New-York. Ce ne fut pas sans résultat. Je dois une mention particulière au R. P. Recteur de Saint-François-Xavier, aux maisons du Sacré-Cœur de la dix-septième rue et de Manathanville, à l'hospice de Saint-Vincent-de-Paul, au P. Rhonay et à ses élèves. Mon apparition fut l'occasion d'une petite fête au collège du P. Rhonay. Plusieurs élèves parlant français furent admis à la table du Directeur. Je suis heureux de

dire, à leur louange et à celle de leurs maîtres, qu'ils ne maniaient pas trop mal notre langue, toujours hérissée de difficultés pour les étrangers. A certaines heures, dans ce cher établissement, il est défendu aux élèves de parler anglais; les conversations sont alors peu animées. Tout-à-coup l'interdit est levé, et la bande joyeuse se met à crier, à jaser, à sauter, à danser; c'est un tapage assourdissant, comparable au gazouillement des oiseaux un soir d'été. On a bien dit que la langue anglaise est la langue des oiseaux.

En Amérique, pour apprendre les éléments des langues étrangères aux petits enfants, les maîtres des divers établissements d'instruction ont recours à un singulier moyen presque toujours couronné de succès. On met ensemble pendant les récréations un certain nombre de petits enfants appartenant aux différentes races transplantées en Amérique, dont chacune a sa langue. Au commencement, ces enfants ne se comprennent pas; ce sont des scènes sans fin où le tragique ingénue le dispute au comique. Après quinze jours, il y a des échanges de parole parfaitement compris; après un mois, la petite bande parle toutes les langues. Et quels maîtres que tous ces petits professeurs imberbes dont le plus âgé n'a pas dix ans! Avant tout, il

s'agit de s'entendre, les règles grammaticales viendront plus tard !

Reconnaissance aux Rédemptoristes de Saint-Alphonse, aux Frères de Manathanville, au curé de St<sup>e</sup>-Brigitte, aux orphelines du P. Tournier, au curé de Saint-Etienne, au P. Landry des Lazaristes de Brooklyn, au P. Aubril de la Miséricorde, aux Dominicains, etc, etc ! Mes dix jours de quête me valurent une somme de quinze cents francs. C'était plus que je n'avais osé espérer.

Le jour du départ approchait. On s'étonna de me voir prendre la ligne des paquebots français. Notre service maritime, comme j'ai eu l'occasion d'en parler plus haut, était tombé dans un tel discrédit depuis les récentes noyades que les français eux-mêmes, les françaises surtout, arrêtaient presque tous leur passage sur les vaisseaux anglais et allemands. Le consul Varron ne désespéra pas de Rome après la sanglante bataille de Cannes, le Sénat vint en corps au-devant de lui pour le féliciter. La France n'avait pas à féliciter en moi un grand citoyen ni un homme qui lui fut grandement utile; toutefois, comme le consul romain, je ne désespérai pas de l'honneur de mon pays après tant de désastres réunis. Le P. Recteur, de son côté, me racontait, pour me décourager sans doute, et je ne

sais où il avait trouvé ce détail, que peu de mois auparavant, un capitaine italien avait découvert au milieu de l'Atlantique une ligne de rochers sous-marins qui n'avait pas moins de cent milles de longueur. Je me contentai de répondre que depuis l'illustre génois Christophe Colomb et l'heureux florentin Améric Vespuce, je ne connaissais pas aux Italiens le génie des découvertes. Je répondais encore qu'en fait de noyades, tous les peuples maritimes du monde avaient des pages tragiques dans leur histoire. Je citais entr'autres pour l'Amérique du nord la perte du *City-of-Boston*, parti de Boston, il y avait une douzaine d'annés, avec plus de six cents passagers à bord, parmi lesquels étaient plusieurs évêques, dont on n'avait jamais plus entendu parler.

Oui, en vérité, pour un Français, quelles que soient les petites misères que nous prêtres surtout, nous avons souvent à supporter au milieu de nos compatriotes, rien n'est bon comme le sol et la langue de la patrie ! J'allais assister, du reste, en dépit de la saison réputée orageuse de novembre, à une traversée telle que les Anglais et les lourds Allemands n'en ont pas exécuté de pareille. C'est la *Ville de Paris*, notre élégant et rapide paquebot français qui, en neuf jours et demi, devait arriver, des bassins de Morton-Street, en vue des dangereuses passes de

Brest. Ce tour de force est le meilleur argument de la supériorité de notre architecture navale sur celle de l'étranger, comme du génie de nos marins et de leur parfaite connaissance de la mer.

Le trente-un octobre, au matin, je prenais la direction de Morton-Street, le long des quais de l'Hudson. C'est là que stationnent, dans de larges bassins, à côté de magasins immenses, les grands navires à vapeur de la Compagnie générale transatlantique. Le pavillon de France flotte à la fois sur les vastes entrepôts de la Compagnie et sur les vaisseaux. Je montai à bord de la *Ville de Paris*, et après avoir exhibé mon billet de passage, on me mit en possession de ma cabine. Moins heureux que la première fois, je fus obligé de la partager avec un compagnon de traversée. C'était un jeune italien du versant méridional des Alpes, qui allait revoir ses montagnes, et peut-être aussi prendre femme, ajouta-t-il naïvement plus tard. Il était du reste citoyen de l'Union et appartenait à une maison de haut commerce de New-York.

Rien n'est imposant comme le départ d'un grand navire. Tout le monde étant à bord, on lève les ancrages. Les parents et les amis qui vous ont accompagné jusqu'à l'embarcadère sont là sur le rivage, silencieux et tristes, tout inquiets, les yeux pleins

de larmes, et vous envoient leur dernier adieu. Tout à coup le canon gronde, l'hélice se met en mouvement, l'énorme masse glisse lentement sur les flots. Peu à peu on gagne en vitesse, le sillage se dessine à l'arrière du bâtiment, on aperçoit encore les mouchoirs et les chapeaux qui s'agitent sur la rive, tout s'efface bientôt à l'horizon, on détourne la tête, on a des sanglots dans la poitrine, on ne se reverra plus peut-être... ! L'homme le plus endurci ne peut se défendre d'une certaine émotion et plus d'une fois les larmes mouillent la paupière. Rien n'est solennel comme l'heure des adieux !

La grande cité, les grands navires, la pointe et les forts de Longisland, tout disparaît bientôt à nos regards. Nos quatre-vingts passagers, presque tous Français, s'unissent dans un sentiment commun d'amour envers la mère-patrie que nous allons revoir. Nous voguons à pleine vapeur et en droite ligne dans la direction de l'est.

Peu à peu la côte d'Amérique descendit derrière nous à l'horizon et s'effaça bientôt complètement. La pleine mer, avec ses inconnus, ses mystères et ses dangers, nous enveloppa de son immensité ; la nuit vint et avec l'obscurité tout rentra dans le calme. Tandis que les passagers, retirés dans leurs cabines, priaient, recommandaient leur âme à Dieu, on n'en-

tendait plus que le bruit de la manœuvre sur le pont et le cri monotone des matelots de quart, mêlés au roulement des vagues.

Le jour suivant, les scènes maritimes de la première traversée se renouvelèrent bientôt. Toujours le même sublime spectacle de l'Océan tantôt calme, tantôt en fureur, la rencontre des vaisseaux, les nuées de mouettes, les incidents multipliés du bord et le plaisir de tous ces amis d'un jour, la causerie !

J'avais fait à New-York, chez les Pères de la Miséricorde, la connaissance d'un missionnaire français, le P. Lecorre, qui venait du pays des Esquimaux et qui allait en France recruter des missionnaires et recueillir des secours pour ses missions. Il s'était embarqué avec nous et ne cachait pas sa joie de revoir encore une fois sa patrie, sa famille bien-simée avant de reprendre le chemin des contrées glacées du nord de l'Amérique.

Le P. Lecorre, jeune et vif, modeste et doux, d'une mémoire prodigieuse, nous racontait ses aventures, ses chasses au renne et aux oiseaux de passage, les dangers qu'il avait courus au milieu des Esquimaux. Il venait du territoire de l'Alaska, des bords glacés du Makensie, l'un des plus grands fleuves du monde. Le Makensie coule dans la mer polaire et reste pris par les glaces les trois quarts de

l'année. Les *Annales de la Propagation de la Foi* ont publié quelques lettres très intéressantes du saint et hardi missionnaire, mon compagnon de voyage. Le P. Lecorre parlait jusqu'à huit idiomes des Esquimaux. Il avait composé un dictionnaire comparatif avec les règles de ces divers idiomes, renouvelant en quelque sorte dans sa personne le miracle de la Pentecôte et le don des langues. Il apportait un costume complet du pays, consistant en un justaucorps de peau d'ours auquel pendaient deux tuyaux plus grands pour passer les jambes, et deux plus petits pour passer les bras, le tout surmonté d'un large bonnet à poil. Ce singulier costume, qui rappelait assez bien l'accoutrement de Robinson Crusoé, était l'objet de la curiosité des passagers. Quand le P. Lecorre voulait nous égayer, il revêtait son costume d'esquimau. Il ne lui manquait alors que le fusil de chasse en bandoulière et la hache à la ceinture pour nous donner une idée de la vie de sacrifice à laquelle se dévouent les missionnaires pour porter chez les sauvages le flambeau de la foi. Que de dangers, que de privations, que de souffrances ! M. Lecorre nous racontait que plus d'une fois il avait failli être dévoré par les fauves ou assassiné par ses guides et ses domestiques.

M<sup>sr</sup> Faraud, des Oblats de Marie-Immaculée,

15.

vicaire apostolique des régions du Makensie, était alors en France, lui aussi à la recherche de secours et de missionnaires. J'ai appris plus tard qu'il avait passé à Périgueux, qu'il s'était arrêté sur ma paroisse chez les religieuses de l'Espérance, et qu'il avait témoigné aux bonnes sœurs tout son étonnement de ce que j'étais allé chercher en Amérique un argent qu'il n'y trouvait pas lui-même. En l'absence du saint évêque, M<sup>gr</sup> Clutt, son coadjuteur, dirigeait la mission. Le missionnaire s'use vite ; aussi l'évêque, perdu au milieu de territoires immenses, exposé à tous les périls, songe de bonne heure à son successeur. Il ne faut pas s'étonner du nombre relativement considérable d'évêques que nous remarquons dans les missions lointaines ; or, l'Amérique n'est qu'une immense mission. Quand l'évêque titulaire tombe prématurément sur ces champs de bataille de la civilisation et de la foi, la plénitude du sacerdoce repose toujours à côté de lui sur quelque tête de confrère dans l'apostolat, prêt à le remplacer et à porter après lui le lourd fardeau de la propagation de l'Evangile. Ainsi le P. Lecorre, à trente-sept ans, était-il déjà proposé pour la dignité épiscopale. Je rends hommage à son humilité profonde, cette pensée le faisait trembler et lui inspirait parfois la résolution de fuir les missions et de

vivre inconnu le reste de ses jours au sein du clergé de sa catholique Bretagne. Ce n'est pas la fatigue des missions ni leurs dangers qui lui faisaient peur, il brûlait du désir de retourner parmi ses chers Esquimaux, mais c'est la charge de l'épiscopat, bien autrement redoutable que celle du sacerdoce. Toutefois le saint missionnaire pouvait l'envisager de front et prétendre à l'honneur de la première place. Les antichambres de la misère et du martyre ne sont pas hantés par les solliciteurs comme ceux de la fortune et de la gloire. Il n'y a pas de gouvernement au monde qui discute la valeur ou le servilisme des prétendants aux dignités épiscopales de l'Alaska.

Depuis six mois le P. Lecorre avait quitté les missions du Makensie. Il avait mis plus de quatre mois pour atteindre San-Francisco. Le rigide archevêque, on le conçoit à peine, lui avait défendu de quêter, et néanmoins, généreux par nature, pour fermer à la fois la bouche et la main au missionnaire, il lui avait remis trois cents piastres afin de payer son voyage de New-York et de France. M. Lecorre était de Lorient et espérait à bon droit un peu d'argent des catholiques de notre pays pour sa mission des Esquimaux. Il comptait bien aussi emmener au retour quelques prêtres de cette pépinière inépuis-

sable des diocèses de Bretagne, heureux de partager les labeurs de son apostolat dans les missions lointaines.

Je me félicite de n'avoir point suivi l'élan qui avait failli me jeter sur les lignes du *Pacific-Rail-Road*. Que serais-je devenu à San Francisco, obligé de vivre d'aumônes sans pouvoir demander un sou à personne ? — Si j'avais réussi auprès de l'archevêque, et après ma quête de San Francisco, je faisais un rêve insensé qui m'aurait peut-être coûté la vie et dont Dieu n'a pas voulu la réalisation. Renonçant à mon premier projet de faire le tour de l'Amérique du Nord tel que je l'ai décrit plus haut, je me serais embarqué à San-Francisco sur un des vapeurs de la Chine. Je me proposais de visiter la capitale et les grandes villes du littoral du Céleste-Empire, d'atteindre l'Inde anglaise après avoir visité nos établissements de Cochinchine, de m'arrêter à Calcutta, où l'éminent docteur-médecin M. F.-T.. frère de mes chers compatriotes MM. les curés de M... et de L..., m'aurait aidé à battre monnaie. Le cher Monsieur vient de mourir à Londres, laissant à sa veuve un nom béni, et à ses enfants le souvenir de ses vertus. Je serais rentré en France par l'isthme de Suez, la Méditerranée et Marseille. C'était le tour du monde à faire. Je voulais pouvoir

me vanter sur mes vieux jours d'avoir ainsi fait le tour du monde pour Saint-Martin, et d'avoir rapporté pour mon église, tous frais de voyage payés, la modeste somme de cent mille francs.

En mer, il m'arriva un accident qui aurait pu avoir des suites sérieuses. Un jeune passager de Nîmes jouait un soir avec une pièce d'or de vingt francs. Il laissa tomber tout à coup la pièce de ses mains, et cette dernière roula, on ne savait où, sous les tables et les banquettes de la salle dans laquelle nous étions réunis. Chacun s'empressa à sa recherche. Le premier j'aperçus un point jaune qui brillait dans l'ombre, c'était la pièce d'or. Comme je me baissais pour la ramasser, le navire, fortement incliné par les vagues, se releva brusquement et m'envoya donner de la poitrine contre un fauteuil situé en face de moi. La violence du choc me jeta sur le parquet, où je demeurai quelques instants non sans connaissance, mais sans mouvement. La douleur, très-vive d'abord, se dissipa peu à peu, et je crus que mon accident n'aurait pas de suites. Cependant je souffris pendant quelques jours, quoique d'une manière bien supportable. Un matin, pressé de boucler ma valise, je fis un effort qui détermina un craquement dans mes côtes. Je me crus perdu, j'étais guéri : mes côtes, probablement enfoncées

jusque-là, venaient de reprendre leur position naturelle, je n'ai plus rien senti depuis.

Le soir du neuf novembre, à la tombée de la nuit, nous découvrîmes les phares de la côte de Bretagne. Quelle admirable traversée accomplie par notre merveilleux navire ! L'Océan franchi en neuf jours et quelques heures sur une largeur de plus de onze cents lieues ! C'était prodigieux ! Toutefois, nous ne devions entrer dans le port de Brest que le lendemain matin. Que se passa-t-il à bord ? Le voici :

Comme je l'ai dit au commencement de cet ouvrage, les paquebots de la Compagnie générale transatlantique emportent de France à bord jusqu'en Amérique les pilotes destinés à ramener les vaisseaux au port d'embarquement. Ce sont pour la plupart de vieux loups de mer qui connaissent toutes les passes, tous les récifs, tous les îlots de la côte de Bretagne. Celui que nous avions à bord était monté sur la passerelle avec le capitaine. Il étudiait au loin avec lui la direction et le mouvement des feux. les uns fixes, les autres tournants, tantôt brillant comme des étoiles, tantôt disparaissant dans la nuit. Le pauvre pilote, jeune encore, un peu inexpérimenté, c'était peut-être son premier voyage, se perdait en conjectures, prenait un feu pour un autre, sans compter les feux mouvants des navires qui

passaient au large se dirigeant vers l'Angleterre ou gagnant les ports de France. Tous ces feux épars se croisant, s'entrecroisant, faisaient perdre la tête au pilote. L'équipage était silencieux ; beaucoup de passagers attardés sur le pont, j'étais de ce nombre, écoutaient avec un saisissement mêlé de terreur les étranges compliments que se faisaient ces deux hommes qui tenaient nos vies dans leurs mains.

— Que vois-tu.....? hurlait le capitaine. Les expressions les plus grossières, les plus triviales, les plus originales tombaient de ses lèvres frémissantes. Le malheureux pilote n'osait plus parler.  
— Eh ! bien, que vois-tu donc ?..... Tu ne vois pas toi....., tu ne vois pas tous ces cailloux que j'ai sous les pieds.....? Attends-tu qu'ils t'arrachent les boyaux ? — Il appelait ainsi les nombreux récifs dont la côte est pour ainsi dire semée jusqu'à une grande distance du rivage.

— Je vois..... je vois....., toussait notre pilote en lorgnant cette côte maudite qu'il ne voyait pas du tout, je vois..... je vois.....!

— Quand aura-t-il tout vu, disions-nous tout bas avec le comédien des *Plaideurs de Racine* ? En vérité nous tremblions de *passer au déluge*.....! Un grand vapeur avec ses trois feux vert, rouge et blanc filait devant nous se rendant sans doute à

Brest. Nous n'aurions eu peut-être qu'à le suivre pour arriver sûrement au port.....!

La *Ville de Paris* s'arrêta, vira de bord et revint en pleine mer. Confiants dans la sage expérience du capitaine, nous descendîmes prendre quelque repos. Le navire marcha toute la nuit, et le lendemain, au grand jour, après avoir bénî Dieu de notre heureuse et rapide traversée, nous montâmes sur le pont et nous découvrîmes dans les profondeurs de l'horizon les rivages de la patrie.

On est heureux d'être conduit par un homme prudent. Nous n'allions pas tarder à nous convaincre que notre capitaine, tout grossier qu'il nous avait paru la veille, était avant tout un homme prudent, prêt à sacrifier la glorie de sa belle traversée devant la responsabilité des vies qui lui étaient confiées. Nous étions tout disposés à lui pardonner de n'avoir pas été élevé sur les genoux d'une marquise.

Il était midi quand nous atteignîmes l'étroit passage du Goulet. La mer était calme et nous pouvions distinguer à faible distance, parfois le long du bord, ces lignes de rochers sous-marins, ces terribles écueils qu'on n'affronte jamais sans courir les plus grands dangers. Hélas ! un grand naufrage avait eu lieu pendant la nuit sur cette côte sauvage.

Le spectacle que nous eûmes sous les yeux nous dit alors combien nos réflexions avaient été fondées. Le malheureux vapeur qui avait passé devant nous la veille, à la nuit sombre, avait donné contre les récifs et était allé s'échouer à la côte. Personne n'avait péri, mais la mer était couverte de débris. Nous remerciâmes la Providence du peu de confiance que le capitaine avait eu dans les *lumières* de son pilote.

Nous entrâmes dans la baie de Brest, la *Ville-de-Paris* stoppa. Le petit vapeur de service vint prendre les dépêches et recueillir les passagers qui débarquaient à Brest. Le P. Lecorre me fit ses adieux, me promettant de venir me voir à Périgueux, je ne l'ai plus revu. Il apprit sans doute plus tard que son évêque, Mgr Faraud, y était venu ; dès lors son voyage devenait inutile ; les missionnaires ne font pas de voyages d'agrément. J'en ai eu du regret. J'aurais recommandé volontiers le Père à mon évêque, et j'aurais été heureux de lui présenter dans mon église mes très nombreux et très zélés associés de l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi.

Je ne sais pourquoi je ne débarquai pas à Brest comme bon nombre de mes compagnons de traversée. Il leur tardait, je le comprends, de fouler le sol de la patrie et de sentir aussi sous leurs pieds une

base moins mouvante et moins dangereuse que les vagues de l'Océan. — Bah ! *J'y suis, j'y reste*, m'étais-je dit. Le temps était beau, quoique froid, je n'avais pas eu le mal de mer, je ne pouvais m'arracher à l'élément perfide qui fascine et qui entraîne. La mer a ses irrésistibles séductions. J'aimais mon vaisseau, il m'en coûtait de le quitter si vite, il y a là tout un petit monde qui, pour être plus concentré, n'en a que plus de charme. J'avais enfin une assez sérieuse excuse dans la question d'intérêt. Le trajet du Havre à Paris était moins long et moins coûteux que celui de Brest à notre grande capitale. L'intérêt gâte ou sauvegarde bien des choses, je crus sauvegarder l'intérêt de Dieu.

A trois heures nous reprimés la mer, et, après avoir doublé l'île d'Ouessant, nous entrâmes dans la Manche. Mais déjà la nuit était venue, c'était l'heure du repas du soir. Une gracieuse surprise, adroïtement ménagée à notre capitaine, égaya les passagers. En récompense de ses longs services et surtout de sa belle conduite pendant une horrible tempête où il avait sauvé son navire d'une perte à peu près certaine, le Gouvernement l'avait nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. On racontait que ce même vaisseau la *Ville-de-Paris* avait été sur le point de sombrer dans les parages de l'Amérique. Les

lames avaient plusieurs fois balayé le pont, un coup de mer avait enlevé plusieurs matelots, le second avait eu le bras fracassé par la chute de la grande vergue ; le capitaine s'était fait attacher, blessé lui-même, à la passerelle, à moitié démolie, et, de ce poste de combat, avait tenu tête à l'orage et sauvé son navire.

Les officiers furent prévenus à Brest de la décoration si bien méritée qui attendait le capitaine. Ils cachèrent soigneusement la croix sous sa serviette. Le capitaine, en se mettant à table, la laissa échapper aux applaudissements de tous les convives, tandis qu'un trouble involontaire agitait la rude face du vieil officier. Une jeune dame créole, belle et timide, devait la lui attacher à la boutonnière ; elle s'enfuit au moment de l'opération, et son mari ne put la contraindre à remplir le ministère d'honneur qu'on avait voulu lui confier. Elle avait peur du vieux loup de mer. Ce fut le seul petit nuage de cette belle soirée.

Le onze novembre, fête de saint Martin, par une brillante mais très froide matinée, le paquebot la *Ville-de-Paris* vint stopper à quelques centaines de mètres du port du Havre. La Manche, qui n'est jamais calme, était fortement houleuse. Le vapeur du port vint nous prendre à la remorque, et en

quelques minutes nous abordâmes les quais. Ce n'était plus le spectacle de la baie magique de New-York ! J'aurais voulu au moins quelque chose comme Bordeaux avec son beau port en hémicycle et la suite non interrompue de palais qui l'entourent. Je me sentais presque humilié devant ces maisons étroites, d'inégale hauteur, peu gracieuses, qui formaient l'avant-scène de la ville du Hâvre du côté de la mer. Et pourtant, me disais-je, c'est ici un des premiers ports de commerce de notre France ! Je lus ma pénible impression sur ces visages d'étrangers dont quelques-uns ne craignaient pas de sourire presque de pitié ! La jetée était couverte de curieux qui nous saluaient et nous souhaitaient la bienvenue. C'était comme le premier baiser de la mère-patrie ! La *Ville-de-Paris* entra dans les bassins des Transatlantiques ; la traversée était accomplie et nous disions au fond de nos cœurs reconnaissants : bénî soit Dieu !

Notre état sanitaire était bon. Tout le monde avait mis ses habits de fête pour le débarquement. Je dis adieu à mes compagnons de voyage, qui tous étaient devenus mes amis, et je pus fouler enfin cette terre bien-aimée de mon pays, après quatre mois et vingt-deux jours d'absence.

Si j'avais une plainte à formuler ici, ce serait

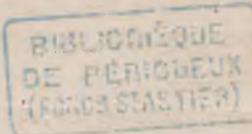
contre le système de vexation de la douane ; je ne l'ai pas rencontré en Amérique. Ainsi, il fallut payer le droit de descendre à terre et de passer par l'unique issue du port qui nous séparent de la voie publique. Malheur à celui qui avait à déclarer quelque marchandise passible des droits d'octroi ! Un passager porteur d'un petit paquet de cigares de la Havane devait payer une somme de soixante francs de droits d'entrée, trois fois la valeur des malheureux cigares ! Trouvant que le plaisir de les fumer coûterait un peu trop cher, il refusa de payer et jeta les cigares à la mer.

Je courus au chemin de fer ; un train allait partir pour Paris, je m'y installai aussitôt, et le soir même, à cinq heures, je descendais à la gare Saint-Lazare, où m'attendait l'envoyé d'une bonne dame de France, bienfaitrice de mon église, à laquelle j'avais écrit l'heure probable de mon arrivée ; elle était heureuse de recueillir le voyageur d'outre-mer et de lui donner la première hospitalité du retour. J'ai toujours regardé comme une bénédiction du Ciel et une marque de la protection visible de saint Martin mon heureux débarquement en France le jour même de la fête du patron de ma paroisse. Je dois donc à Dieu de solennelles actions de grâces et au grand saint Martin l'hommage de ma filiale reconnaissance.

Quelques jours après, je revoyais notre cher Périgord, ma petite ville natale et mes bons parents, Saint-Martin de Périgueux et mon peuple bien-aimé !

Cher lecteur, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir bientôt à travers l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie !

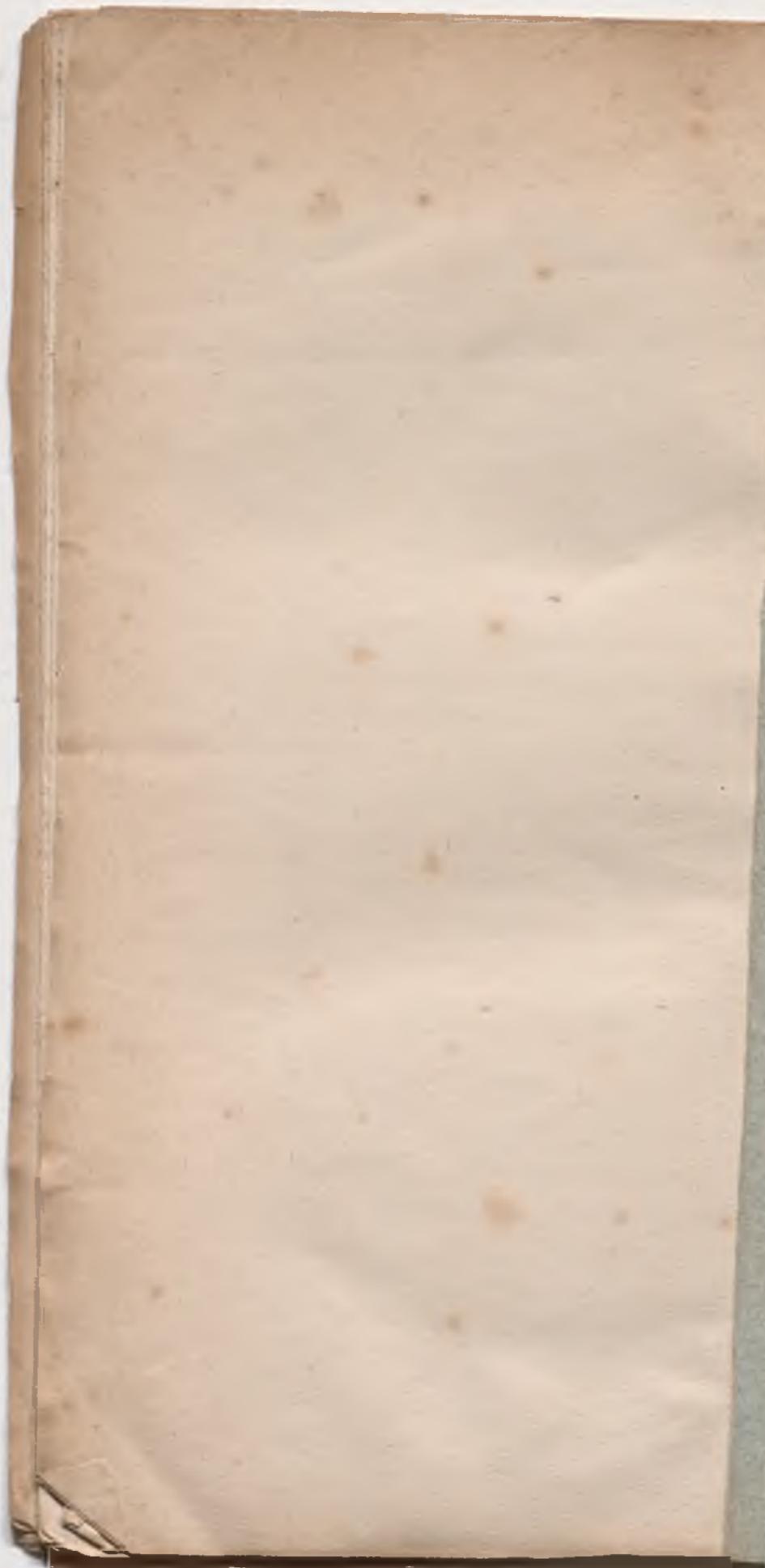
FIN.



## TABLE DES MATIÈRES.

---

	Pages.
Lettre de M <sup>sr</sup> l'Evêque de Périgueux et de Sarlat....	1
Lettre de l'auteur à M <sup>sr</sup> l'Evêque de Périgueux.....	3
Avant-propos.....	5
I. — Voyages en France et en Belgique .....	7
II. — Voyage en Amérique.—Journal de la traversée.	59
III. — New-York .....	97
IV. — De New-York à Montréal .....	133
V. — Montréal .....	161
VI. — La quête à Montréal .....	189
VII. — Québec et le retour .....	227





908011 100152

